



HAL
open science

Du féminisme à la théorie du genre : la femme & l'amour dans une oeuvre de Simone de Beauvoir, Colette, Judith Butler & Joy Sorman

Céline Macé

► **To cite this version:**

Céline Macé. Du féminisme à la théorie du genre : la femme & l'amour dans une oeuvre de Simone de Beauvoir, Colette, Judith Butler & Joy Sorman. Littératures. 2016. dumas-01407862

HAL Id: dumas-01407862

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01407862>

Submitted on 2 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
UFR des LETTRES, LANGUES, SCIENCES HUMAINES ET SPORTS

MASTER RECHERCHE
DOMAINE ART, LETTRES, LANGUES
MENTION ARTS, LETTRES ET CIVILISATIONS (A.L.C)
PARCOURS POÉTIQUES ET HISTOIRE LITTÉRAIRE
PREMIÈRE ANNÉE

**DU FÉMINISME À LA THÉORIE DU GENRE :
LA FEMME & L'AMOUR**

**DANS UNE ŒUVRE DE
SIMONE DE BEAUVOIR, COLETTE,
JUDITH BUTLER & JOY SORMAN**



HISTOIRE - LITTÉRATURE – PHILOSOPHIE

Travail d'Étude et de Recherche
Présenté par Mademoiselle Céline Macé
Sous la direction de Monsieur Hans
Hartje
Septembre 2016



UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
UFR des LETTRES, LANGUES, SCIENCES HUMAINES ET SPORTS

MASTER RECHERCHE
DOMAINE ART, LETTRES, LANGUES
MENTION ARTS, LETTRES ET CIVILISATIONS (A.L.C)
PARCOURS POÉTIQUES ET HISTOIRE LITTÉRAIRE
PREMIÈRE ANNÉE

DU FÉMINISME À LA THÉORIE DU GENRE : LA FEMME & L'AMOUR

**DANS UNE ŒUVRE DE
SIMONE DE BEAUVOIR, COLETTE,
JUDITH BUTLER & JOY SORMAN**

HISTOIRE - LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE

Travail d'Étude et de Recherche
Présenté par Mademoiselle Céline Macé
Sous la direction de Monsieur Hans Hartje
Septembre 2016



DU FEMINISME A LA THEORIE DU GENRE : LA FEMME & L'AMOUR

**DANS UNE OEUVRE DE
SIMONE DE BEAUVOIR, COLETTE,
JUDITH BUTLER & JOY SORMAN**

HISTOIRE - LITTERATURE - PHILOSOPHIE

CORPUS

Le Deuxième Sexe – Simone de Beauvoir

Le Blé en Herbe – Colette

Trouble dans le Genre – Judith Butler

Boys, Boys, Boys, - Joy Sorman

*à toutes celles et à tous ceux
qui m'ont bafouée, enfermée, détruite,
au nom de l'Amour et du Bien*

Remerciements

Avant toutes considérations et réflexions, je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont guidé, encouragé, supporté dans ce travail laborieux. En premier lieu et tout spécialement mon directeur de recherche Hans HARTJE qui a bien voulu me suivre malgré mon sujet et ma personnalité. Abel KOUVOUAMA qui m'a offert une partie des œuvres lues pour ce mémoire dans le respect dédicataire à Pierre BOURDIEU et à partager avec moi ses connaissances, volontairement ou non, toute l'année. Florence MARIE, au détour d'un escalier ou d'un cours, qui m'a orienté vers *Le genre, effet de mode ou concept pertinent ?*, colloque organisé par des enseignantes de l'UFR Lettres – Nadia MEKOUAR-HERTZBERG, Florence MARIE & Nadine LAPORTE.

Je remercie également l'équipe de l'administration de l'UFR de Lettres, Langues, Sciences Humaines et Sport pour leurs encouragements et toute l'attention qu'elles/ils ont porté sur ma santé physique et psychologique. Les étudiants de Master Géographie Florian YTHIER, Rémi VITSE-GUICHARD et Edouard YOUNG pour les débats animés, leurs aides informatiques et toutes les découvertes qu'ils m'ont partagé. Milo VILLAIN, doctorant en sociologie, qui m'a fait découvrir les études sociologiques et m'a communiqué sa passion pour la recherche. Je remercie aussi mes collègues de travail Danielle VERGES, Yvette HAURIE, Virginie POTTIER, Denis JARIS, Sylvie CHAMBON, qui se sont montré-e-s indulgent-e-s et conciliant-e-s et m'ont aidé à tenir dans cette dernière ligne droite. Je remercie également mon camarade de longue date Patxi BIDAURRETA et son ami Yann BACHELET des débats philosophiques enrichissantes et qui m'ont prêté quelques œuvres philosophiques.

Je tiens à remercier distinctement Marie DE BUTTET et Anne-Marie DE BUTTET pour la patience et le temps qu'elles ont prises pour la correction dans les moindres détails.

Et un grand et chaleureux remerciement à Anouk BERTAUX et Erwin Ewans VALENTIN qui ont enduré avec moi chaque jour à la Bibliothèque Universitaire et chaque nuit au téléphone le laborieux travail de recherche en master, en partageant ensemble cette compréhension sur les enjeux de nos sujets que sont *Trois artistes face au génocide rwandais : Alferdo JAAR, Gilles PERESS, Bruce CLARKE Quelles images pour faire mémoire ?* et *L'invention du vice sodomite à la fin du Moyen-âge en Occident. Le témoignage des textes adressés au laïc* et surtout partagé les crises de larmes et de rires.

Je remercie également toutes ces personnes et ces anecdotes oubliées, inconnues et qui m'ont fait part de leurs remarques et m'ont aidé à approfondir mon système de pensée.

Un petit mais non négligeable merci aux misandres, aux sexistes et aux sectaires et à toutes et tous celles et ceux qui m'ont dit que je n'étais pas une « vraie » féministe.

Sommaire

Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Introduction.....	6
Partie I : Historicité	12
Partie II : L'écriture littéraire	83
Partie III : La femme, libre et amoureuse	137
Conclusion.....	190
Bibliographie.....	192
Table des matières.....	199

Introduction

De nombreuses études du XXe siècle à aujourd'hui ont été réalisées afin d'établir des constats sociologiques, anthropologiques, historiques ou linguistiques sur la place des femmes dans la civilisation et la différence sexuelle entre les femmes et les hommes. Mais au-delà de ces simples synthèses, l'élaboration théorique pour sortir la femme des stéréotypes sexistes créés par les sociétés patriarcales est rare. En effet, depuis les luttes féministes des années 1970, la France est restée modérée en raison de l'acquisition de droits sociaux. Ses lacunes analytiques s'illustrent par l'insuffisance d'ouvrages sur la question de la femme et les théories du genre. En effet, la majorité des écrits qui traitent de ces questions sont conçus aux États-Unis.

C'est pourquoi cette étude sur la question de la femme est intéressante dans le but de comprendre la hiérarchisation symbolique observée par les différences sexuées ainsi que d'appréhender les effets encore d'actualité de la catégorisation binaire. La domination masculine perdue dans les esprits et dans les corps, surtout sur le concept de la maternité.

Les observations des structures oppressantes sur la femme ont pour but d'anéantir la subordination masculine. Ces critiques cherchent à comprendre comment les systèmes continuent de valoriser le masculin et dégrader la femme. Malgré les théories universalistes du XXe siècle, le sexe féminin reste socialement considéré comme inférieur selon des données biologiques notamment. En effet, le corps de la femme serait plus vulnérable pendant la grossesse ou l'allaitement. Mais cette explication reste insuffisante car il n'y a pas de lien de cause à effet entre cette sensibilité et la dépendance des femmes par rapport aux hommes, tout au long de leur vie.

De même, l'existence d'une « nature » féminine qui justifierait les faiblesses du genre féminin est une manipulation symbolique. Les inégalités entre les deux sexes ne sont pas une conséquence naturelle. Leurs constructions sont basées sur des interprétations de faits biologiques et ces points de vue archaïques sont toujours présents dans l'organisation sociale et les mentalités.

Ces faits biologiques où la femme serait plus faible que l'homme se retrouvent dans les discours ultra-contemporains, de la presse féminine aux blogs sur internet. Ils affirment que les rôles sexués sont nécessaires à la préservation de l'harmonie sociale. Cette idée que la femme est liée à la sphère privée, c'est-à-dire domestique et familiale, se retrouve dans les publicités et les magazines féminins.

Maintenir les constructions identitaires à partir du genre permettrait de rassurer les angoisses humaines et de dévoiler la complexité de l'individu dans sa diversité. L'anti-féminisme populaire concède également que les métiers ne sont pas tous accessibles aux femmes du fait de leur faiblesse biologique naturelle.

Les défenseur-e-s de l'anti-féminisme ne sont pas seulement des fervent-e-s catholiques mais aussi des jeunes femmes qui militent contre le féminisme au nom de la « vraie » féminité. En effet, les médias et les slogans publicitaires assimilent la femme à la douceur, à la grâce, à la jupe et au maquillage, à la différence des stéréotypes sur les féministes qui sont caricaturées comme des personnes rigides, austères voire brutales. Les stéréotypes d'autrefois, où la femme était assignée à la cuisine et au ménage, sont actualisés par la jeune femme libre mais charmante et élégante. Le sexe féminin est présumé libre tout en devant s'adapter aux idées reçues de la société.

De cet anti-féminisme qui se fonde sur des clichés patriarcaux, le féminisme radical actuel pose aujourd'hui problème car il peut tomber facilement dans la misandrie¹. Si le féminisme aujourd'hui est utile pour préserver les acquis sociaux et lutter contre les violences faites aux femmes, le féminisme blâme l'amour ou condamne l'hétérosexualité, à l'instar de Monique Wittig. Or, comme l'exprime Elisabeth Badinter² dans *L'amour en plus*³, l'amour maternel reste une donnée qui ne peut être niée. L'égalité des sexes ne s'obtient pas dans l'attaque d'un sexe par rapport à l'autre mais par une complète reconstruction, en s'éloignant de la binarité. La guerre des sexes par la vengeance contre les hommes amène à la déshumanisation universelle. Être féministe, ce n'est pas seulement défendre la femme contre la domination masculine, c'est aussi comprendre l'individualité féminine, sans chercher à l'enfermer dans une définition.

Le féminisme se bloque sur la définition problématique de la femme, dès qu'il est cité comme une unité, une même identité. En cherchant le consentement de toutes et de tous, les féministes veulent trouver un signifiant stable qui décrirait et représenterait la femme. C'est pourquoi le terme de femme est devenu un sujet de conflit et une source d'angoisse. Être une femme ne peut justement pas définir tout un être. Ce problème se rapporte à la question du genre. En effet, le genre ne peut constituer une cohérence car il dépend de l'évolution historique, raciale, sociale, ethnique et sexuelle. De ce fait, le genre est lié à la politique et à la culture qui se renouvellent constamment.

1 Misandrie : Misandrie : hostilité manifeste à l'égard des hommes, qui manifeste de la haine pour le sexe masculin (attitude symétrique de la misogynie masculine)

2 Elisabeth Badinter (1944-) femme de Lettres, philosophe féministe, femme d'affaires française

3 Elisabeth Badinter, *L'Amour en plus*, 1980

De ces idées mêlant l'objectivité et la subjectivité, il faut rappeler que l'identité relève de la volonté humaine. Elle est le point central de tous les systèmes de pensée dans toute civilisation. Elle est la clé de l'universalité. La reconnaissance de l'altérité ne peut définir pas l'être et ses particularités. Mais pour détruire le différentialisme, l'identification d'un individu par rapport à un autre, les études passent systématiquement par les théories binaires entre l'homme et la femme. La philosophie, comme l'existentialisme, tend vers des généralités sur les connaissances humaines.

Le développement du savoir par la raison peut être un moyen pour comprendre l'être dans une pleine création intellectuelle.

Néanmoins, du XXe au XXIe siècle, il est intéressant de noter que les rapports sociaux entre les sexes et les représentations mentales ont été considérablement modifiés. L'acquisition de droits pour les femmes et surtout la contraception rendent à la femme le pouvoir sur elle-même et sur son corps. En pouvant disposer d'elle-même, elle a conquis son indépendance et sa liberté, qu'elle exprime notamment par le travail. Cependant, il existe encore aujourd'hui des résistances contre la liberté féminine : les femmes peuvent encore être dévalorisées par l'éducation, le langage, la violence ou les images. Elles peuvent être discriminées légalement dans la publicité ou de par leur rareté en politique. C'est pourquoi il est important de continuer le combat sur les pratiques, les mots et les mythes pour changer profondément les esprits.

De nos jours, la femme est souvent accusée d'avoir bouleversé les codes moraux et sociaux qui permettaient d'harmoniser les relations entre les sexes. L'homme se sent perdu face à ces femmes émancipées. La sexualité, l'un des rapports les plus intimes entre les individus, reflète ces troubles intérieurs. En effet, le sexe n'est plus un devoir conjugal et peut se vivre librement ou être inexistant. Le discours sur la sexualité est délivré, l'orgasme féminin est décrit dans les magazines où le sexe est devenu une marchandise et un terrain de compétition. La séduction féminine devient un moyen de s'excuser auprès des hommes d'avoir une liberté, une culture ou un savoir. Les codes esthétiques qui féminisent le corps servent à rassurer l'homme : la femme n'a pas oublié la prison d'où elle vient, c'est pourquoi elle montre qu'elle peut être soumise.

De ces idées qui dégradent aussi bien la femme que l'homme, il faut rappeler que l'émancipation féminine ne cherche pas à inverser les rôles et à dominer l'homme. En effet, l'être humain n'a pas pour but de se soumettre et plaire à autrui.

Dans la littérature féminine, dans les romans de Colette⁴, Beauvoir⁵, Duras⁶ ou Sagan⁷, la femme courageuse n'est pas celle qui écrase l'homme mais celle qui le respecte et l'aime tout en étant libre. La liberté des femmes et la reconnaissance de leur existence, à l'égal des hommes, constituent une révolution pour toutes et tous. Bouleverser la vision du monde est un choix universel, pour les femmes, les hommes, pour autrui. C'est pourquoi le courage, la puissance, le pouvoir, la virilité sont des concepts neutres qui peuvent définir une femme ou un homme.

D'autre part, le féminisme tente de rationaliser la vie quotidienne en bouleversant notamment le concept de l'amour entre un homme et une femme. En effet, les féministes considèrent souvent l'amour comme une dépendance, et surtout dans un couple hétérosexuel. Cette relation sentimentale entre les deux sexes a longtemps été normée par la religion, la famille ou la morale. Les perspectives imaginatives et affectives sont alors limitées, et en particulier pour les femmes qui hésitent à se conformer aux stéréotypes créés par les hommes, au nom de la féminité.

La domination masculine, oppressante et préjudiciable sur les femmes, est comparable au racisme dans le rejet et l'ignorance volontaire à l'égard d'autrui. Mais jusqu'alors les femmes n'ont jamais vraiment réussi à s'émanciper et à se libérer de cet asservissement, et particulièrement dans une relation hétérosexuelle. Il est difficile pour une femme de rester libre et indépendante quand elle est en couple avec un être longtemps considéré comme l'opresseur. En effet, en raison de la nécessité biologique par exemple, la femme peut se sentir protégée par l'homme. Elle pourrait aussi prendre une position passive pour atténuer ce difficile devoir de se prendre en charge et de s'assumer. Dans un couple homme/femme, celle-ci peut être considérée comme la complice de son dominateur.

4 Sidonie Gabrielle Colette (1873-1954) femme de lettres française. Une femme pour tout de bon, qui a osé être naturelle » : ainsi s'exprimait Francis Jammes à propos de Colette. Alliant indépendance d'esprit et sûreté de style, son œuvre traduit son sens de l'émerveillement devant la vie et la nature, ainsi que sa compréhension des êtres

5 Simone de Beauvoir (1908 – 1986) Femme de lettres française. « Mes vingt premières années se sont écoulées entre Notre-Dame-des-Champs et Saint-Germain-des-Prés sans qu'il m'arrive rien d'exceptionnel... » écrit Simone de Beauvoir, qui allait devenir la compagne de Sartre, l'auteure du *Deuxième Sexe* et, en 1974, la présidente de la Ligue des droits de la femme

6 Marguerite Donnadiou dite Marguerite Duras (1914-1996) femme de lettres et cinéaste française. Figure majeure de la littérature du XXe siècle, Marguerite Duras cultiva dans son œuvre romanesque et théâtrale une esthétique du mystère. Elle s'illustra également dans le cinéma, qu'elle considérait comme le « lieu idéal de la parole ».

7 Françoise Sagan (1935-2004) femme de lettres française. Qualifiée de « charmant petit monstre » par François Mauriac, Françoise Sagan connaît la gloire littéraire, gloire alimentée par la légende qu'elle entretiendra autour d'une vie faite d'excès (elle aimait notamment les voitures de sport et la vitesse) et jalonnée par le jeu, la drogue et l'alcool. Elle est l'auteur d'une abondante œuvre romanesque, dont le thème majeur est la psychologie de l'amour dans certains milieux aisés du monde contemporain

Partant de ces doutes et de ces angoisses, il est intéressant de comprendre comment une femme peut se construire comme un être libre et autonome. Au cours du siècle dernier jusqu'à aujourd'hui, des écrits théoriques, mis en lumière par des œuvres romanesques, comme *Le Deuxième Sexe*⁸ de Simone de Beauvoir ou *Trouble dans le Genre*⁹ de Judith Butler¹⁰, tentent de guider la jeune femme vers son émancipation et l'acceptation de ses passions.

Le roman, miroir d'un sujet pensant qui laisse refléter sa vie intérieure et partage avec le lecteur et la lectrice ses découvertes, permet à Colette avec son *Blé en Herbe*¹¹ et Joy Sorman¹² avec *Boys, Boys, Boys*¹³, de décrire la condition féminine et ses expériences.

À partir de la célèbre sentence du *Deuxième Sexe* : « On ne naît pas femme : on le devient », Simone de Beauvoir tente de répondre à la problématique « Qu'est-ce qu'une femme ? ».

De la même manière, nous allons nous interroger sur la « nature » féminine. En cherchant à nous libérer du système binaire qui définit la femme comme l'autre de l'homme, nous allons nous intéresser également à l'amour hétérosexuel. La femme, de la jeune fille à l'âge adulte, se doit se détacher de l'image conventionnelle de la féminité, encore très présente aujourd'hui : cette amoureuse naïve est une caricature féminine. L'élaboration de cette étude sur la construction personnelle de la femme se fait d'abord dans un récapitulatif de l'histoire des femmes en cohérence avec les œuvres étudiées. Par conséquent, l'histoire du féminisme jusqu'à la question du genre donnent lieu à des constats latitudinaux¹⁴ et des critiques sur l'image de la femme. L'émancipation féminine est à l'image de l'adolescence : cette étape essentielle à l'élévation féminine. Partant de la sexualité qui joue également un rôle crucial, le thème de l'amour, aussi complexe qu'il soit, reste un conflit idéologique pour les penseuses et penseurs. De même, la littérature, qui est le moyen le plus évident pour exprimer les conflits existentiels de l'être, enrichit ces débats sur la question de la femme, de la sexualité et de l'amour. Le langage et la volonté de certain-e-s chercheur-e-s de reconstruire le champ sémantique et sémiologique des mots reflètent toute la complexité de l'identité féminine et ses pouvoirs. Enfin, la philosophie est le champ de recherche le plus universalisant afin de démontrer que la femme est l'égale de l'homme, dans la quête de soi, dans ses angoisses existentielles et dans les relations avec autrui par la sexualité.

8 *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir, 1949

9 *Trouble dans le Genre Le féminisme et la Subversion de l'Identité*, Judith Butler, 1990 aux États-Unis traduit en français 2005

10 Judith Butler (1956 -) Cette philosophe américaine, professeure à l'université de Berkeley, en Californie, a signé *Trouble dans le genre* (1990, traduit en français par La Découverte en 2005) qui a fait d'elle l'une des figures de proue des gender studies. Très critique envers la politique d'Israël, elle est membre depuis 2009 du Tribunal Russell pour la Palestine. Sur philomag.com

11 *Blé en Herbe*, Colette, 1923

12 Joy Sorman (1973-) femme de lettres française, chroniqueuse de télévision et animatrice radio

13 *Boys, Boys, Boys*, de Joy Sorman, publié en 2005. Il est le premier roman de Joy Sorman, un manifeste sur le « féminisme viril » qui a connu un certain succès (10 000 exemplaires vendus en 2012)

14 Latitudinaire : qui s'accorde des libertés par rapport à des principes

PARTIE 1

1. Historicité

1.1 Historicité du féminisme à la question du genre

Afin de mieux comprendre les idées sur la femme présentes dans *Le Deuxième Sexe* et *Trouble dans le Genre*, et qui se révèlent dans *Le Blé en Herbe* et *Boys, Boys, Boys*, il est important de réaliser un récapitulatif historique. En effet, l'Histoire et les différentes révolutions des mentalités sociales jouent un rôle évident et décisif sur la question terminologique de la femme et sur les innovations progressives qui ont permis son émancipation.

a) Histoire du féminisme

Il est difficile de dissocier l'idée de féminisme de l'histoire de la femme, l'une influençant l'autre. En effet, la femme a été décrite, théorisée et donc éduquée par la pensée masculine, ce depuis l'Antiquité. L'éveil des consciences féminines, s'interrogeant sur les rapports de domination masculine et d'infériorité féminine, amène les femmes à se penser, à comprendre leur place, leur rôle, à conquérir un pouvoir, une forme d'action qui permettrait à leur condition d'évoluer. C'est alors que naît l'idée de « féminisme ».

Le terme de « féminisme » se définit, d'après le Trésor de la Langue Française Informatisé¹⁵ comme « mouvement social qui a pour objet l'émancipation de la femme, l'extension de ses droits en vue d'égaliser son statut avec celui de l'homme, en particulier dans le domaine juridique, politique, économique ». Longtemps attribué au philosophe français du XVIIIe siècle, Charles Fourier¹⁶, cette « doctrine » ou « idéologie » aurait plutôt été emprunté à Alexandre Dumas fils¹⁷, dans son œuvre intitulée *L'Homme-femme* écrit en 1872. La notion de féminisme ne prend cependant son sens actuel qu'au XIXe siècle, bien que ses idées prennent leurs racines dans le siècle des Lumières, pouvant même se réclamer de mouvements plus anciens. En effet, même si le terme de « féminisme » n'apparaît que récemment, une réflexion sur la condition féminine existe bien avant le XIXe siècle. Ces différents mouvements sont regroupés sous la dénomination de proto-féminisme.

15 Le Trésor de la Langue Française Informatisé, atilf.fr

16 Charles Fourier (1772-1837) Théoricien socialiste français

17 Alexandre Dumas fils (1824-1895) Écrivain français

Les féministes du XXe siècle s'inspirent d'écrivaines comme Christine de Pisan¹⁸, « première des femmes européennes connues à avoir vécu de sa plume avec la mythique Sappho¹⁹ »²⁰. Son œuvre, produite principalement entre 1399 et 1413, est très étendue et variée, allant de la poésie courtoise aux traités politiques et aux pièces religieuses. Première femme à avoir vécu de sa plume, elle affirme son engagement moral dans la défense de la dignité des femmes et l'apologie de leurs capacités, bien que cela ne l'amène pas à remettre en cause la répartition traditionnelle des rôles sociaux. Réfutant les allégations misogynes du *Roman de la Rose* de Jean de Meun²¹, elle contribue au déclenchement d'une querelle qui lui permet de s'imposer comme une écrivaine de premier plan. La femme, vue alors plus souvent comme tentatrice, elle contribue à changer cette image en décrivant la femme comme inspiratrice, comme dans l'*Epistre d'Othéa* (vers 1401), ou bien comme un moyen de ramener la paix sur terre dans *Livre du chemin de long estude* (1403). *La Cité des Dames* est l'œuvre la plus flagrante en ce qui concerne ces idées défensives sur la femme. Dans cette œuvre, Christine de Pisan, étant l'héroïne, apparaît déprimée suite à une lecture d'une satire misogyne. D'être femme elle se lamente. Apparaissent alors trois envoyées de Dieu qui viennent la consoler : Raison, Droiture et Justice. À travers des exemples de saintes, d'héroïnes, d'artistes et de savantes, elle bâtit une cité où la femme ne pourrait être calomniée. C'est dans cette œuvre qu'apparaît notamment le texte *A ceux qui disent qu'il n'est pas bon que femmes apprennent lettres*, où elle donne son avis concernant l'éducation des jeunes filles et femmes.

D'autres femmes de toute l'Europe du XVIe au XVIIe siècles, plus prononcées que Christine de Pisan dans cette quête de la cause féminine, écrivent et théorisent afin que la femme puisse être reconnue dans l'éducation. Nous pouvons citer pour exemple Mondereta Fonte, écrivaine italienne ayant rédigé *Le miroir des Femmes*, ou bien encore Marie de Gournay²², nièce de Montaigne²³. Le but de ces auteures est de permettre que la femme soit en mesure d'accéder à l'éducation. Cependant, les progrès en ce domaine sont lents tant et si bien que les femmes peuvent apprendre à lire sans passer par l'écriture.

Toutefois, les femmes ne sont pas les seules à réfléchir sur leur condition. L'essor de la philosophie au XVIIIe siècle amène de nouvelles questions concernant l'ordre établi, notamment sur la question de la subordination de la femme à l'homme.

18 Christine de Pisan (1364 – 1431) Femme de Lettres et féministe

19 Sappho (vers 630 av J.C-vers 580 av J.C) poétesse grecque de l'Antiquité qui a vécu sur l'île de Lesbos

20 Christine de Pisan (vers 1363-vers 1431), *Ecrits Féministes de Christine de Pizan à Simone de Beauvoir*, anthologie présentée par Nicole Pellegrin, Flammarion, collection Champs classiques, Paris, 2010, p7

21 Jean de Meun (1240-1305) écrivain français, son œuvre majeure est la seconde partie du *Roman de La Rose*

22 Marie de Gournay (1566-1645) femme de lettres française

23 Michel de Montaigne (1533-1592) écrivain français qui a consacré la plus grande partie de sa vie à la rédaction de ses *Essais* (écrits de 1572-1592)

Montaigne par exemple dans ses *Essais*, prenait la défense de la femme : « Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les reigles de vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles »²⁴. D'autres, tel que Jean-Jacques Rousseau²⁵ écrit dans *L'Émile* : « soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines »²⁶. Pendant de cette époque, en Angleterre, apparaît une pensée des premiers droits de la femme, dont Mary Wollstonecraft²⁷ est la figure de proue à travers sa *Défense des droits de la femme* apparut en 1792. Elle insiste sur l'éducation de la femme, promulgue le droit de la femme au travail et réclame des droits civils et politiques afin que la femme participe à la vie du pays et qu'elle soit enfin représentée.

Très tôt et depuis des siècles, les femmes revendiquent donc cette égalité entre les êtres, elles remettent en question la subordination d'un sexe par l'autre, en soulignant qu'il n'y a pas de différence biologique. L'injustice sur la place des femmes en société et dans les mœurs commence dès leur éducation. Celle-ci est insuffisante par rapport aux hommes, en se justifiant sur fond de sentiment de bassesse conditionnée en raison de leur nature féminine.

C'est pourquoi, il est intéressant de résumer succinctement l'histoire du féminisme, ou plutôt celle des femmes, pour expliquer les œuvres étudiées dans ce mémoire. En effet, l'histoire sur les femmes permet de faire une relecture historique, se fondant sur le point de vue des femmes.

L'événement marquant qui daterait le préambule du féminisme serait la Révolution française, à partir d'une violente exaltation sur l'égalité de toutes et de tous et sur la reconnaissance de la liberté de chacune et chacun. Les femmes tendent à établir ce concept d'égalité à tous les instants de l'existence des individus : de la vie privée à la vie sociale, de la culture au politique. Alors que les femmes de l'aristocratie et les religieuses sont représentées dans les États Généraux, les femmes du peuple se battent pour une reconnaissance en réclamant dans les cahiers de doléances une amélioration de leur condition²⁸. La figure à la Révolution française que l'on pourrait attribuer de féministe est Olympe de Gouges²⁹, « une possible future icône de la nation : femme hors du commun, auteure prolifique, deuxième guillotinée de la Révolution après Marie-Antoinette³⁰. »³¹

24 *Essais*, III, 1., Montaigne

25 Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) écrivain, philosophe et musicien francophone

26 *L'Émile*, Jean-Jacques Rousseau, roman pédagogique en cinq livres, 1762

27 Mary Wollstonecraft, dite Mary Shelley (1797-1851) femme de lettres anglaise. Elle est l'auteure du célèbre roman *Frankenstein* (1818)

28 *Les Femmes dans la Révolution Française*, vol. 1, EDHIS.

29 Olympe de Gouges (1748–1793) Femme de lettres et publiciste française, adepte des idées révolutionnaires, elle réclame l'émancipation des femmes dans sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1792)

30 Marie-Antoinette (1755-1793) dernière reine de France et de Navarre

31 Olympe de Gouges (1748–1793), *Écrits Féministes de Christine de Pizan à Simone de Beauvoir*, anthologie

Elle rédige de nombreux textes politiques pour faire réagir son temps, des pamphlets à des pièces de théâtre. Dans sa *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*³², pendant féminin, de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de 1789, elle demande à ce que l'on rende à la femme les droits naturels qu'elle s'est vu retirés par les traditions patriarcales. Elle souhaite que la femme soit considérée comme une citoyenne à part entière, c'est-à-dire qu'elle puisse participer aux débats politiques et de société. L'une des phrases les plus célèbres que nous retiendrons ici est la suivante : « La Femme a le droit de monter sur l'échafaud, elle doit avoir également celui de monter à la Tribune »³³. Olympe de Gouges ne se bat pas seulement pour une égalité civile mais également pour une amélioration des conditions de vie de la femme, notamment à travers la création de la maternité. Elle prône également la fin des mariages religieux, remplacés par un contrat civil de partenariat, mettant encore ainsi la femme sur le même pied d'égalité que l'homme. Cependant, elle se confronte à la majorité féminine qui accepte encore l'inégalité des sexes. Cette déclaration refusée par la Convention tombe dans l'oubli. Ce n'est qu'au XIXe siècle que les femmes se battant pour leurs droits les réutilisent.

Les mouvements naissent dans les pays occidentaux pour les femmes blanches du milieu aisé. Les autres (les femmes noires et les ouvrières) ne sont pas prises en compte. Il n'existe pas d'homogénéité et d'union car les opinions politiques divergent : des féministes s'intègrent dans un modèle bourgeois, alors que d'autres se rallient à la pensée socialiste dominée par le marxisme. Bien que chaque courant s'oppose à la société conservatrice, elles ne s'allient que lorsqu'elles trouvent des causes communes.

Sous l'influence de la politique impériale française, de nombreux pays européens, à travers des textes législatifs, limitent les droits de la femme à ce qu'ils étaient traditionnellement, la soumission naturelle de l'épouse à son mari. Ce recul dans le temps est marqué par le repli des féministes. Par exemple, en Angleterre, alors que le règne de la reine Victoria³⁴ débute, un courant idéologique plonge la femme dans un idéal qu'est la maternité. C'est alors que les féministes pensent à se détacher de cette image.

présentée par Nicole Pellegrin, Flammarion, collection Champs classiques, Paris, 2010, p75

32 Olympe de Gouges, « *Femme, réveille-toi !* » *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, Gallimard, Folio, Paris, 2015

33 Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, article X

34 Victoria Ire (1819-1901) reine de Grande-Bretagne et d'Irlande (1837-1901) et impératrice des Indes (1876-1901)

Deux courants se forment alors : le courant égalitaire et le courant dualiste. Si l'un représenté par John Stuart Mill³⁵, demande l'amélioration de la condition féminine au nom de l'identité humaine, l'autre, représenté notamment par Ernest Legouvé³⁶, se base sur l'opposition des sexes tout en respectant les particularités féminines. C'est dans les pays anglo-saxons que naît une littérature particulière, la fiction, relatant les difficultés rencontrées par les femmes tout au long de leur vie. Citons alors pour exemple les sœurs Charlotte³⁷ et Anne Brontë³⁸, Louisa May Alcott³⁹, Elisabeth Gaskell⁴⁰ et Jane Austen⁴¹. Certains hommes de lettres prennent également conscience de ces difficultés comme Thomas Hardy⁴².

Les auteures féministes sont influencées par des figures de la littérature et de la rhétorique, d'oratrices politiques du XIXe et XXe siècle comme Clara Zetkin⁴³. Peu accessible en dehors du milieu socialiste, cette militante communiste, dans la lignée de Marx⁴⁴ et de Lénine⁴⁵, lutte pour les prolétaires et le droit des femmes dans le monde du travail.

35 John Stuart Mill (1806-1873) Philosophe et économiste britannique Disciple de Hume, John Stuart Mill fut le penseur de langue anglaise le plus influent du XIXe siècle. Adepté d'une morale à laquelle on donne le nom d'« utilitarisme », il affirme l'identité du bonheur général avec le bonheur individuel et fait du premier le principe directeur de sa démarche. Il est également l'un des premiers hommes féministes. Dans sa vie privée comme dans sa vie publique, il s'acharne à démontrer la nécessité d'accorder aux femmes l'égalité avec les hommes, combat dont l'apogée fut la publication de *L'Asservissement des femmes* en 1869. Qu'il s'agisse de dénoncer l'état de sujétion des femmes ou de revendiquer pour elles, au nom de la justice et de la liberté, le droit à l'éducation, au travail et au suffrage.

L'Asservissement des femmes reste ainsi une œuvre majeure dans l'histoire du féminisme

36 Ernest Legouvé (1807-1903) écrivain français, dramaturge, poète, moraliste et critique, *Histoire morale des femmes*, 1849

37 Charlotte Brontë (1816-1855) romancière anglaise. Malgré sa condition de femme et son absence de moyens financiers, elle réussit à publier ses poèmes et ceux de ses sœurs (sous des noms masculins), en 1846, et surtout, à publier *Jane Eyre*, qui rencontre un succès considérable

38 Anne Brontë (1820-1849) romancière anglaise

39 Louisa May Alcott (1832-1888) romancière américaine, on lui doit *les Quatre Filles du docteur March* (1868), l'un des best-sellers de la littérature enfantine.

40 Elisabeth Gaskell (1810-1865) romancière britannique, auteure de romans sur les misères du petit peuple du Yorkshire

41 Jane Austen (1775-1817) romancière britannique

42 Thomas Hardy (1840-1928) écrivain britannique

43 Clara Zetkin (1857 – 1933) Révolutionnaire allemande, elle adhéra au parti social-démocrate d'Allemagne en 1878 ; spécialiste des questions féminines, membre de l'Internationale communiste, elle fut député au Reichstag de 1920 à 1933

44 Karl Marx (1818 – 1883) Théoricien du socialisme et révolutionnaire allemand, il est connu pour sa conception matérialiste de l'histoire, sa description des rouages du capitalisme, et pour son activité révolutionnaire au sein du mouvement ouvrier. L'ensemble des courants de pensée inspirés des travaux de Marx est désigné sous le nom de marxisme. Il a eu une grande influence sur le développement ultérieur de la sociologie. Ses travaux ont influencé de façon considérable le XXe siècle, au cours duquel de nombreux mouvements révolutionnaires se sont réclamés de sa pensée

45 Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine (1870 – 1924) Révolutionnaire et homme d'État russe Nourri des écrits de Karl Marx, Lénine proclama la nécessité d'une révolution socialiste en Russie. Doué d'un exceptionnel sens tactique, il sortit victorieux de toutes les luttes d'influences et, en 1917, engagea son pays dans un mouvement qui devait changer la face du monde

« Clara Zetkin, je suppose que pour beaucoup de lecteurs ce nom sera une découverte. Qui était donc cette femme et pourquoi vouloir, aujourd'hui, faire connaître son œuvre au public français ? Au moment où la condition féminine est l'objet de tant de discours, de réflexions, à une époque où paraissent tant d'ouvrages consacrés aux chemins possibles de l'émancipation complète des femmes, en un temps où se multiplient les journaux, les revues dont le sujet principal, voire exclusif, est la femme ou les femmes, il est surprenant que l'on s'intéresse peu, chez nous, aux précurseurs de ce combat, à l'action de celles sans qui la prise de conscience de centaines de milliers de femmes qui travaillent, et donc l'étape actuelle, le nouveau pas vers une égalité effective, et non plus seulement proclamée ou espérée, n'aurait pas été possible, voire ne serait pas concevable. Or, Clara Zetkin est l'un de ces précurseurs et sans doute le plus prestigieux. À vrai dire ce silence fait sur les pionnières du combat pour l'émancipation des femmes n'est pas total. »⁴⁶

Cette combattante socialiste, exceptionnelle mais oubliée, utilise tous les outils mis à sa disposition, de la presse à la tribune, pour revendiquer l'égalité des femmes et des hommes, et surtout le droit des femmes à accéder au monde du travail.

« Selon Clara Zetkin – qui ne fait que reprendre les idées déjà exprimées par Marx et Engels⁴⁷ sur cette question – l'asservissement des femmes est lié au système de production actuel, au capitalisme. Prétendre conquérir l'égalité des droits pour les femmes, leur faire croire que leur condition pourra être transformée en profondeur sans que soit aboli le mode de production capitaliste, c'est leur jeter de la poudre aux yeux, les engager dans une voie sans issue. L'émancipation des femmes ne sera totale que sous le socialisme. Dès lors, le premier devoir des femmes prolétaires c'est de lutter – aux côtés des prolétaires hommes – pour l'instauration de la société socialiste.»⁴⁸

Cependant le féminisme allemand se divise. D'un côté les féministes issues des milieux aisés, de l'autre les socialistes influencées par *La femme et le Socialisme*⁴⁹ d'August Bebel⁵⁰. Les différences sociales deviennent un obstacle puisque les femmes des milieux aristocratiques et bourgeois refusent la participation des femmes ouvrières dans l'Alliance des sociétés féminines allemandes.

46 Clara Zetkin, *Préface* de Gilbert Badia, *Batailles pour les Femmes*, Les Éditions sociales, Paris, 1980, p7

47 Friedrich Engels (1820-1895) théoricien et militant socialiste allemand

48 Clara Zetkin, *Préface* de Gilbert Badia, *Batailles pour les Femmes*, Les Éditions sociales, Paris, 1980, p11

49 August Bebel, *La Femme et le Socialisme*, 1883

50 August Bebel (1840-1913) socialiste allemand

En Russie, tout au long du XIXe siècle, le féminisme naissant est lié à la politique révolutionnaire et aux réformes sociales. Anna Filosofova⁵¹, pionnière de l'émancipation de la condition féminine, crée l'Union féminine qui défend le droit des femmes, leur condition matérielle et leur éducation. Cela permet une amélioration sensible du sort des femmes qui se manifeste par un taux supérieur de professeures et de professionnelles de santé.

Au début du XXe siècle, les féministes s'inspirent de l'idéologie socialiste. Elles se réunissent parmi les paysannes et les ouvrières. Elles participent à la vie politique avec des partis qui peuvent comprendre jusqu'à 20% des femmes. Mais malgré leurs luttes, elles n'obtiennent toujours pas le droit de vote. En 1917, alors que les conditions de vie des ouvrières et des paysannes s'aggravent, des grèves et des manifestations se produisent. Le 8 mars 1917, par exemple, une manifestation organisée pour la journée internationale des femmes se transforme en grève générale. Après l'abdication de l'empereur Nicolas II⁵², le gouvernement d'Aleksandr Kerenski⁵³, donne le 20 Juillet 1917, le droit de vote aux femmes en Russie ainsi que l'égalité dans l'éducation et le travail.

Après la Révolution d'octobre, la russe Alexandra Kollontai⁵⁴ est, en 1917, la première femme participant au gouvernement en étant Commissaire du peuple à l'Assistance Publique. Elle crée un Département des Femmes, Jednotel, au sein du Comité Central de Parti. Sous son impulsion, la Russie crée un ensemble de lois qui est le plus avancé en matière de droits des femmes : garantie de garder son emploi lors d'une grossesse, égalité absolue avec les conjoints, congés de maternité, avortement (1920).

D'Alexandra Kollontai à Emma Goldman⁵⁵, l'égalité en droits entre les femmes et les hommes passe nécessairement par l'égalité sociologique, en repensant les conditions de vie et les présuppositions de la place des femmes dans la société.

Mais ce féminisme conçu à partir du communisme n'est finalement qu'une manœuvre politique des chefs de file qui minimisent le rôle des femmes dans les luttes sociales précédant cette Révolution communiste.

51 Anna Filosofova (1837-1912) féministe et philanthrope russe

52 Nicolas II (1868-1918) empereur de Russie (1894-1917)

53 Aleksandr Krenski (1881-1970) homme politique russe

54 Alexandra Mikhaïlovna Kollontai (1872-1952) femme politique socialiste, communiste et militante féministe soviétique. Elle fût la première femme de l'Histoire contemporaine à avoir été membre d'un gouvernement et ambassadrice dans un pays étranger

55 Emma Goldman (1869 – 1940) Anarchiste américaine. Emigrée aux États-Unis, elle exprime ses idées féministes dans des revues (notamment *Mother Earth*, 1906-1917). Elle fut expulsée en Russie (1919) ; mais, déçue par le socialisme soviétique, elle revint en Occident. Elle a raconté son expérience dans *Living My Life* (1931)

La deuxième « vague » du féminisme débute après la Première Guerre Mondiale (1914-1918). Elle est marquée par l'essoufflement du mouvement, d'autant plus que certains pays occidentaux accordent le droit de vote aux femmes. Mais cette nouveauté ne veut cependant pas dire que la femme a vu réaliser toutes ses revendications.

Bien qu'ayant pris la place des hommes lors de la guerre, et ayant prouvé qu'elle pouvait être son égale, elle est refermée dans un modèle maternel au nom du repeuplement des pays. Bien que pour certains cette période d'après-guerre représente la fin du féminisme⁵⁶, d'autres préfèrent penser à une transition⁵⁷. Selon beaucoup, cette deuxième vague commencerait aux États-Unis et s'étendrait progressivement. Alors que la première vague se concentrait sur le droit de vote et les questions liées aux obstacles légaux de l'égalité des sexes, la seconde se consacre à des revendications plus larges comme la sexualité, la famille, le travail, ou les droits liés à la procréation. Elle attire aussi l'attention sur les violences domestiques.

En France, l'une des sources de cette vague est la publication en 1949 du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Dans cet ouvrage, l'auteure montre comment la société construit le genre féminin à partir du déterminisme biologique et comment la femme apparaît dans l'imaginaire féminin.

Le discours de cette œuvre influence les lectrices qui s'inspirent également du féminisme anglo-saxon, comme le *Women's Lib*⁵⁸, pour mener de nouveaux combats. Les années 1970 marquent un tournant dans les mouvements féministes. En mai 1970, le journal *L'Idiot international*⁵⁹ publie *Combat pour la libération des femmes*⁶⁰. Les militantes ont l'impression d'être les laissées pour compte de mai 1968. Elles veulent donc transformer la société qui ne semble leur réserver qu'un rôle domestique ou technique. Les principaux objectifs de ces nouvelles revendications sont la reconnaissance du travail domestique, la libération de la sexualité et le droit à l'avortement libre et gratuit.

56 Richard J. Evans, *The Feminists : Women's Emancipation Movements in Europe, America and Australasia 1840-1920*

57 Nancy F. Cott *No Small Courage: A History of Women in the United States*. Oxford University Press

58 *Women's lib* est l'abréviation de *Women's Liberation Movement* (Mouvement de libération des femmes), aux États-Unis

59 *L'Idiot international* est un journal pamphlétaire français fondé en octobre 1969 et dirigé par Jean-Edern Hallier. Son cofondateur est Bernard Thomas. Patronné à ses débuts par Simone de Beauvoir, ce journal avant tout polémique, se déclarant indépendant de toute idéologie, a disparu en février 1994, à la suite de nombreuses condamnations judiciaires et financières.

60 *Combat pour la Libération des Femmes* dans *L'Idiot international*, Monique Wittig, Gille Wittig, Marcia Rothenberg, Margaret Stephenson, Paris, mai 1970

Aux États-Unis, Betty Friedan⁶¹, influencée par les ouvrages de Simone de Beauvoir, écrit, en 1963, *La Femme Mystifiée*⁶². Elle critique l'image de la femme véhiculée par les médias et s'érige contre la famille. La même année, le président John F. Kennedy⁶³ diffuse le rapport sur l'égalité des sexes de la *Commission sur le Statut des Femmes* qui révèlent les discriminations à l'encontre des femmes. Ce rapport amène les femmes à constituer des groupes tant au niveau local que fédéral.

En 1964, le mouvement se renforce grâce à des victoires législatives comme la loi sur l'égalité des salaires en 1964, ou l'annulation de la loi sur l'interdiction de la contraception. Des années 1960 à la fin des années 1970, de nombreuses victoires des mouvements féministes permettent une amélioration des conditions de vie des femmes. Citons pour exemple l'extension de la discrimination positive aux femmes (1967), l'illégalité du viol conjugal, la loi sur l'égalité dans l'éducation pour les femmes en 1972.

Au Royaume-Uni, le militantisme féministe se scinde en plusieurs formes ; allant de la création de centres pour femmes, des campagnes variées, des marches contre les limitations de l'interruption volontaire de grossesse (IVG) aux ouvertures de refuges pour les femmes maltraitées. Les féministes prennent position dans leurs écrits, qu'ils soient des best-sellers, comme *La Femme eunuque* de Germaine Greer⁶⁴, ou dans des magazines radicaux tels que le *Spare Rib*⁶⁵ de Marsha Rowe et de Rosie Boycott.

À la fin des années 1960-1970, la majeure partie de leurs revendications est réalisée : légalisation de la contraception, l'avortement, la loi sur la propriété des femmes mariées, la loi sur l'égalité des salaires, la loi sur la discrimination sexuelle ou la loi sur la violence domestique.

En Allemagne, pendant l'après-guerre, le nazisme et la Seconde Guerre Mondiale, le statut de la femme régresse. Bien qu'elles aient les mêmes droits que les hommes, les féministes désirent tout de même une amélioration de leur condition. Leur premier objectif est le droit à l'avortement et à la contraception. Le second est le changement des rapports entre les sexes.

À partir de la conviction que la place de la femme dans la société est abusive et doit de ce fait être bouleversée, le féminisme se multiplie sur le plan théorique, contre plusieurs formes d'oppression à éliminer, mais aussi sur le plan moral, à travers l'Histoire et l'évolution des

61 Betty Friedan (1921-2006) féministe, journaliste, écrivaine américaine

62 *La Femme mystifiée*, Betty Friedan, 1963

63 John F. Kennedy (1917-1963) 35e président des États-Unis

64 Germaine Greer (1939-) écrivaine, féministe, critique d'art, universitaire et scénariste australienne écrit *La Femme eunuque* en 1970

65 *Spare Rib* est un magazine féministe anglais créé en 1972 par Marsha Rowe et Rosie Boycott. Le but de ce magazine est à l'origine de présenter des femmes qui sortent du rôle traditionnel de la vierge, la femme ou la mère. Dans les années 1970, les courants du féminisme s'opposent parfois violemment et ces discussions houleuses se retrouvent dans les articles publiés. En 1993, *Spare Rib* cesse d'être publié.

mentalités. En effet, c'est dans la période de cette deuxième vague que naît l'Histoire des femmes, qui permet à la femme de devenir objet d'étude, mettant en exergue leur évolution durant les différentes époques.

Le féminisme actuel, c'est-à-dire celui qui appartient à la troisième vague du féminisme, évolue à travers les écrits français mais et surtout grâce aux travaux américains, notamment celui de Judith Butler, dont son fameux *Trouble dans le Genre*. Les auteur-e-s anglo-saxon-ne-s sur le féminisme restent plus nombreux et nombreuses.

Cependant certain-e-s se préoccupent du féminisme français comme Monique Wittig⁶⁶, Julia Kristeva⁶⁷ ou encore Virginie Despentes⁶⁸.

Les écrits américains dévoilent ce que les Français considèrent comme acquis : si les textes législatifs reconnaissent le statut social de la femme et leur accordent des droits, la question sur l'identité féminine, son indépendance, sa liberté, sa singularité ne peuvent se définir dans un système comparatif à l'homme. La définition d'une femme va au-delà de son sexe et les écrivaines américaines par exemple l'ont bien compris, c'est pourquoi la lutte féministe se poursuit encore aujourd'hui.

Concernant la mise en place des diverses tendances théoriques du féminisme contemporain, il est nécessaire d'aborder les différentes formes du féminisme, à travers le rapport de chaque tendance à l'évolution de la société.

Le féminisme libéral trouve sa source dans les textes de John Stuart Mill sur *L'Asservissement des Femmes*. Il énonce l'indépendance de chaque femme et de chaque homme sur le plan personnel et politique et affirme la capacité de toutes et de tous à pouvoir se réaliser sans a priori sexuel, racial ou religieux.

66 Monique Wittig (1935 – 2003) Femme de lettres française. À travers ses romans (*L'Opoponax*, 1964 ; *les Guérillères*, 1969), elle recherche un langage qui échappe aux règles de la rationalisation, de la morale et du sexisme

67 Julia Kristeva (1941 -) Linguiste et sémiologue française. Après avoir été attachée de recherche au CNRS, elle enseigne la sémiologie à l'université de Paris-VII. Elle a fait la synthèse des théories sémiologiques (Saussure, Peirce, Barthes) dans une démarche analytique (inspirée par Freud). Elle propose une théorie qui, en analysant le langage poétique (*la Révolution du langage poétique*, 1975), prône l'étude des codes culturels qui se renvoient les uns aux autres (inter-textualité) : *Polylogue* (1977). Depuis, sa réflexion porte sur les rapports entre le sujet parlant et la catharsis, cet effet de « purification » par l'art, que ce soit la littérature de l'horreur (*les Pouvoirs de l'horreur*, 1980) ou la rhétorique de l'amour (*Histoires d'amour*, 1983)

68 Virginie Despentes (1969 -) écrivaine et réalisatrice française Son œuvre, inventaire de la marginalisation de la jeunesse, participe étroitement à la libération des mœurs et l'acclimatation de la pornographie à l'espace public induite par les nouvelles techniques de communication. Par l'exploration transgressive des limites de l'obscénité la romancière comme la cinéaste propose une critique sociale et un antidote au nouvel ordre moral. Plus encore, ses personnages interrogent sur un mode identificatoire le dérangement du sujet qui conduit de la misère et l'injustice à la violence contre soi-même, telle que la toxicomanie, ou contre autrui, comme le viol ou même le terrorisme, violences dont elle a eu elle-même à souffrir. Elle est membre de l'académie Goncourt depuis le 5 janvier 2016

« Je considère que le principe qui régit les relations sociales existant entre les sexes – la subordination entre les sexes – est mauvais en soi et représente, à l'heure actuelle, l'un des principaux obstacles au progrès de l'humanité. Je considère qu'il doit être remplacé par un principe d'égalité totale qui refuse tout pouvoir ou privilège pour l'un des deux sexes, toute incapacité pour l'autre. »⁶⁹

Mais les solutions qu'il propose sont utopiques : comme le féminisme libéral, il considère que l'égalité des droits a amené l'égalité des pratiques. L'histoire de la femme a démontré le contraire. Aujourd'hui, la femme a à peu près les mêmes droits. Elle peut se déterminer autant que l'homme, s'épanouir et cultiver sa personnalité sans les limites affirmées par les inégalités naturelles. La reconnaissance égalitaire entre les sexes ne mettrait pas en danger l'État. Il faut aussi dénoncer le système social qui enferme la femme au travail domestique. Mais dénoncer l'injustice n'apporte pas la justice.

Le féminisme marxiste se base sur la mise en commun des biens, de l'égalité dans l'assouvissement de besoins matériels qui tendent par la suite vers les intérêts personnels, la nature humaine et les idées conceptuelles comme l'égalité et la liberté. Ce féminisme marxiste qui se retrouve dans les retranscriptions des discours de Clara Zetkin montre qu'il fonctionne en deux temps et soulève le problème de la manipulation des femmes, d'abord force ouvrière et politique, avant d'être des êtres individuels et pensants.

Le féminisme radical critique la conception libérale, en dénonçant le vide politique et social pour les droits des femmes, et celle du marxisme qui considère l'inégalité entre les femmes et les hommes issue du conservatisme alors qu'elle est avant tout anatomique.

Au début des années 1970 les mouvements féministe, homosexuel et de gauche ont fortement questionné les normes sexuelles et les rôles traditionnels assignés à chacun des deux sexes. Ce sera dans ce contexte politique effervescent que des féministes — pour la plupart lesbiennes comme Wittig — pensent la sexualité — tant l'hétérosexualité que le lesbianisme — en termes de rapports sociaux de sexe. S'inspirant de leur double condition de lesbiennes et de femmes opprimées, elles analysent l'hétérosexualité comme une institution contraignante servant à maintenir les femmes dans un rapport de sujétion aux hommes. Si ces théories novatrices sur l'hétérosexualité et le lesbianisme ont été alimentées par le féminisme, le mouvement féministe de la « deuxième vague » ne leur a pas accordé toute l'importance requise.

69 John Stuart Mill, *L'Asservissement des Femmes*, Payot et Rivages, Paris, 2005, p27

Le mouvement féministe des années 1970 et 1980 est qualifié de « deuxième vague », la « première vague » étant celle de la première partie du XXI^e siècle où la revendication du droit de vote des femmes était à l'avant-scène.

Monique Wittig est connue par ses théories littéraires sur le lesbianisme contemporain. Son écriture romanesque, poétique, théâtrale et essayiste, comme *The Straight Mind* traduit en français en *La Pensée Straight*⁷⁰, dévoile son vif engagement politique dès les luttes émancipatrices de mai 1968. Elle publie plus tard ses réflexions sur le langage qui ont pour but de détruire les limites sémantiques du genre, du sexe et de l'identité. De *L'Opoponax*⁷¹, son premier livre, aux *Guérillères*⁷², Monique Wittig écrit pour supprimer le système patriarcal et la société prônant l'hétérosexualité, des injustices encore présentes au XXI^e siècle.

« Elles disent, ils t'ont tenue à distance, ils t'ont maintenue, ils t'ont érigée, constituée dans une différence essentielle. Elles disent, ils t'ont telle quelle, adorée à l'égal d'une déesse, ou bien brûlée sur leurs bûchers, ou bien ils t'ont reléguée à leur service dans leurs arrière-cours. Elles disent, ce faisant, ils t'ont toujours dans leurs discours traînée dans la boue. Elles disent, ils t'ont dans leurs discours possédée violée prise soumise humiliée tout leur saoul. Elles disent que, chose étrange, ce qu'ils ont dans leurs discours érigé comme une différence essentielle, ce sont des variantes biologiques. Elles disent, ils t'ont décrite comme ils ont décrit les races qu'ils ont appelées inférieures. Elles disent, oui ce sont les mêmes oppresseurs dominateurs, les mêmes maîtres qui ont dit que les nègres et les femelles n'ont pas le cœur la rate le foie à la même place qu'eux, que la différence de sexe, la différence de couleur signifient l'infériorité, droit pour eux à la domination et à l'appropriation. Elles disent, oui, ce sont les mêmes oppresseurs dominateurs qui ont écrit des nègres et des femelles qu'ils sont universellement fourbes hypocrites rusés menteurs superficiels gourmands pusillanimes, que leur pensée est intuitive et sans logique, que chez eux la nature est ce qui parle le plus fort et cætera... »⁷³

Les féministes radicales comme Monique Wittig dénoncent aussi la dépendance de la femme à l'homme par la maternité. C'est pourquoi elles s'attachent aux luttes contre le sexisme.

Si Monique Wittig est une féministe radicale, elle est également une des premières séparatistes lesbiennes affirmant que les femmes doivent être lesbiennes, la relation hétérosexuelle étant, pour elle, la pérennisation de la domination masculine.

70 Monique Wittig, *La Pensée Straight*, paru en 1992 en anglais et 2001 en français

71 Monique Wittig, *L'Opoponax*, paru aux Éditions de Minuit en 1964 et a remporté le prix Médicis

72 Monique Wittig, *Les Guérillères*, paru aussi aux Éditions de Minuit en 1969

73 Monique Wittig, *Les Guérillères*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1969, p146

Dans *Les Guérillères*, elle déconstruit le mythe de la femme créé par l'homme, en utilisant le genre romanesque moins rigoriste que le discours politique. Elle reconstruit donc l'image du sexe féminin en utilisant le cercle, symbole du vagin et des cycles menstruels, qui s'oppose à l'image de la société phallogocentrique.

« Elles disent que les féminaires privilégient les symboles du cercle, de la circonférence, de l'anneau, du O, du zéro, de la sphère. Elles disent que cette série de symboles leur a donné un fil conducteur pour lire un ensemble de légendes qu'elles ont trouvées dans la bibliothèque et qu'elles ont appelées le cycle du graal. Il y est question des quêtes pour retrouver le graal entreprises par un certain nombre de personnages. Elles disent qu'on ne peut pas se tromper sur le symbolisme de la table ronde qui a présidé à leurs réunions. Elles disent qu'à l'époque où les textes ont été rédigés, les quêtes du graal ont été des tentatives singulières uniques pour décrire le zéro le cercle l'anneau la coupe sphérique contenant le sang. Elles disent qu'à en juger par ce qu'elles savent de l'histoire qui a suivi, les quêtes du graal n'ont pas abouti, qu'elles en sont restées à l'ordre du récit. »⁷⁴

Des courants de pensée féministes apparaissent également pour accompagner et argumenter les traités politiques. Depuis Simone de Beauvoir et son existentialisme⁷⁵, la philosophie féministe s'est surtout développée dans le continent nord-américain, États-Unis et Québec notamment. Mais il existe de rares libres penseuses françaises comme Luce Irigaray⁷⁶ qui ont influencé Judith Butler et son post-structuralisme⁷⁷ par exemple.

74 Monique Wittig, *Les Guérillères*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1969, p61

75 Existentialisme : philosophie qui affirme le primat de l'existence vécue, individuelle, irréductible à un concept, une définition, une essence. Existentialisme de Kierkegaard ; existentialisme athée de J.-P. Sartre

76 Luce Irigaray (1932 -) Philosophe et psychanalyste française Après un doctorat de linguistique et une thèse de philosophie (1974), elle est l'une des premières à assurer un enseignement de la psychanalyse. En rupture avec le discours lacanien, elle s'est notamment interrogée sur les rapports de la langue maternelle avec celui qui parle (*Speculum*, 1974 ; *Parler n'est jamais neutre*, 1985)

77 Post-structuralisme : réponse au structuralisme des années 1960-1970 (une théorie, voire une méthode, plus qu'une philosophie visant à privilégier d'une part la totalité par rapport à l'individu, d'autre part la synchronicité des faits plutôt que leur évolution, et enfin les relations qui unissent ces faits plutôt que les faits eux-mêmes dans leur caractère hétérogène et anecdotique. Le structuralisme a connu sa forme la plus complète dans l'anthropologie sociale pratiquée par Lévi-Strauss.) Le post-structuralisme postule que la culture humaine pourrait être étudiée et comprise au moyen de modèles structurels basés sur le langage. Pour les théoriciens du post-structuralisme, un phénomène social peut s'étudier dans le contexte de la structure même (par exemple le langage) dans lequel il s'est construit. Parmi les auteurs post-structuralistes, on peut citer Jacques Derrida, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Judith Butler et Julia Kristeva

Le féminisme des années 1970 et le Mouvement de Libération des Femmes⁷⁸ a amené à deux courants de pensées : le féminisme universaliste ou égalitariste et le féminisme différentialiste ou essentialiste. Si le premier fait une relecture de l'Histoire, critique la société patriarcale pour l'égalité entre les deux sexes dans les représentations et le langage déjà conçus, le second cherche à mettre au monde l'identité de la femme et ses valeurs, jusqu'alors ignorées, en favorisant le plaisir féminin et l'orgasme. C'est pourquoi certaines féministes valorisent les relations lesbiennes qui permettent de retrouver une sensualité spécifiquement féminine.

« Le clivage récurrent dans l'histoire des mouvements féministes oppose le féminisme « universaliste » au féminisme « différentialiste ». La perspective universaliste considère que la cause des femmes progresse dès lors que les normes et les comportements sont de moins en moins marqués par les assignations sexuées. La perspective différentialiste affirme au contraire que c'est en valorisant le féminin, les expériences « spécifiques » des femmes, qu'on lutte contre la domination masculine. L'opposition entre universalisme et différentialisme s'est notamment incarnée au sein du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) en France dans les années 1970, opposant les féministes « matérialistes » (Christine Delphy⁷⁹ par exemple), luttant en premier lieu contre le « mythe » d'une quelconque essence féminine ou masculine – dans le sillage du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir -, aux féministes du groupe « Psychologie et Politique » mené par la psychanalyste Antoinette Fouque⁸⁰, travaillant au contraire à la valorisation symbolique du féminin et de la maternité. »⁸¹

Ces différents courants féministes, plus ou moins extrémistes, ont tous les mêmes objectifs : rendre à la femme son indépendance, sa liberté, sa légitimité d'être existant et pensant, jusqu'à redéfinir le concept de la femme, idée préconçue par l'homme et le système patriarcal, afin qu'elle retrouve sa singularité.

78 Mouvement de Libération des Femmes (MLF) Mouvement féministe français cofondé en 1970 par plusieurs personnalités issues de plusieurs groupes et de courants La naissance du MLF participe de l'effervescence de mai 68. La dizaine de femmes fondatrices se pose une question : comment faire en sorte que les femmes ne soient pas exclues du mouvement général de libération des mœurs et des mentalités, à dominante masculine et misogyne ? Leur premier slogan (« Notre corps nous appartient ») place sans ambiguïté la femme comme sujet et non plus objet. L'acquis du mouvement des femmes revêt une portée considérable. En quarante ans, il y a eu plus de transformations qu'en deux mille ans d'histoire. De l'abolition de la puissance paternelle et maritale au partage de l'autorité parentale, de la prescription à faire des enfants à la maîtrise de la fécondité, d'un droit inégalitaire et discriminatoire jusqu'à la parité en politique, les femmes ont revendiqué d'autres désirs, d'autres valeurs, et, ce faisant, fait mûrir quelque peu la démocratie française

79 Christine Delphy (1941 -) sociologue française, chercheuse du CNRS depuis 1966 dans le domaine des études féministes ou études du genre

80 Antoinette Fouque (1936 – 2014) Psychanalyste, philosophe et politologue française (Marseille 1936-Paris 2014). Universitaire, docteur en sciences politiques, et cofondatrice du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) en 1968, Antoinette Fouque a également été députée au Parlement européen de 1994 à 1999 (élue au nom des radicaux de gauche). Elle a publié deux ouvrages clés de la pensée contemporaine : *Il y a deux sexes – Féminologie I* (1995) et *Gravidanza – Féminologie II* (2007)

81 Laure Béréni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Introduction aux Etudes sur le Genre*, De Boeck, Bruxelles, 2012, p265

b) L'histoire du genre aux XXe et XXIe siècle

La notion « femme » est déterminée par la pensée masculine depuis des siècles. Si l'égalité entre les sexes est revendiquée, il est intéressant de remettre en question les concepts même sur la sexualité et autres études biologiques et sociologiques.

En effet, le concept d'universalité notamment, qui a longtemps été monopolisé par les hommes, est élaboré par les études de genre, « *Gender Studies*⁸² ». Le genre, traité comme un principe identitaire et sexuel, s'érige dans les études universitaires et enrichit les analyses sur les rapports de pouvoir et de domination entre les êtres.

Afin de discuter sur l'historicité du genre, Judith Butler développe particulièrement le concept de genre dans *Trouble dans le Genre*. À partir de l'Introduction d'Elsa Dorlin⁸³ dans *Sexe, Genre et Sexualités*, « Le concept de genre n'a pas été « inventé » par le savoir féministe. Il a été élaboré par les équipes médicales qui, au cours de la première moitié du XXe siècle, ont pris en charge les nouveaux-nés dits « hermaphrodites » ou intersexes. »⁸⁴ En effet, le genre vient de la polysémie du « sexe »⁸⁵. À partir de la définition anatomique des organes génitaux, le sexe est mâle ou femelle. Mais cette détermination inclut la matérialité du sexe ainsi que sa construction psychologique tendant à la prédétermination d'une personne. Or, il existe des personnes indéterminé-e-s, et l'intersexuation⁸⁶ montre que le sexe peut être modifié. Le sexe répond donc à une volonté de la société de discerner les femmes et les hommes.

82 *Gender studies* ou études de genre nées aux États-Unis dans les années 1970 d'une réflexion autour du sexe et des rapports hommes / femmes. Études sur les représentations et différences entre les femmes et les hommes dans ce qu'elles ont de culturel, social, politique, anthropologique, historique, psychique, philosophique ou artistique ainsi qu'à la sexualité et à sa normalisation. Le genre peut être considéré comme domaine d'étude dans de nombreuses disciplines, notamment la sociologie, la psychologie, l'anthropologie et l'ethnologie, les sciences politiques, l'art et l'histoire de l'art, l'histoire, ou encore la psychanalyse ; mais les études de genre peuvent également être considérées comme une discipline à part entière, au croisement de différentes autres approches disciplinaires. De manière générale, les études de genre proposent une démarche de réflexion et répertorient ce qui définit le masculin et le féminin dans différents lieux et à différentes époques, et s'interrogent sur la manière dont les normes se reproduisent au point de sembler « naturelles »

83 Elsa Dorlin (1974-) philosophe contemporaine, professeure de philosophie politique et sociale au département de Science politique de l'université Paris VIII

84 Elsa Dorlin, *Sexe, Genre et Sexualités*, Introduction, Presses universitaires de France, Paris, 2008, p33

85 Ce qui évoque les différences morphologiques de l'homme et de la femme, du mâle et de la femelle

Organes génitaux externes intervenant dans les rapports et la procréation (pénis et testicules ; vulve). « Avec autorité il mit son sexe dans ma main ; je le flattai sans enthousiasme et Scriassine dit avec reproche : Tu n'as pas un vrai amour pour le sexe de l'homme (...). Je pensais : « Comment aimer ce morceau de chair si je n'aime pas tout l'homme? (...) » (Beauvoir, *Mandarins*, 1954, p. 74)

86 Aussi appelée « hermaphrodisme » ou « ambiguïté sexuelle », l'intersexuation est une variation du développement sexuel. C'est-à-dire que les organes génitaux de la personne ne correspondent pas aux standards mâle et femelle. Dans notre société, tout ce qui concerne le développement génital et l'identité sexuée est tabou et mal connu mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'intersexuation a toujours existé et n'est pas si rare que ça par contre elle est facilement passée sous silence.

Par conséquent, la notion de « genre » intervient, en se distinguant de la notion de « sexe », tout en apportant une conception indéfinie sur des rapports sociaux. Si le « sexe » connote les inégalités biologiques et sociales entre les femmes et les hommes, le « genre » permet de saisir la place de la femme dans la société et d'invoquer l'histoire et non la nature. Cette notion fait référence au *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir.

De ces notions de sexe et de genre se développent des critiques et des innovations linguistiques sur la sexualité. En effet, afin de mieux expliquer la notion de genre, la plupart des courants féministes critiquent l'hétérosexualité, comme rapport de force entre la femme et l'homme, et la « notion de plaisir », une recherche d'égalité, bouleversant les rapports sexuels n'ayant plus seulement pour la fécondation.

« La première occurrence du terme « hétéro-sexuel » apparaît à la fin du XIXème siècle pour désigner ce que l'on considère alors comme une perversion sexuelle : la bisexualité (l'attraction sexuelle pour les deux sexes). Dans *Psychopathia Sexualis* de Richard von Krafft Ebing⁸⁷, le terme « hétéro-sexuel » désigne le contraire de « l'instinct sexuel pathologique », c'est-à-dire l'instinct sexuel finalisé par la procréation. Toutes les « pathologies » sexuelles, à commencer par l'homosexualité – mais aussi les pathologies hétérosexuelles comme le fétichisme ou tout acte non procréateur, sont définies comme une perversion de l'instinct sexuel, voire comme une inversion de l'identité sexuelle. L'hétérosexualité désigne alors exclusivement l'hétérosexualisation du désir érotique et la prédisposition à la reproduction. L'hétérosexualité a donc pour postulat la différence sexuelle. Pour Ebing, la sexuation n'est donc pas le tout du « sexe » : dans la définition commune du « sexe biologique », l'anatomie n'est jamais seule. Il y a toujours du genre et les traces d'une gestion sociale de reproduction, c'est-à-dire une identité sexuelle, de genre et de sexualité imposée, assignée. »⁸⁸

Dans ce traité sur la sexualité, le psychanalyste référence les différents modes de sexualité, appelés perversions, afin de démontrer la dégénérescence humaine. Pour lui, l'hétérosexualité, le sexe et le genre sont innés et définissent par nature la femme et l'homme.

Ann Oakley⁸⁹ fait une distinction entre sexe et genre marquant le sens de genre dans la théorie féministe. À partir des recherches faites sur les individus des deux sexes et les phénomènes de transsexualités, il a été décrété qu'il n'y a pas d'interdépendance entre le désir sexuel, le

87 Richard von Krafft Ebing (1840 – 1902) psychiatre austro-hongrois, auteur d'une étude des perversions sexuelles intitulée *Psychopathia Sexualis* (manuel de référence aux médecins légistes et aux magistrats Il élabore par exemple une théorie selon laquelle l'homosexualité résulterait d'une anomalie lors du développement du cerveau de l'embryon ou du fœtus, anomalie provoquant une inversion sexuelle des sentiments, représentations et désirs sexuels) popularisa les termes masochisme et sadisme, passés depuis dans le langage courant, en référence aux œuvres respectives du Marquis de Sade

88 Elsa Dorlin, *Sexe, Genre et Sexualités*, Introduction, Presses universitaires de France, Paris, 2008, p33

89 Ann Oakley (1941 -) sociologue, féministe et écrivaine britannique

comportement sexuel et l'identité du genre et les structures anatomiques, hormonales ou génétiques. Les rôles sexuels sont donc considérés comme arbitraires. Le concept de genre est aussi utilisé en sciences sociales pour définir les identités, les rôles (tâches et fonctions), les valeurs, les représentations ou les attributs symboliques, féminins ou masculins, comme les « produits d'une socialisation des individus et non comme les effets d'une nature »⁹⁰. Cette distinction entre sexe et genre a amené à la rupture des relations de causalités supposées entre les corps sexués et plus largement l'ordre naturel ou biologique et les rapports sociaux inégaux entre les hommes et les femmes. Pour Oakley, le sexe se rapporte à l'anatomie et le genre aux qualités culturelles et psychologiques. Le genre devient alors un outil intellectuel obtenu à l'école, au travail ou en famille.

Dans les années 1980, les études sur le genre se développent grâce aux travaux de Derrida⁹¹ et Foucault⁹². Jacques Derrida crée un courant d'interprétation de la différence sexuelle, parallèlement aux courants dits universalistes, revendiquant l'identité dans l'égalité, et essentialiste, affirmant la dualité des sexes avec définition propre des femmes et du féminin distincte du masculin. Ce courant connaît une plus grande reconnaissance dans le féminisme américain, car le féminisme français est plus universaliste. Des formes dérivées naissent alors telles que la « *Queer Theory* », qui étend le « rêve de l'innombrable » à la sexualité. Cependant pour Judith Butler, le genre est trouble.⁹³

90 Elsa Dorlin, *Sexe, Genre et Sexualités*, Introduction, Presses universitaires de France, Paris, 2008, p35

91 Jacques Derrida (1930 - 2004) Philosophe français Il s'est efforcé de définir la parole comme incluant en elle l'écriture, c'est-à-dire le désir de l'autre comme être susceptible de donner de la valeur : ce qui confère à l'écriture la spécificité humaine suprême. En même temps, l'écriture est ce par quoi l'homme se « dupe » lui-même, s'aliène dans le désir. Il a écrit *De la grammatologie* (1967), *Glas* (1974), *Otobiographies ; l'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre* (1984), *Du droit à la philosophie* (1990), *Apories* (1996), *Résistances de la psychanalyse* (1996), *De l'hospitalité* (1997), *le Toucher*, Jean-Luc Nancy (2000), *l'Université sans condition* (2001)

92 Michel Foucault (1926 – 1984) Philosophe français Il est l'auteur d'une des œuvres les plus importantes et les plus originales du XXe siècle. Mondialement reconnu, il a introduit en philosophie des objets nouveaux (la folie, la prison, la sexualité) et ainsi renouvelé la réflexion. Il a également soutenu la plupart des combats minoritaires qui ont vu le jour après mai 1968

93 *Les Femmes de Platon à Derrida*, Section Jacques Derrida, Anthologie critique de Françoise Collin, Evelyne Pisier, Eléni Varikas, Librairie Plon, Paris, 2000 p684

c) Le féminisme et la question du genre ultra-contemporains

Les travaux féministes dans années 1970 se basent sur des comparaisons binaires femme/homme, que l'on retrouve chez Simone de Beauvoir et dans les écrits français. La décennie suivante critique ce système de pensée universaliste limitant la définition de la femme et s'orientant alors vers la question du genre essentiellement étudiée dans les œuvres américaines.

En 1990, Judith Butler écrit *Trouble dans le Genre*, œuvre qui ne sera traduite en français qu'en 2005. L'auteure réécrit *Le Féminisme et la Subversion de l'Identité*, comme précise le sous-titre. Ce livre est la base des *Gender Studies*, ou Études du Genre, peu abordées en France. Judith Butler propose aussi une théorie *queer*⁹⁴ montrant que l'identité féminine peut sortir des idées sur la féminité et renouvelant le genre.

Puis en 2004, Judith Butler écrit *Défaire le Genre*⁹⁵ pour souligner l'importance de la construction culturelle de soi et celle de la notion de genre pour découvrir une nouvelle humanité.

« Le genre est le dispositif par lequel le masculin et le féminin sont produits et normalisés en même temps que les formes hormonales, psychiques du genre. Considérer que le terme « genre » se réfère toujours au « masculin » et « féminin » revient à passer à côté du point critique du binarisme. Le genre est le mécanisme par lequel les notions de masculin et de féminin sont produites et naturalisées, mais il peut être le dispositif de ces termes qui sont déconstruits et dénaturés. »⁹⁶

En 2006, Mona Chollet⁹⁷ rédige *Beauté Fatale*⁹⁸ et fait le constat de la féminité et l'image de la femme dans la société française, qui semble avoir bien oublié les luttes féministes du siècle dernier.

94 *Queer* est à la base, un mot anglais signifiant " étrange ", " peu commun ", souvent utilisé comme une insulte envers les individus gays, lesbiennes, transsexuels... Par ironie et provocation, il fut récupéré et revendiqué par des militants et intellectuels gays, transsexuels, transgenres, bisexuels, adeptes du BDSM, fétichistes et travestis à partir des années 1980. La théorie *queer* est une théorie sociologique ou philosophique. Elle critique principalement la notion de genre, le féminisme, et l'idée préconçue d'un déterminisme génétique de la préférence sexuelle. Ce courant des " études du genre sexuel " (*Gender studies*) apparaît au début des années 1990 aux États-Unis, au travers de relectures déconstructivistes, dans le prolongement des idées de Foucault et Derrida

95 Judith Butler, *Défaire le Genre*, 2004

96 Judith Butler, *Défaire le Genre*, Éditions Amsterdam, Paris, 2012, p59

97 Mona Chollet (1973 -) journaliste et essayiste franco-suisse. Son travail porte sur la condition féminine et le féminisme.

98 Mona Chollet, *Beauté Fatale*, 2012. Dans son essai, la journaliste Mona Chollet dénonce l'aliénation féminine que véhiculent la presse féminine, les séries télévisées ou la chirurgie esthétique

« Le prisme omniprésent du « choc des civilisations » n'est en effet pas la seule caractéristique de l'époque qui pousse à un retour frileux aux identités sexuées traditionnelles. L'absence de perspectives de tous ordres, la dureté des relations sociales provoquent un repli des femmes sur les domaines qui leur ont toujours été réservés et qui, jugés étouffants il n'y a pas si longtemps, leur apparaissent désormais comme des abris préservés, intimes, rassurants, parés de tous les attraits. L'espace et les valeurs domestiques (vocation maternelle, cuisine, pâtisserie, couture, tricot) font l'objet d'un réinvestissement massif, de même que les compétences esthétiques : mode, beauté, maquillage, décoration... Non, ce n'est pas ringard – du moins pas si vous en faites un blog. Ainsi se remet en place cet ordre tracé au cordeau que la contestation des années 70 avait ébranlé : aux hommes l'abstraction, la pensée, le regard, les affaires publiques, le monde extérieur ; aux femmes le corps, la parure, l'incarnation, le rôle d'objets de regards et de fantasmes, l'espace privé, l'intimité...

Dans un monde défiguré, pollué, tenaillé par la peur, l'horizon sur lequel chacun s'autorise à projeter ses rêves s'est rétréci jusqu'à coïncider avec les dimensions de son chez lui et, plus étroitement encore, avec celles de sa personne. Notre apparence, comme l'agencement et la décoration de notre cadre de vie, est au moins quelque chose sur quoi nous avons prise. La mode, associée à l'insouciance, au rêve et à la beauté, fournit une échappatoire mentale et imaginaire, en même temps qu'elle représente l'un des rares espoirs de réussite auxquels s'accrocher. »⁹⁹

Dans *Beauté Fatale*, Mona Chollet fait le triste constat d'un retour aux anciennes valeurs qui ont précédé l'émancipation féminine, un effet de mode qui se reflètent dans les magazines, la mode vestimentaire, les idées sur la sexualité... Mais de ce retournement moral, les femmes d'aujourd'hui s'épanouissent parallèlement dans leur travail et construisent leur développement personnel. Même si l'égalité entre les deux sexes n'est pas complète, cette idéologie ne semble pas déranger une grande partie des femmes, refusant d'être assimilée aux féministes, un terme considéré comme insultant aujourd'hui.

Judith Butler fait perdurer le féminisme dans ses théories *queer* et sur la question du genre. Il se poursuit également au XXI^e siècle, notamment dans la lutte contre les violences conjugales mais aussi dans la controverse de la prostitution avec les fameux livres *King Kong Theory*¹⁰⁰ et *Baise-moi*¹⁰¹ - de Virginie Despentes.

99 Mona Chollet, *Beauté Fatale : les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Zone, Paris, 2012, p58

100 Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, 2006. Dans son essai autobiographique, Virginie Despentes traite de façon percutante du viol, de la prostitution et de la pornographie. Malgré quelques passages qui font tiquer, ce livre secoue les idées reçues. Stimulant... Dans un style foudroyant elle donne un récit intime et militant de la manière dont elle est « devenue Virginie Despentes ». Féministe inspirée par Angela Davis, Gail Pheterson ou Judith Butler, elle attaque les stéréotypes sur le viol, la prostitution et la pornographie, en analysant les rapports de genre et la mise en scène qui les construit

101 Virginie Despentes, *Baise-moi*, 1993 son premier roman

« L'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de l'esthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toute façon je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas. »¹⁰²

À partir de son expérience de prostituée, Virginie Despentes montre qu'elles sont des femmes avant tout. Les virulents constats sur les actuelles critiques affligeantes sur les revendications des années 70, puisque les femmes ont des droits - pourquoi le féminisme devrait encore exister aujourd'hui? -, Virginie Despentes donne un nouveau souffle au féminisme qui n'est pas obligatoirement radical mais tout simplement en faveur des femmes et de toutes ses différentes facettes originales.

102 Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Éditions Grasset & Fasquelle, Livre de Poche, 2006, p13

1.2 Présentation du corpus : Simone de Beauvoir, Colette, Judith Butler et Joy Sorman

a) Simone de Beauvoir et son *Deuxième Sexe*

Le XXI^e siècle est marqué par un tournant du féminisme : la volonté égalitaire entre les femmes et les hommes vieillit et se renverse. La « troisième vague » du féminisme est marquée par une division de l'unicité identitaire féminine acquise par les revendications de libération des femmes des années 1970. Une nouvelle mode se crée, celle de l'anti-féminisme¹⁰³, à travers le mouvement "*Women Against Feminism*", se généralisant avec le slogan « *I don't need feminism because ...* », critiquant la rhétorique féministe notamment à travers les réseaux sociaux. Le gouvernement menace de fermer le Planning Familial¹⁰⁴.

L'anti-féminisme lutte contre les mouvements pour l'émancipation des femmes du siècle dernier et refuse la plupart des idées féministes. L'anti-féminisme critique le physique des féministes (laides, hystériques et « mal baisées ») et juge ces dernières de mauvaises mères et épouses en voulant instaurer l'égalité et détruire les hiérarchies entre les sexes. Cependant, le système patriarcal¹⁰⁵ a été créé par la culture et non par la nature. Les anti-féministes qualifient également les féministes de « castratrices qui veulent voler la place des hommes et les éradiquer » Ce jugement rejoint les théories freudiennes sur l'envie de pénis chez la femme. L'anti-féminisme manipule l'idéologie féministe qui devient alors une discrimination contre le sexe masculin et contre l'harmonie sociale. Ces stéréotypes, déjà diffusés en Angleterre au XX^e siècle, sont repris aujourd'hui dans des blogs et pages Facebook jusqu'à la création du masculinisme, mouvement du XXI^e siècle qui défend les droits des hommes.

103 L'anti-féminisme : néologisme qualifiant des critiques ou une opposition aux mouvements ou aux thèses féministes, pour des raisons politiques, philosophiques, religieuses, sociologiques ou culturelles.

104 Le Planning familial est une association à but non lucratif fondée en 1961 dont le premier objectif fut d'obtenir le droit à la contraception (interdite jusqu'en 1967). Il informe sur la contraception et l'interruption volontaire de grossesse (dans les pays où elle est autorisée), oriente vers les médecins et partenaires, pratique des tests de grossesse. La loi permet aux mineures un accès libre et gratuit à la contraception. Les centres de planification familiale agréés, appelés « Centres de Planification et d'Éducation Familiale » (CPEF), existent un peu partout en France. Ils sont particulièrement pratiques pour les mineures qui peuvent y aller sans être accompagnées d'un adulte et sans payer. Le secret et l'anonymat sont respectés. Tous les sujets peuvent y être abordés sans tabous : s'informer sur la sexualité, la contraception, l'IVG, les infections sexuellement transmissibles (IST), dont le Sida ; parler de toute forme de violence (conjugale, sexuelle...). La loi du 23 janvier 1990 (dite « loi Calmat ») permet à ces centres de dépister les IST et de délivrer les traitements nécessaires gratuitement aux mineures et aux personnes qui n'ont pas de Sécurité Sociale.

105 Patriarcat : forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes. À partir des années 1970, le concept de patriarcat est utilisé par le féminisme pour désigner ce qu'il estime être le système social d'oppression des femmes par les hommes.

La femme en lutte, la féministe, a une image d'une enragée sans aucune féminité. La féminité devient la garantie des idéaux archaïques de la famille par la maternité. Les mouvements sociaux, ayant pour but de faire progresser le système en ce qui concerne le féminisme et l'homosexualité, sont assimilés à de la manipulation sentimentale ou à un communautarisme agressif. C'est dans ce contexte qu'il semble important de découvrir ou redécouvrir *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Le célèbre essai annonce une nouvelle façon de penser le féminisme théorique au XXe siècle. Il est référencé comme l'essence même du féminisme français contemporain.

Le Deuxième Sexe pose de nombreuses interrogations, concernant la vaste question « qu'est ce qu'une femme ? », allant au-delà des débats féministes. En effet, il est à la croisée des chemins de plusieurs champs d'étude (philosophie, littérature, histoire, sociologie, psychologie, anatomie...) Cette question terminologique sur la femme, qui ne pourra peut-être jamais trouver de réponses définitives, est le point initial du *Deuxième Sexe*. Cette œuvre fait apparaître différents mouvements de pensée tirés d'interprétations caractéristiques, dans de brûlantes pages attisées par l'universalisme de l'auteure. *Le Deuxième Sexe* est d'une profondeur incommensurable, dans sa pluralité et sa polysémie, pour les féministes et pour toutes les femmes.

C'est pourquoi la réception du *Deuxième Sexe* à son époque fait de Simone de Beauvoir la figure de proue du féminisme. Dans cette société traditionaliste où la femme ne peut parler de sexualité, de plaisir sexuel, de contraception et d'avortement, l'une d'entre elle ose critiquer ce monde fait pour et par les hommes et en dénonçant également les vices du mariage et de la famille.

« Si mon livre a aidé les femmes, c'est qu'il exprimait, et réciproquement elles lui ont confié sa vérité. Grâce à elles, il ne scandalise plus. Les mythes masculins se sont écaillés pendant ces dix dernières années. Trop d'entre elles, à mon goût, ont pour unique thème la sexualité ; du moins se posent-elles, pour en parler, comme regard, sujet, conscience, liberté. On m'aurait surprise et même irritée, à trente ans, si on m'avait dit que je m'occuperais des problèmes féminins et que mon public le plus sérieux, ce serait des femmes. Je ne le regrette pas. Divisées, déchirées, désavantagées, pour elles plus que pour les hommes il existe des enjeux, des victoires, des défaites. Elles m'intéressent ; et j'aime mieux, à travers elles, avoir sur le monde une prise limitée, mais solide, que de flotter dans l'universel. »¹⁰⁶

106 Simone de Beauvoir, *La Force des Choses*, Gallimard, collection Blanche, 1986, p 211

Simone de Beauvoir fait par de son étonnement face au scandale provoqué par son œuvre. Les critiques utilisent cet essai afin d'enclaver la femme dans un déterminisme tout en niant la féminité de l'auteure qui refuse la maternité. Malgré les efforts antiféministes détracteurs, *Le Deuxième Sexe* devient malgré tout un best-seller, un livre incontournable de littérature contemporaine.

« Beaucoup d'entre elles, certes, ont désapprouvé mon livre : je les dérangeais, je les contestais, je les exaspérais ou je les effrayais. Mais à d'autres j'ai rendu service, je le sais par de nombreux témoignages et d'abord par une correspondance qui dure depuis douze ans. Elles ont trouvé dans mes exposés un secours contre les images d'elles-mêmes qui les révoltaient, contre des mythes qui les écrasaient ; elles ont réalisé que leurs difficultés ne reflétaient pas une disgrâce singulière, mais une condition générale ; cette découverte leur a évité de se mépriser, certaines y ont puisé la force de lutter. La lucidité ne fait pas le bonheur, mais elle le favorise et elle donne du courage. Des psychiatres m'ont dit qu'ils faisaient lire le *Deuxième Sexe* à leurs patientes, et non seulement à des intellectuelles, mais à des petites bourgeoises, des employées, des ouvrières. « Votre livre m'a été d'un grand secours. Votre livre m'a sauvée. », m'ont écrit des femmes de tous les âges et de diverses conditions. »¹⁰⁷

Lors de la période d'après-guerre, en s'apercevant pleinement de la mort et de sa vie, Simone de Beauvoir devient alors une femme de premier plan, en prenant particulièrement à cœur la question de l'émancipation de la femme et du féminisme.

« Simone de Beauvoir a été lue, aimée, reconnue, elle est « un auteur célèbre ». Mais si, un siècle après sa naissance, elle « brûle encore dans des millions de cœurs », c'est moins grâce à ses romans que grâce à son autobiographie et au *Deuxième Sexe*, cet essai imprévu, devenu avec le temps une « Bible », une « référence incontournable », une « pierre angulaire dans l'histoire des femmes ». »¹⁰⁸

Dans cette Histoire féminine en pleine transition, propice à l'écriture, grâce à l'accès égalitaire au savoir pour les femmes en 1924, la lente conquête de droits civils, comme la création du « Planning familial » en 1961 ou le droit de vote féminin en 1944, il est difficile de déterminer la part référentielle du *Deuxième Sexe* dans le Mouvement de Libération des Femmes. Il pose, cependant, les cadres théoriques du concept philosophique de la femme et de la différence des sexes, de cet Autre.

107 Simone de Beauvoir, *La Force des Choses*, Gallimard, collection Blanche, 1986, p 210

108 Eliane Lecarme-Tabone, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir* (essai et dossier), Gallimard, Foliothèque, 2008, p12

Le Deuxième Sexe, tome 1 : Les Faits et les Mythes répertorie les différentes formes d'oppression masculine, de la biologie à la sociologie, en passant par la psychanalyse ou la sexologie, pour prouver aux femmes leur puissance et leur valeur existentielles. Selon Simone de Beauvoir, les femmes peuvent être des êtres libres et indépendants, être responsables d'elles-mêmes. Sans cette violente et traditionnelle rhétorique féministe, Simone de Beauvoir s'exerce au style sentencieux et rationaliste pour faire part de sa pensée existentialiste, universaliste et atemporelle. C'est là où se situe la force du livre.

Le tome 2 du *Deuxième Sexe : L'Expérience vécue* connaît un grand succès, car Simone de Beauvoir a fait le choix d'utiliser un style d'écriture plus courant. Elle y fait le point sur la situation féminine de son temps, allant de l'éducation des jeunes filles aux stéréotypes de « La femme mariée » à « L'amoureuse » pour encourager les femmes à devenir « La femme indépendante ». Ce deuxième tome permet d'envisager le point de vue de l'auteure sur les débats féministes qui s'éveillent et se popularisent à son époque et s'actualisent encore aujourd'hui.

« Je m'étais mise à regarder les femmes d'un œil neuf et j'allai de surprise en surprise. C'est étrange et c'est stimulant de découvrir soudain, à quarante ans, un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas. Un des mal-entendus qu'a suscité mon livre, c'est qu'on a cru que j'y niais entre hommes et femmes toute différence : au contraire j'ai mesuré en l'écrivant ce qui les sépare ; ce que j'ai soutenu, c'est que ces dissemblances sont d'ordre culturel et non pas naturel. J'entrepris de raconter systématiquement, de l'enfance à la vieillesse, comment elles se créent ; j'examinai les possibilités que ce monde offre aux femmes, celles qu'il leur refuse, leurs limites, leurs malchances et leurs chances, leurs évasions, leurs accomplissements. Je composai le second volume : *l'Expérience vécue*. »¹⁰⁹

Simone de Beauvoir est admirée comme une innovatrice spirituelle pour les femmes. Sa vie, son œuvre et particulièrement *Le Deuxième Sexe* attisent les critiques et les polémiques.

« Le premier volume fut bien reçu : on en vendit vingt-deux mille exemplaires dans la première semaine. On acheta aussi beaucoup le second, mais il scandalisa... J'avais radicalement méconnu cette « chiennerie française » dont parla Julien Gracq¹¹⁰ dans un article où – bien qu'il me comparât à Poincaré discourant dans les cimetières -, il me félicitait de mon « courage ». Ce mot m'étonna, la première fois que je l'entendis. « Qu vous avez été courageuse ! Me dit Claudine Chonez¹¹¹ avec une admiration apitoyée. - Courageuse ? - Vous allez perdre beaucoup d'amis ! » Si je les perds, pensais-je, ce ne sont pas des amis.

109 Simone de Beauvoir, *La Force des Choses*, Gallimard, collection Blanche, 1986, p258-259

110 Louis Poirier, dit Julien Gracq (1910-2007) écrivain français. En marge des honneurs mondains et des courants dominants tels que le structuralisme ou le nouveau roman, il s'attache à édifier une œuvre vigoureuse et exigeante où se lit notamment, à travers l'évocation des paysages, sa prédilection pour la géographie et la géologie

111 Claudine Chonez ((1912-1995) écrivaine, journaliste et poétesse française

De toute façon, j'aurais écrit ce livre comme j'avais envie de l'écrire ; mais pas un instant l'héroïsme ne m'avait effleurée. Les hommes de mon entourage – Sartre¹¹², Bost¹¹³, Merleau-Ponty¹¹⁴, Leiris¹¹⁵, Giacometti¹¹⁶ et l'équipe des *Temps Modernes*¹¹⁷ – étaient, sur ce point aussi de vrais démocrates : j'aurais plutôt craint, si je n'avais songé qu'à eux, d'avoir enfoncé des portes ouvertes. On me le reprocha d'ailleurs : mais aussi d'inventer, de travestir, de divaguer, de délirer. On me reprocha tant de choses : tout ! D'abord mon indécence. Les numéros juin-juillet-août des *Temps Modernes* s'enlevèrent comme des petits pains : mais on les lisait, si j'ose dire, en se voilant la face. À croire que Freud¹¹⁸ et la psychanalyse¹¹⁹ n'avaient jamais existé. Quel festival d'obscénité, sous prétexte de fustiger la mienne ! Le bon vieil esprit gaulois coula à flots. Je reçus, signés ou anonymes, des épigrammes, épîtres, satires, admonestations, exhortations que m'adressaient, par exemple, des « membres très actifs du premier sexe ». Insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée, je fus tout, et même mère clandestine. On m'offrait de me guérir de ma frigidity, d'assouvir mes appétits de goule, on me promettait des révélations, en termes orduriers, mais au nom du vrai, du beau, du bien, de la santé et même au nom de la poésie, indignement saccagés par moi. Bon. C'est monotone de tracer les graffiti dans les lavabos ; que des maniaques sexuels préfèrent m'envoyer leurs élucubrations, je pouvais le comprendre. Mais Mauriac¹²⁰, tout de même ! Il écrivit à un des collaborateurs des *Temps Modernes* : « J'ai tout appris sur le vagin de votre patronne » : ce qui me montre que, dans le privé, il n'avait pas peur des mots. »¹²¹

-
- 112 Jean-Paul Sartre (1905-1980) Philosophe et écrivain français. L'ensemble de la simple bibliographie de Sartre couvre, sous la couverture blanche et rouge de Gallimard, son éditeur de toujours, un peu plus de mille pages. C'est dire l'extraordinaire fécondité du dernier écrivain ensemble philosophe, romancier, essayiste et homme de théâtre. Ce littérateur protéiforme fut aussi le premier – et, à ce jour, le dernier – des « intellectuels engagés », témoins de leur siècle, toujours sur le front de tous les combats, quelque douteux qu'ils puissent paraître, a posteriori, aux censeurs qui, sur le coup, se dispensaient « courageusement » de prendre parti. L'immense fortune critique de Sartre, à peine entamée par les contempteurs qui depuis sa mort ont enfin donné de la voix, tient dans ce concept d'« universel singulier » qui est au cœur de son œuvre : tout homme, dans sa solitude, témoigne pour toute la collectivité ; Sartre, dans son exemplarité absolue, d'ailleurs élaborée et préservée avec soin, est le grand témoin de son siècle – il est, comme on l'avait dit de V. Hugo seul avant lui, l'« homme-siècle »
- 113 Pierre Bost (1901-1975) scénariste et romancier français qui a écrit de nombreux films célèbres comme *La Traversée de Paris* ou *La Jument Verte*
- 114 Maurice Merleau-Ponty (1908-1961) philosophe français. L'auteur d'un ouvrage clé du mouvement des idées au XXème siècle, *Phénoménologie de la Perception*. Sa pensée le situe dans le prolongement à la fois de la phénoménologie de Husserl et de la Gestalttheorie (« théorie de la forme »)
- 115 Michel Leiris (1901-1990) écrivain et ethnologue français
- 116 Alberto Giacometti (1901-1966) sculpteur et peintre suisse
- 117 *Les Temps Modernes*, revue mensuelle philosophique, politique et littéraire, fondée en 1945 par Jean-Paul Sartre avec la collaboration notamment de R. Aron, S. de Beauvoir, M. Leiris, M. Merleau-Ponty, A. Ollivier, J. Paulhan, R. Etiemble
- 118 Sigmund Freud (1856-1939) Médecin autrichien, fondateur de la psychanalyse
- 119 La psychanalyse : méthode d'investigation psychologique visant à élucider la signification inconsciente des conduites et dont le fondement se trouve dans la théorie de la vie psychique formulée par Freud
- 120 François Mauriac (1885-1970) écrivain français. Grand interprète de la vie provinciale, François Mauriac dépeignit aussi les souffrances du chrétien troublé par les questions du monde moderne. Contrastant avec son œuvre romanesque, son activité de journaliste révéla un polémiste au ton volontiers voltairien.
- 121 Simone de Beauvoir, *La Force des Choses*, Gallimard, collection Blanche, 1986, p204

Ces vives critiques n'entament en rien la volonté et les convictions de Simone de Beauvoir, qui s'applique dans *Le Deuxième Sexe* à unifier les femmes et les hommes grâce à la libération féminine. Elle n'envisageait en aucun cas les luttes féministes que son œuvre va galvaniser.

De Simone de Beauvoir à Colette, il n'y a qu'un pas que le Castor¹²² franchit en la citant dans sa fameuse *Force des Choses* :

« Simone Berriau¹²³ m'emmena chez Colette qu'elle connaissait très bien. Jeune fille, Colette m'avait fascinée. Comme tout le monde, je prenais plaisir à son langage, et j'aimais beaucoup trois ou quatre de ses livres. « C'est dommage qu'elle n'aime pas les bêtes », nous avait dit Cocteau¹²⁴ un jour ; il est vrai que parlant de chiens ou de chats, elle ne parlait que d'elle et je la préférais quand elle le faisait correctement ; l'amour, les coulisses du music-hall, la Provence lui convenaient bien mieux que les animaux. Sa complaisance à soi-même, son mépris des autres femmes, son respect des valeurs sûres ne m'étaient pas sympathiques. Mais elle avait vécu, elle avait travaillé, et sa tête me revenait...

Percluse, les cheveux fous, violemment maquillée, l'âge donnait à son visage aigu, à ses yeux bleus, un foudroyant éclat : entre sa collection de presse-papiers et les jardins encadrés dans sa fenêtre, elle m'apparut, paralysée et souveraine, comme une formidable Déesse-mère... Sartre aussi eut l'impression d'aborder un « monstre sacré »... La rondeur bourguignonne de sa voix n'émoussait pas l'acuité de ses mots. Chez elle, la parole coulait de source et, comparés à ce naturel de grande classe, les brillants de Cocteau semblaient travaillés. »¹²⁵

122 Castor, surnom que Jean-Paul Sartre lui donnait. L'origine est expliquée dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir

123 Simone Blanche Eugénie Bossis, dite Simone Berriau, (1896-1984) comédienne, chanteuse, productrice et directrice de théâtre française

124 Jean Cocteau (1889-1963) écrivain et cinéaste français

125 Simone de Beauvoir, *La Force des Choses*, Gallimard, collection Blanche, 1986, p256

b) Colette, la féministe-ingénue

Si Simone de Beauvoir se revendique comme une femme engagée, il est intéressant de voir des auteures comme Colette. Plus discrète, elle parle aussi aux femmes, dans un style d'écriture qui a surtout marqué la littérature de jeunesse, bien différente de la littérature actuelle.

Julia Kristeva s'intéresse à Colette afin de comprendre comment l'écrivaine a lutté pour ses conditions féminines, pour devenir une femme de lettres à part entière, tout en préservant sa féminité. Kristeva dévoile une Colette qui suit les stéréotypes masculins sur la femme : elle s'assume libertine et insoumise, un modèle de son temps, et écrivant toute sa vie et ses amours dans ses romans. Mais, pour Kristeva, Colette n'est pas une femme capricieuse, au contraire, c'est un être fidèle au monde littéraire et constant dans sa ténacité pour son métier d'écrivaine.

« L'œuvre de Colette ne se situe dans aucun des courants qui ont marqué le XX^{ème} siècle ; bien que contemporaine de Proust¹²⁶, de Valéry¹²⁷, du surréalisme¹²⁸, plus tard les œuvres engagées de Malraux¹²⁹ ou Sartre, elle est restée à l'écart des interrogations sur le roman ou le rôle de l'inconscient, à l'écart aussi des grands débats d'idées, des engagements de notre siècle. Elle semble plus anecdotique qu'elle tourne toujours autour de sa propre histoire (son enfance, ses expériences amoureuses, sa vieillesse hédoniste), histoire sur laquelle elle fait des variations ; il lui a été reproché de n'écrire que des histoires « d'amour, d'adultère, de collage mi-incestueux, de rupture ». Son style est exigeant et travaillé. »¹³⁰

Naître et renaître, telle est l'existence de Colette, une éternelle jeune fille en herbe. Semblable au phœnix, cette écrivaine humaniste aime la vie d'une ardente passion, partageant avec ses contemporains sa vision pleine de nuances de l'existence, qu'elle découvre et redécouvre à chaque instant, déjouant ainsi cette « nausée » qui a tant sensibilisé Beauvoir et Sartre. À sa manière, elle crée sa touche de féminité en s'éloignant des idées politiques de son époque.

126 Marcel Proust (1871-1922) écrivain français. Tout en définissant le rôle et les tâches de l'écrivain tels qu'il les entend, Proust ne cesse de donner un aspect critique à ses réflexions et, dans une certaine mesure, fonde ses théories artistiques sur celles qu'il condamne

127 Paul Valéry (1871-1945) écrivain français

128 Le surréalisme : mouvement poétique, littéraire, philosophique et artistique, né en France, qui a connu son apogée dans l'entre-deux-guerres sous l'impulsion d'André Breton

129 André Malraux (1901-1976) écrivain et homme politique français. Un itinéraire littéraire, politique, culturel qui, en explorant des domaines divers, cherche à tracer une voie proprement humaine d'action et de réflexion. Les cadres de la réflexion gardent une relative permanence au long de la vie de Malraux, les objets qu'elle poursuit varient : les valeurs du monde occidental lors des premiers écrits, la possibilité de se donner sens dans une action et une discipline révolutionnaires, le sens des objets artistiques

130 *Étude sur Colette Le Blé en herbe*, Françoise Brin, Ellipses, Paris, 1999, Introduction p3

En effet, elle se rapproche de l'égalité dans la différence à travers l'amour et la sexualité.

« Qu'on la juge aveugle ou qu'elle se déclare réfractaire à la politique, cette ingénue a cependant abordé au moins trois domaines aujourd'hui au cœur des préoccupations politiques : les femmes, la guerre, les images. Elle a exprimé des positions personnelles, relevant plus d'une approche sensible que d'un jugement intellectuel, qui dévoilent autant ses audaces que ses erreurs. Femme libre, mais hostile au féminisme. »¹³¹

Dès ses débuts d'écrivaine, Colette considère le féminisme et ses considérations sociales et politiques sur la condition féminine comme absurdes. Elle préfère imposer sa féminité et partager ses leçons de vie par la plume. Elle refuse d'être définie comme une féministe. « Ah ! Non ! Les suffragettes me dégoûtent. Et si quelques femmes en France s'avisent de les imiter, j'espère qu'on leur fera comprendre que ces mœurs-là n'ont pas cours en France. Savez-vous ce qu'elles méritent les suffragettes ? Le fouet et le harem... »¹³²

Le féminisme critique la femme amoureuse hétérosexuelle en lui donnant une image condamnable de douce naïve. Cette dernière ne se rend pas compte de la manipulation et la domination masculine. Cette ingénue « fait preuve d'une franchise innocente et naïve » alors que l'étymologie romaine définit une femme libre par sa naissance. Dans ce double jeu sémantique et psychologique, Colette joue pleinement avec ce dédoublement de personnalité et de sémantique, tant dans sa vie que dans ses œuvres, et notamment avec *L'Ingénue*¹³³. Cette danseuse légère, qui scandalise la Belle époque par ses amours bisexuels et ses tenues d'homme, apporte sa singulière conception du féminisme et s'opposant ainsi aux féministes radicales qui revendiquent le lesbianisme politique. Ces femmes donnent leur vie et leur cœur à la politique, en présentant l'amour comme une prison, une domination créée par l'homme. L'amour devient alors une guerre des sexes.

Du journalisme aux feuilletons, de son rôle de rédactrice en chef de *Marie-Claire*¹³⁴ à la publication de nombreux chapitres de ses livres dans *Elle*¹³⁵, Colette participe à l'émancipation des femmes en élevant l'écriture féminine. À travers la presse et les romans, le discours féminin se veut féminisant, et non féministe et processif, dans une logique d'universalité et d'un réel engagement.

131 Julia Kristeva, *Le Génie féminin Colette*, Fayard, Paris, 2002, p431

132 Colette, *Oeuvres tome 2*, préface pX

133 *L'Ingénue*, Colette, publié en 1909. *L'Ingénue* est repris dans *Minne* suivi par *Les Égarements de Minne* puis réunis sous le titre *L'Ingénue libertine*

134 *Marie-Claire* est un magazine féminin mensuel français créé en 1937

135 *ELLE* est un magazine hebdomadaire français féminin et de société fondé en 1945

Simone de Beauvoir, Colette ou encore Marguerite Duras trouvent ainsi une « chambre à soi »¹³⁶, un lieu où elles peuvent être fières de leur travail de telle sorte qu'elles ont la possibilité d'exister en société et de s'engager pour défendre leurs idées.

L'écriture de Colette est un hymne à la vie, à la liberté, destinée à la femme entravée pour qu'elle devienne libre, de la part d'une femme vivant de ses angoisses et de ses plaisirs.

« La vie littéraire de Colette commence par sa rencontre avec Henry Gauthier-Villars, dit Willy¹³⁷, à Paris en 1889. Colette, la jeune provinciale à l'accent bourguignon, devient alors en 1893 la femme d'un Don Juan¹³⁸ parisien de la belle époque, jusque-là « célibataire dissolu » dira-t-elle dans *Mes Apprentissages*¹³⁹ et de quatorze ans son aîné. Sa maison possédant une maison d'édition à Paris, il se veut journaliste, critique littéraire et musical, et même romancier ; en réalité, il emploie des « nègres », entre autres Francis Carco¹⁴⁰, sur des canevas qui étaient à la mode à l'époque. C'est ainsi que, en raison de difficultés financières, il demande à sa femme sa collaboration ; sans doute avait-il remarqué son talent littéraire lorsqu'elle racontait, entre amis, ses souvenirs de Saint-Sauveur¹⁴¹. En 1900 paraît donc *Claudine à l'école*¹⁴², chronique d'un village qui certes contient, sur l'intervention de Willy (qui signe le roman), des détails scabreux dans le goût 1900, mais qui évoque déjà l'attachement de Colette à son pays natal. Vu le succès obtenu, Willy demande à sa femme une suite de trois autres *Claudine*, ainsi que *Minne* (1904) et *Les égarements de Minne* (1905). »¹⁴³

Colette est donc assujettie à son mari Willy mais elle prend également la liberté d'évoluer dans le monde littéraire et culturel et de rencontrer des figures de la littérature comme Marcel Proust. Ce dernier lui envoie d'ailleurs une lettre pour lui faire part de tout son respect.

136 Expression du titre de Virginia Woolf (1882-1941) *Une Chambre à soi*, essai pamphlétaire publié en 1929 « Le sujet principal de ce texte est la place des auteurs de sexe féminin dans l'histoire de la littérature. Woolf se penche sur les facteurs qui ont empêché l'accession des femmes à l'éducation, à la production littéraire et au succès. L'une de ses thèses principales, qui a donné son titre à l'ouvrage, est qu'une femme doit au moins disposer « de quelque argent et d'une chambre à soi » si elle veut produire une œuvre romanesque. Ce texte est considéré comme tenant une place importante dans l'histoire du féminisme. » Karen M. Offen, *European Feminisms, 1700-1950: A Political History*, Stanford University Press, 2000, p. 283

137 Henry Gauthier-Villars, dit Willy (1859-1931) journaliste et écrivain français

138 Don Juan, référence au personnage littéraire mythique « Séducteur, le plus souvent libertin et sans scrupules »

139 *Mes Apprentissages*, Colette, autobiographie rédigée en 1935

140 François Carcopino-Tusoli, dit Francis Carco (1886-1958) écrivain français

141 Saint-Sauveur-en-Puisaye dans Yonne, lieu de naissance de Colette

142 *Claudine à l'école*, Colette, premier roman semi-autobiographique écrit par Colette et signé par Willy en 1900

143 Françoise Brin, *Étude sur Colette Le Blé en herbe*, Ellipses, Paris, 1999, Introduction p6

« Mai 1919,

Madame,

J'ai un peu pleuré ce soir, pour la première fois depuis longtemps, et pourtant depuis quel[ue]q[ue] temps je suis accablé de chagrins, de souffrances et d'ennuis. Mais si j'ai pleuré, ce n'est pas de tout cela, c'est en lisant la lettre de Mitsou. Les deux lettres finales, c'est le chef-d'œuvre du livre (j'entends de *Mitsou* car je n'ai pas encore lu *En Camarades*, j'ai de très mauvais yeux, je ne lis pas vite). Peut-être s'il fallait absolument pour vous montrer que je suis sincère dans mes éloges, vous dire que je ne me permettrais pas d'appeler une critique, appliquée à un Maître tel que vous, je trouverais que cette lettre de Mitsou si belle, est aussi un peu trop jolie, qu'il y a parmi tant de naturel admirable et profond, un rien de précieux. Certes quant au restaurant (au prodigieux restaurant - auquel je compare avec un peu d'humiliation mes inférieurs innombrables restaurants des Swann que vous ne connaissez pas encore et qui paraîtront peu à peu) (au restaurant qui me fait aussi penser avec un peu de mélancolie à ce dîner que nous devons faire ensemble et qui, comme rien dans ma vie depuis ce moment-là, et déjà longtemps auparavant -- ne s'est réalisé), le lieutenant bleu parle d'un joli vin qui sent le café et la violette, c'est tellement dans le caractère et le langage du lieutenant bleu. (À ce restaurant comme j'aime le sommelier, les dédains rêveurs etc...) Mais pour Mitsou il y a dans sa lettre des choses qui me sembleraient pas trop "jolies" si je n'avais trouvé dès le début (comme vous n'est-ce pas?) que Mitsou est beaucoup plus intelligente que le lieutenant bleu, qu'elle est admirable, que son mauvais goût momentané en matière d'ameublement n'a aucune importance (je voudrais que vous vissiez mes "bronzes", il est vrai que je les ai simplement conservés, non choisis), et que du reste ce progrès miraculeux de son style rapide comme la Grâce, répond exactement au titre: "Comment l'esprit vient aux filles." (...) »¹⁴⁴

Si Colette est reconnue par sa série de *Claudine*, cette femme sous influence de Willy, s'émancipe de ce malhonnête homme en déclarant sa liberté féminine dans le roman *La Retraite sentimentale* en 1907. Elle s'exécute en divorçant en 1910. Après la publication de *La Vagabonde*, roman dans lequel l'auteure réfléchit sur sa vie, son passé, son besoin de solitude et sa liberté de femme qu'elle exprime ouvertement dans les music-halls, Colette épouse Henry de Jouvenel¹⁴⁵ en 1912. Il est rédacteur en chef du *Matin*¹⁴⁶, journal où elle fait paraître ses romans au fur et à mesure de leur rédaction. Pleine de paradoxes et de clichés de la féminité, Colette provoque exaltation et scandale avec ces multiples écrits, de *Chéri* (1920) à *L'Étoile Vesper* (1946).

144 http://www.huffingtonpost.fr/nicolas-bersihand/lettre-proust-a-colette-mitsou_b_4673132.html

145 Henry de Jouvenel des Ursins (1876-1935) journaliste et homme politique français

146 *Le Matin* est un quotidien fondé à Paris en 1882. Après 1918, le journal eut pour rédacteurs en chef H. de Jouvenel et S. Lauzanne. Publié sous l'Occupation, il cessa de paraître à la Libération

À 47 ans, en publiant *Chéri*, Colette devient une écrivaine qui rencontre un grand succès à son époque. Ses romans sont alors des références littéraires. Toujours dans cette volonté de rendre compte de sa vie amoureuse, elle écrit *La Maison de Claudine* (1922) son premier grand texte autobiographique et *Le Blé en herbe* (1923) qui évoque l'initiation amoureuse d'un adolescent par une femme mûre, dans un décor breton.

En 1920, le temps étiole la relation entre Colette et Henry de Jouvenel. La romancière rencontre alors pour la première fois Bertrand de Jouvenel, fils d'Henry de Jouvenel, avec qui elle entame une relation qui cesse en 1925, suite au divorce du couple. Cette histoire inspire *Le Blé en herbe* et qui prend place dans cette région chère au cœur de Colette, la Bretagne.

En 1923, Colette et le baron Henry de Jouvenel ne s'entendent donc plus. En effet, l'un adore la politique alors que l'autre, Colette, préfère explorer toutes les facettes de l'âme humaine, jusqu'aux perversions sexuelles et la prostitution avec son grand ami Francis Carco. Sa quête perpétuelle du plaisir ne cesse de faire scandale, ce qui interrompt la publication du *Blé en herbe* dans *Le Matin*. Les femmes et les hommes du XXe siècle se flattent de leurs bonnes mœurs qui garantissent la préservation de l'innocence des adolescent-e-s de quatorze et quinze ans qui ignoreraient la sexualité. Ce qui montre un vrai paradoxe puisque de nombreuses publications de *Roméo & Juliette*¹⁴⁷ de Shakespeare¹⁴⁸ mettent en scène deux adolescents qui s'aiment.

Dans ces conditions, Colette est considérée comme une perverse qui déprave la jeunesse vertueuse en faisant jouer à Phil et Vinca les rôles de Daphnis et Chloé¹⁴⁹.

Malgré tout, *Le Blé en herbe* est publié en juillet 1923 et enthousiasme les lectrices et les lecteurs par le récit réaliste de la vie, dont le passage le plus fondateur serait l'adolescence avec cette quête de soi et cette initiation existentielle. . Dans ce genre littéraire, par son originalité libératrice de la femme amoureuse et dans son perpétuel pouvoir de renaître en jeune femme épicurienne qui ne peut être enfermée dans un rôle défini, Colette est connue et reconnue par ses pairs comme Cocteau, Gide¹⁵⁰ ou Proust.

« Comble de la consécration, elle est enfin élue membre de l'académie Goncourt en 1945, pour remplacer en 1949 feu le président Lucien Descaves¹⁵¹. Et le Tout-Paris se presse autour d'elle. Son voisin Jean Marais¹⁵² lui rend de fréquentes visites ; Cocteau est un fidèle et lui fait connaître

147 *Roméo & Juliette*, drame célèbre de William Shakespeare, 1597

148 William Shakespeare (1564-1616) grand poète, dramaturge et écrivain anglais

149 Personnages éponymes de *Daphnis et Chloé*, roman grec de Longus IIème et IIIème siècle qui a inspiré des ballets

150 André Gide (1869-1951) écrivain français

151 Lucien Descaves (1861-1949) journaliste et écrivain français, auteur de romans naturalistes

152 Jean Villain-Marais dit Jean Marais (1913-1998) acteur français

Jean Genet¹⁵³. Mauriac lui offre un missel noir... Aragon¹⁵⁴, qui fut influencé par *La Fin de Chéri* (1926) pour écrire son *Aurélien* (1945), lui rendra un hommage posthume.¹⁵⁵ Elsa Triolet¹⁵⁶, à laquelle elle décerne « son » premier prix Goncourt en 1945, lui consacre un article en 1943. Sartre, qui lui avait adressé *La Nausée* en 1938 avec « admiration » et « amitié », possédera plus tard toute l'édition du Fleuron... De son côté, Simone de Beauvoir écrit à Nelson Algren¹⁵⁷ : « [Colette] c'est en France le seul grand écrivain femme, je parle d'un véritable grand écrivain. » Elle décrit à son amant sa rencontre avec une Colette de soixante-quinze ans qui a « conservé un regard fascinant, un charmant visage triangulaire, mais elle est devenue très grasse, impotente, un peu sourde [...]. Quel mystère une vieille femme qui a vécu une vie si pleine, si ardente, si libre, qui en sait si long et qui est détachée de tout parce que pour elle tout est fini. »¹⁵⁸

« Colette [...]. Croyez-moi, c'est un arcane dont l'étude est interdite à la plupart des contemporains ! On y trouve des beautés de premier ordre qui ne sont rien d'autre que d'émouvants frissons de la chair. - Guillaume Apollinaire¹⁵⁹, « La littérature féminine » (1909) »¹⁶⁰

La lecture du *Blé en herbe* choque les contemporains de Colette par l'immoralité de ces amours adolescentes. Si la majorité sexuelle et consentante est évaluée à l'âge de quinze ans, la majorité civile est de vingt et un ans jusqu'en 1974, c'est pourquoi les bonnes mœurs condamnent l'œuvre à sa sortie, notamment à cause de cette Dame en blanc qui initie un adolescent.

Pour résumer *Le Blé en herbe*, « C'est une histoire d'amour mettant en scène deux adolescents et une femme plus âgée, à partir d'une trame narrative très simple, négligeant de surcroît tout contexte social ou historique ; la narratrice s'inspire de son expérience et des lieux qu'elle connaît ; quant à l'écriture poétique elle est en effet d'une grande richesse. »¹⁶¹

Colette utilise le schéma narratif classique du genre romanesque afin de mettre en lumière son style d'écriture et les thèmes qu'elle aborde. Cette simplicité tient aussi du mode de publication, de courts chapitres en chronique, de manière à entretenir l'intérêt des lectrices et lecteurs.

En abordant des thèmes comme le détachement ou l'amour qui fait souffrir, Vinca et Phil, les adolescents qui explorent l'amour pour se trouver, dévoilent cette fausse innocence de la jeunesse.

153 Jean Genet (1910-1986) écrivain français

154 Louis Aragon (1897-1982) écrivain français

155 *Madame Colette*, Aragon <http://www.poemes.co/madame-colette.html>

156 Elsa Triolet (1896-1970) écrivaine française d'origine russe Femme d'Aragon, elle est l'auteur de romans et de nouvelles

157 Nelson Algren (1909-1981) écrivain américain

158 Julia Kristeva, *Le Génie féminin Colette*, Fayard, Paris, 2002, p97

159 Guillaume Apollinaire (1880-1918) écrivain français

160 Julia Kristeva, *Le Génie féminin Colette*, Fayard, Paris, 2002, p9

161 Françoise Brin, *Étude sur Colette Le Blé en herbe*, Ellipses, Paris, 1999, Introduction p3

La littérature de cette époque joue donc sur l'érotisme et les désirs juvéniles, qui se dissimulent derrière la pureté et la simplicité, pour ne pas choquer le bien-pensant.

Colette, cette figure féminine séquestrée par Willy¹⁶² ou Colette féministe, apporte de nouvelles perspectives sur l'existence, dans une écriture universaliste. Elle participe ainsi, à sa manière, à donner une définition personnelle de la femme et de l'amour.

En utilisant les différents outils proposés à la génération des femmes actives entre la Libération et mai 68, les écrivaines comme Colette trouvent ainsi une tribune pour défendre et promouvoir leur travail. Dans les années 1945-1960, les magazines féminins font un discours sur l'image de la femme, bien différent d'aujourd'hui. En effet, tout en cherchant à maintenir une certaine féminité, le féminisme tend à construire une image de la femme libre et indépendante. Les romans et le journalisme permettent aussi d'exporter ces idéologies à l'internationale.

162 Henry-Gauthier-Villars, dit Willy (1859-1931) journaliste, critique musical, romancier français

c) Judith Butler et Joy Sorman, les femmes d'aujourd'hui

Judith Butler reste une théoricienne peu accessible en France dû au manque de traductions de ses œuvres et au peu d'intérêt français pour la question du genre et du féminisme actuel. Ce constat se fait par le manque crucial de publications sur des théories et des analyses sur le genre, pourtant populaires outre-atlantique.

Entre le féminisme du siècle dernier et celui des Femen¹⁶³, les Françaises ne luttent pas autant que les Américaines. Pourtant la place de la femme reste toujours une problématique dans la révolution sexuelle. Les mouvements féminins s'établissent partout dans le monde, des Pussy Riot¹⁶⁴ au féminisme musulman¹⁶⁵. Mais la France s'endurcit dans un conservatisme patriarcal aussi bien dans les institutions que dans les médias. Ce pays connaît un retard politique et idéologique pendant que la Suède introduit la théorie du genre à son système pédagogique. Dans les circonstances actuelles, la Journée internationale des droits des Femmes du 8 mars¹⁶⁶ demeure précieux et judicieux. Elle permet de ranimer la lutte et d'apporter une multiplicité de pensées inouïes et de nouvelles théories sur l'aspect sémantique du féminin. Dans une démarche humaine et universelle, les femmes peuvent faire entendre leur voix dans une dynamique inédite et constructive.

« Au départ, les « études sur le genre » s'appelaient les « études féministes » (« *feminist studies* ») ou « études sur les femmes » (« *women's studies* »). Dans les années 1980 aux États-Unis, dans les années 1990-2000 dans d'autres pays comme la France, les « *gender studies* » trouvent des équivalents (« études sur le genre » en français) et se développent surtout grâce au monde universitaire. En France, ce n'est qu'à partir du début des années 2000 que le terme de « genre » s'est généralisé pour désigner le champ de recherches sur les rapports sociaux entre les sexes... Le terme de genre, entendu comme catégorie d'analyse, a été introduit dès 1988 dans la communauté des chercheuses féministes en France, avec la traduction d'un article fondateur de l'historienne américaine Joan Scott¹⁶⁷ paru dans une revue américaine deux ans auparavant. À peu près au même moment, Christine Delphy, l'une des principales théoriciennes du courant « féministe matérialiste »

163 Groupe féministe d'origine ukrainienne fondé à Kiev en 2008, internationalement populaire, essentiellement seins nus, dans le but de défendre les droits des femmes

164 Groupe de punk rock féministe russe créé en 2011 qui organise des performances artistiques non autorisées à Moscou pour promouvoir les droits des femmes en Russie

165 Mouvement proche de l'Islam libéral qui revendique un féminisme interne à l'Islam et vise à une modification des rapports entre les femmes et les hommes au sein de la religion musulmane

166 Journée issue de l'histoire des luttes féministes menées sur les continents européens et américains, initiée par le parti socialiste américain en 1909, par Clara Zetkin en 1911 et officialisée par les Nations unies en 1977

167 Joan Scott (1941-) historienne américaine dont les travaux, initialement consacrés au mouvement ouvrier français, se sont orientés à partir des années 1980 vers l'histoire des femmes dans une perspective du genre. Elle a été initialement influencée par le marxisme et les mobilisations de gauche des années 1960, puis par le féminisme dans les années 1970, par la *French Theory* dans les années 1980 puis par la psychanalyse

en France, a fourni une définition du genre qui pose les principaux jalons de celle d'aujourd'hui. Commenté et discuté, le terme de genre n'a toutefois pas « pris » immédiatement dans le champ d'étude sur les rapports sociaux entre les sexes. Pendant des années, il y a été suspecté de gommer l'asymétrie et les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, de conforter une dichotomie trompeuse entre genre (social) et sexe (biologique), ou encore de transporter des cadres d'analyse centrés sur les discours et les symboles au détriment des structures matérielles de la domination...

Le terme d'études sur le genre ne s'est pas totalement substitué aux autres appellations. Aujourd'hui, dans la plupart des contextes nationaux, et notamment dans les pays francophones, plusieurs termes coexistent : on parle ainsi d'études sur le « genre », sur les « rapports sociaux de sexe ». Néanmoins, force est de constater que le recours au terme « genre » n'est pas totalement légitime en dehors du monde académique : en France, dans une recommandation datant de 2005, la Commission générale de terminologie et de néologie en a rejeté l'usage. »¹⁶⁸

De ce fait, le « genre » a rencontré des résistances en France, surtout à cause du scepticisme contre le féminisme américain réputé trop conservateur et intégriste. Dans les années 1980, les universités françaises rejettent le féminisme en raison des principales revendications sur les droits sociaux et législatifs déjà acquis pour les femmes. Face à l'indifférence répandue en ce qui concerne la question du genre, les sociologues français-es comme Christine Delphy s'intéressent pourtant aux *Gender Studies* initiées par les universités américaines, et plus particulièrement au sujet du travail domestique des femmes considéré alors comme naturel.

Dès lors, le concept de « genre » n'apparaît en France qu'au milieu des années 1990, lorsque la Communauté européenne s'intéresse aux questions de genre et de parité.

« La question de la visibilité concerne également les enseignements sur le genre qui sont dispensés depuis les années 1970 dans les universités françaises, comme le montre le «Premier recensement national des enseignements et des recherches sur le genre en France », mené en 2001 par le Ministère de l'Éducation Nationale et de la Recherche et dont le rapport a été rédigé par l'ANEF. Ce recensement s'inscrit, comme antérieurement le répertoire de la recherche, dans un moment de volonté politique en faveur de l'égalité des femmes et des hommes et cela au niveau des politiques européennes, avec l'apparition du thème de la place des femmes et du gender mainstreaming¹⁶⁹ dans la recherche scientifique à partir du 5ème PCRD (1998-2001) puis de

168 Laure Bérénis, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Introduction aux Etudes sur le Genre*, De Boeck, Bruxelles, 2012, p1

169 Gender mainstreaming, traduit en français « approche intégrée de l'égalité », est une approche transversale, complémentaire aux mesures spécifiques des mouvements des années 1970 et qui a pour ambition de faire prendre en compte la perspective de l'égalité des sexes dans l'ensemble des politiques et dispositifs publics depuis les années 1990 http://cahiers_du_genre.pouchet.cnrs.fr/pdf/IntroCdG44_2008.pdf

l'intégration de la dimension du genre dans les contenus de recherche, à partir du 7ème programme-cadre (2007-2013)¹⁷⁰, qui se poursuit aujourd'hui dans Horizon 2020, le nouveau programme européen pour la recherche et l'innovation (2014-2020). En France cette politique se traduit notamment par la signature, en 2000, d'une convention interministérielle « pour la promotion de l'égalité des chances entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif ». La même année, un groupe de femmes scientifiques, venant de toutes les disciplines, fonde l'association « Femmes & Sciences » à la suite de travaux menés sur la place des femmes dans les sciences et sur le constat du déficit des femmes dans les différents niveaux de responsabilité dans la recherche et l'enseignement supérieur. En 2001, sont créées au CNRS, la Mission pour la place des femmes, et au Ministère délégué à la recherche, la Mission pour la parité dans la recherche et dans l'enseignement supérieur qui devient en 2010 la Mission Parité et de la lutte contre les Discriminations (MIPADI). Il est à noter que 2000 est également l'année du vote de la loi sur la parité entre les femmes et les hommes en politique. »¹⁷¹

Dans les sciences humaines, de l'histoire à l'anthropologie, le genre fait l'objet d'un intérêt grandissant en France. Le but est de donner un statut théorique du genre tout en s'extirpant du militantisme.

Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir est une des œuvres françaises que l'on peut étudier du point de vue sociologique, psychologique. Il permet de montrer le rapport universaliste entre les sexes. Ce grand classique français va devenir aussi une référence pour le féminisme américain et pour la question du genre. De Beauvoir à Michel Foucault¹⁷² et sa normativité hétérosexuelle dans *Histoire de la Sexualité*¹⁷³, les chercheur-se-s comme Joan Scott donnent une définition précise du genre, une rigueur appréciée par les chercheur-se-s français-ses. À partir de la déconstruction et du post-structuralisme, les représentations qui différencient les sexes sont analysées pour créer le « *french feminism* »¹⁷⁴.

170 PCRDT : Programme-Cadre de Recherche et Développement Technologique

171 *Les Recherches sur le Genre et/ou les Femmes en France, Analyses du recensement national par le CNRS*, septembre 2014 http://www.cnrs.fr/mpdf/TMG/pdf/rapport_recensement_genre_cnrs_2014.pdf

172 Michel Foucault (1926-1984) Philosophe français. Il est l'auteur d'une des œuvres les plus importantes et les plus originales du XXe siècle. Mondialement reconnu, il a introduit en philosophie des objets nouveaux (la folie, la prison, la sexualité) et a ainsi renouvelé la réflexion. Il a également soutenu la plupart des combats minoritaires qui ont vu le jour après mai 1968

173 Ouvrage de Michel Foucault paru en 3 tomes de 1976 à 1984, 1. *La Volonté de Savoir* 2. *L'Usage des Plaisirs* 3. *Le Souci de Soi*

174 Mythe du féminisme français aux États-Unis

Dans un second temps, Judith Butler renouvelle elle aussi la définition de la femme et du genre en dénonçant la confusion et la diversité des identités dans le mouvement *queer*¹⁷⁵. Les meneuses et meneurs de leur propre vie peuvent ainsi se réinventer sans cesse et créer l'identité de genre.

« *Gender Trouble* nous parvient en différé. En 1990, une jeune philosophe encore inconnue publie l'ouvrage aux États-Unis. C'est aussitôt un événement dans le champ des études féministes, en même temps que des recherches gaies et lesbiennes : Judith Butler y joue les trouble-fête. Le trouble ne s'arrête pourtant ni à cet espace ni à ce moment. Depuis lors, dans le monde anglophone, le livre et l'auteur sont au cœur des débats, à l'articulation de multiples disciplines universitaires, et au point de rencontre avec la réflexion et l'action politiques. Du reste, les nombreuses traductions l'attestent (seize avant celle-ci...), l'écho est international. Pourtant, Judith Butler ne commence à être connue en France que depuis peu, avec des traductions qui se bousculent, et c'est aujourd'hui seulement que paraît en version française un livre qu'on peut considérer comme la matrice de sa pensée.

Pourquoi cette « différence »¹⁷⁶ française – pour emprunter le mot de Jacques Derrida, comme le fait Judith Butler dans sa déconstruction de l'ontologie sexuelle ? Sans doute l'ouvrage est-il difficile : la discussion est dense, l'expression touffue. Pourtant, dans d'autres pays, pareille exigence n'a pas découragé les lecteurs. Or – et c'est tout le paradoxe – la philosophe, au sortir d'une thèse sur l'hégélianisme dans la pensée française du XX^e siècle, en est tout imprégnée : les auteurs qu'elle cite et discute le plus sont Michel Foucault et Jacques Lacan¹⁷⁷, en regard de Luce Irigaray, Julia Kristeva et Monique Wittig. Mais notre vie intellectuelle n'en a-t-elle pas oublié certains – ou plutôt certaines ? Le malentendu franco-américain s'expliquera par une double « différence », le retard français dans la réception de *Gender Trouble* redoublant le décalage dans la réception américaine de la pensée française.

175 « *Queer* est au départ une insulte nord-américaine, qui vient nommer l'autre dans son étrangeté, sa bizarrerie. Étymologiquement ce signifiant renvoie à un « travers », qui s'oppose dans la langue anglaise moderne à *straight* (droit, « hétérosexuel » dans le champ de la sexualité). Il est en usage depuis le XX^e siècle pour donc dire les sexualités de travers, correspondant *grosso modo* à notre français « pédé ». Des groupes de lesbiennes, composés de noires, de chômeuses et n'appartenant pas au monde homosexuel nord américain intégré (par sa lutte) dès les années 1970-1980, ont fait de cette insulte un étendard et se sont autoproclamées « queers » pour marquer leur volonté de non-intégration dans la société marchant au pas de la norme hétérosexuelle, blanche et *middle class*. » Macary-Garipuy Pascale, « Le mouvement « queer » : des sexualités mutantes ? », *Psychanalyse* 3/2006 (n° 7), p. 43-52 www.cairn.info/revue-psychanalyse-2006-3-page-43.htm (08/2016)

176 « On ne tirerait pas grand profit de ce que Jacques Derrida entend par la « différence » (avec un « a », ce qui, symptomatiquement, se lit mais ne s'entend pas) si on ne prenait en vue que ce signifiant ne vise pas une notion, mais une force et une force *au travail* ; celle d'une double motion : d'une part, de *retardement* (« différer » au sens de renvoyer à plus tard, de temporiser, de laisser les problèmes ouverts) ; d'autre part, de *différenciation* (« différer » au sens de débusquer les écarts différenciels cachés dans les héritages culturels et de les sauver dans leur originalité). » Lamboley Raymond, « Derrida et la « différence » aux sources de notre culture », *Revue d'éthique et de théologie morale* 2/2005 (n°234), p. 47-62 www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2005-2-page-47.htm (08/2016)

177 Jacques Lacan (1901-1981) Psychiatre et psychanalyste français. L'essentiel de l'apport théorique de Lacan a consisté à poser ces deux énoncés corrélatifs, « l'inconscient est le discours de l'Autre » et « l'inconscient est structuré comme un langage ». En fin de carrière, il a ajouté une structure pseudo-topologique dans la structuration des trois instances, le réel, le symbolique et l'imaginaire, en dessinant une figure appelée « le nœud borroméen »

Mais la difficulté vient surtout du fait que ces références françaises constituent une « drôle de construction américaine » - pour reprendre l'expression de Judith Butler dans son introduction de 1999. Si elle s'appuie sur la « *French Theory* » post-structuraliste pour déconstruire les présupposés identitaires du « *French Feminism* », l'un et l'autre courants nous sont véritablement étrangers. »¹⁷⁸

Ce début de préface souligne les différences entre le féminisme français et américain et l'enjeu de *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité* de Judith Butler, qui bouleverse la conception identitaire du genre féminin.

D'un point de vue constructiviste, Judith Butler souligne que le genre, le sexe et la sexualité ne sont pas naturels ou innés mais sont créés par les concepts de pouvoir, de représentations et de traditions. À partir des travaux de Michel Foucault et des postmodernistes¹⁷⁹, Judith Butler dénonce les entraves linguistiques et didactiques sur la construction de soi et de son identité.

« L'idée que le genre est performatif a été conçue pour montrer que ce que nous voyons dans le genre comme une essence intérieure est fabriqué à travers une série ininterrompue d'actes, que cette essence est posée en tant que telle dans et par la stylisation genrée du corps. De cette façon, il est possible de montrer que ce que nous pensons être une propriété « interne » à nous-mêmes doit être mis sur le compte de ce que nous attendons et produisons à travers certains actes corporels, qu'elle pourrait même être, en poussant l'idée à l'extrême, un effet hallucinatoire de gestes naturalisés. »¹⁸⁰

178 Judith Butler, *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Préface à l'édition française (2005) Trouble-genre* par Eric Fassin, p5-6

179 Philosophes appartenant au courant de pensée qui se caractérise par la contestation des idées maîtresses de la modernité – progrès, maîtrise technique, sujet libre – contestation inspirée notamment par Karl Marx, Friedrich Nietzsche et Sigmund Freud. Le postmodernisme oppose le pouvoir des forces de production (marxisme), des structures (structuralisme), de l'inconscient (psychanalyse) ; à l'idée de progrès, il oppose la Shoah (Georges Steiner, Hannah Arendt) ; au culte de la technique, il oppose les exigences de l'écologie (Heidegger) ; à l'égalité, il oppose le droit à la différence ; à l'universel, il oppose la diversité des peuples et des cultures (influence de Claude Lévi-Strauss et de la pensée ethnologique). Ainsi, le postmodernisme se repère plus par ce qu'il rejette que par son unité propre : les motifs et les arguments qui conduisent à mettre en question les acquis des Lumières peuvent être très divergents.

180 Judith Butler, *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Introduction (1999) de Judith Butler*, p36

Cette performativité¹⁸¹ sur l'identité n'est donc jamais déterminée et reste toujours mouvante. Judith Butler fonde ses théories sur l'ambivalence identitaire à travers la philosophie, la psychanalyse¹⁸² et le féminisme, en critiquant les idées de Simone de Beauvoir, Monique Wittig ou encore Lacan.

« *Trouble dans le Genre* prend racine dans la *French Theory*, qui est elle-même une drôle de construction américaine. Il n'y a qu'aux États-Unis qu'on aura mis ensemble tant de théories disparates comme si elles formaient une sorte d'unité... Je le dis pour souligner combien l'apparent francocentrisme du livre le met à bonne distance de la France et de la théorie qui se pratique en France. *Trouble dans le Genre* propose à sa manière une lecture croisée de différent.e.s auteur.e.s français.e.s (Lévi-Strauss¹⁸³, Foucault, Lacan, Kristeva, Wittig) qui, en France, n'ont presque rien à voir les un.e.s avec les autres et qu'on lit rarement, voire jamais, ensemble... La théorie féministe s'est profondément nourrie de nombreuses discussions sur le caractère socialement construit du genre, sur les liens entre la psychanalyse et le féminisme. Elle s'est aussi inspirée en partie du remarquable travail de Gayle Rubin¹⁸⁴ sur le genre, la sexualité et la parenté, du travail pionnier d'Esther Newton¹⁸⁵ sur le drag¹⁸⁶, des brillants écrits théoriques et littéraires de Monique Wittig, et des approches gaies et lesbiennes qui se sont développées en sciences humaines. »¹⁸⁷

181 La performativité est le fait pour un signe linguistique (énoncé, phrase, verbe, etc.) d'être *performatif*, c'est-à-dire de réaliser lui-même ce qu'il énonce. « Énoncé qui a ces caractères. « Je-t-aime est sans nuances. Il supprime les explications, les aménagements, les degrés, les scrupules. D'une certaine manière - paradoxe exorbitant du langage -, dire je t-aime, c'est faire comme s'il n'y avait aucun théâtre de la parole, et ce mot est toujours vrai (il n'a d'autre référent que sa profération : c'est un performatif) (R. BARTHES, *Fragments d'un discours amoureux*, 1977, p. 176 dans ROB. 1985)

La performativité de Butler va au-delà du langage : elle inclut non seulement la façon de parler, mais aussi les comportements, les attitudes et les gestes par lesquels l'individu performe un genre, féminin ou masculin, et se conforme au modèle « femme » ou « homme » construit par la société. Ces modèles apparaissent dès le plus jeune âge : le « jeu » est créé par l'éducation, les contraintes, l'identification.

182 Méthode d'investigation psychologique visant à élucider la signification inconsciente des conduites et dont le fondement se trouve dans la théorie de la vie psychique formulée par Freud

183 Claude Lévi-Strauss (1908-2009) Anthropologue français. Par son œuvre, Lévi-Strauss a marqué toute une génération de chercheurs. Attentif à fonder l'unité de l'homme sur la diversité de ses sociétés et de ses productions culturelles, il a donné au structuralisme la dimension d'un humanisme qui s'oppose à toute forme d'évolutionnisme social, comme le montre un remarquable article écrit en 1952, « Race et histoire ». Son pessimisme sur le progrès et l'avenir de l'homme s'est accentué dans un autre article paru en 1971, « Race et culture »

184 Gayle Rubin (1949-) anthropologue et militante féministe américaine. Elle a notamment élaboré le concept de « système de sexe/genre » dans *Marché aux femmes* et elle a jeté les bases d'une « théorie radicale de la sexualité », ouvrant la voie aux études gaies et lesbiennes et aux études sur la sexualité moderne.

185 Ester Newton (1940-) anthropologue américaine sur la culture, connue pour son travail pionnier sur l'ethnographie des communautés gaies et lesbiennes aux États-Unis

186 Un-e *drag queen* ou *king* est une personne (quel que soit son sexe) construisant une identité féminine ou masculine volontairement basée sur des archétypes de façon temporaire, le temps d'un jeu de rôle. Ces personnes peuvent revendiquer toute identité de genre. Les *drag queens* ou *kings* construisent leur identité (pas exclusivement l'identité de genre) à travers la féminité ou la masculinité, généralement dans un but d'animation ou dans le cadre d'un spectacle incluant du chant, de la danse, du stand-up, de l'imitation... Comme tout travestissement, le fait de s'habiller en *drag queen* ou *king* n'est pas nécessairement une indication sur l'orientation sexuelle de la personne concernée.

187 Judith Butler, *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Introduction (1999) de Judith Butler*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p30

Judith Butler aborde donc le sexe, le genre, les rapports sociaux entre les sexes et l'hétérosexualité. La théoricienne de *Trouble dans le Genre* met en évidence la construction morale et artificielle de la binarité du masculin et du féminin. Cette identité manichéenne est établie par l'histoire et la société.

« Bien que l'on invoque souvent l'unité des « femmes » comme une évidence pour construire une solidarité d'identité, la distinction entre le sexe et le genre introduit un clivage au cœur du sujet féministe. Cette distinction qui visait d'abord à réfuter l'idée de la « biologie comme destin » permet de soutenir que le genre est culturellement construit indépendamment de l'irréductibilité biologique qui semble attachée au sexe : c'est pourquoi le genre n'est ni la conséquence directe du sexe ni aussi fixe que ce dernier ne le paraît. Une telle distinction, qui admet que le genre est une interprétation plurielle du sexe, contient déjà en elle-même la possibilité de contester l'unité du sujet.

Si le genre renvoie aux significations culturelles que prend le sexe d'un corps, on ne peut alors plus dire qu'un genre découle d'un sexe d'une manière et d'une seule. En poussant la distinction sexe/genre jusqu'au bout, on s'aperçoit qu'elle implique une discontinuité radicale entre le sexe du corps et les genres culturellement construits... De plus, même si la morphologie et la constitution des corps paraissent confirmer l'existence de deux et seulement deux sexes, rien ne nous autorise à penser que les genres devraient aussi s'en tenir au nombre de deux. Supposer que le genre est un système binaire revient toujours à admettre le rapport mimétique entre le genre et le sexe où le genre est le parfait reflet du sexe, que le sexe en constitue du moins la limite. »¹⁸⁸

Le féminisme affirme que ces distinctions entre les deux sexes, que ce soit sur le plan du travail ou de la famille, sont créées par la société, comme le démontre Judith Butler. Le sexe biologique, cette nature qui s'imposerait aux femmes et aux hommes, dans le sens de la féminité et de la masculinité, ont inspiré la théorie du genre. Les genres masculins et féminins, étant métamorphosables, n'imposent donc aucune disparité sociale entre les deux sexes et amènent à une pensée universaliste. De la même manière, si les différences entre les femmes et les hommes ne sont pas issues de la nature, l'hétérosexualité est, elle-même, aussi une construction sociale. L'homosexualité, la bisexualité¹⁸⁹ ou le transsexualisme¹⁹⁰ sont des relations humaines attachées à la société par des pratiques, des passions et des plaisirs.

188 Judith Butler, *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, chapitre 1 Sujets de sexe/genre/désir*, Éditions La Découverte, Paris, 2005 p67

189 Théorie selon laquelle tout être humain a constitutionnellement des dispositions sexuelles à la fois masculines et féminines

190 Sentiment éprouvé par la-le transsexuel-le d'appartenir au sexe opposé à celui de sa morphologie et de sa physiologie, la-le menant au désir de changer de sexe. Situation, état de transsexuel qui cherche à conformer son mode de vie, sa morphologie et sa physiologie au sexe qu'il-elle a le sentiment d'être le sien ; passage d'un sexe à l'autre

« Le genre ne peut dénoter une unité de l'expérience, du sexe, du genre et du désir, que lorsque le sexe est compris comme ce qui nécessite d'une certaine manière le genre et le désir – le genre étant ici une désignation psychique ou culturelle de soi, le désir étant hétérosexuel et se différenciant donc dans un rapport d'opposition à l'autre genre qui est son objet. La cohérence interne ou l'unité de chaque genre – homme ou femme – requiert ainsi une hétérosexualité qui soit un rapport stable et simultanément d'opposition. Cette hétérosexualité d'institution nécessite et produit l'univocité de chaque terme marqué par le genre qui limite le champ de possible au système d'oppositions dichotomiques de genre... L'institution d'une hétérosexualité obligatoire et naturalisée a pour condition nécessaire le genre et le régule comme un rapport binaire dans lequel le terme masculin se différencie d'un terme féminin, et dans lequel cette différenciation est réalisée à travers le désir hétérosexuel. L'acte de différencier les deux moments antagonistes dans le rapport binaire a pour effet de consolider l'un et l'autre terme, la cohérence interne du sexe, du genre et du désir propre à chacun. »¹⁹¹

L'hétérosexualité fait partie du rapport binaire femme/homme. En l'officialisant en tant qu'un traité de rapport entre les deux sexes, il les entrave et ôte à chaque être son unicité, son individualité. Dans cette volonté de démontrer ce qu'est l'hétérosexualité, Judith Butler fait part également de ses théories sur l'homosexualité comme un rapport « naturel », en usant des théories freudiennes sur les tabous incestueux qui stimulent les zones érogènes.

« Si la différenciation de genre procède du tabou de l'inceste et du tabou de l'homosexualité qui le précède, alors « devenir » un genre est un processus qui demande beaucoup de travail pour finir naturalisé, et qui requiert une différenciation des plaisirs et des parties du corps sur la base de significations genrées. Les plaisirs se trouveraient dans le pénis, le vagin et les seins ou viennent de ces parties, mais de telles descriptions correspondent à un corps déjà construit ou naturalisé comme étant d'un certain genre. Autrement dit, certaines parties du corps deviennent des sources possibles de plaisirs précisément parce qu'elles correspondent à un idéal normatif relatif à un corps d'un certain genre. Les plaisirs sont en quelque sorte déterminés par la structure mélancolique du genre par quoi certains organes sont sourds au plaisir et d'autres éveillés. Certains plaisirs survivront et d'autres mourront le plus souvent selon qu'ils servent les pratiques légitimant la formation de l'identité dans le cadre de la matrice des normes de genre.¹⁹² Les individus transsexuels revendiquent souvent une discontinuité radicale entre les plaisirs sexuels et les parties du corps.

191 Judith Butler, *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité*, chapitre 1 *Sujets de sexe/genre/désir*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p93

192 C'est clairement le fondement théorique de Monique Wittig dans *Le Corps Lesbien* où elle suggère que le corps féminin hétérosexualisé est compartimenté et rendu sexuellement passif. Le processus de démembrement et de remembrement de ce corps en faisant l'amour lesbien réalise sur un mode performatif l'« inversion » révélant que le corps en apparence intégré est complètement désintégré et dés-érotisé, et que le corps « littéralement » désintégré peut avoir du plaisir sexuel sur toute la surface du corps

Très souvent, la recherche du plaisir requiert d'investir par l'imagination les parties du corps – appendices ou orifices – qu'il n'est pas nécessaire de posséder en propre ; il se peut également que le plaisir requière d'imaginer toutes sortes de parties exagérément grandes ou petites... »¹⁹³

L'hétérosexualité a une part importante dans les théories de Judith Butler. Cette pratique sexuelle est souvent considérée comme une norme naturelle tandis que les autres sont jugées anormales. C'est pourquoi, l'auteure de *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité* reprend les travaux de Freud, de Lacan ou de Kristeva.

Judith Butler critique également Monique Wittig et son fameux « Les lesbiennes ne sont pas des femmes »¹⁹⁴ afin d'attaquer le principe identitaire qui se base sur la politique. En effet, celle-ci crée des exclusions et solidifie le mur de la binarité qui sépare les femmes et les hommes.

« Dans la perspective de Wittig, une femme n'existe que comme un terme qui stabilise et consolide un rapport binaire et à un homme : l'hétérosexualité. Elle soutient qu'une lesbienne, parce qu'elle refuse l'hétérosexualité, n'est plus définie par ce rapport oppositionnel. En réalité, une lesbienne transcende, selon elle, l'opposition binaire entre la femme et l'homme ; une lesbienne n'est ni une femme ni un homme. De plus, une lesbienne n'a en fait pas de sexe ; elle se situe au-delà des catégories de sexe. »¹⁹⁵

« En refusant la catégorie « femme », le féminisme lesbien de Wittig semble se couper de toute forme de solidarité avec les femmes hétérosexuelles et admettre implicitement que le lesbianisme est la conséquence nécessaire, logiquement et politiquement, du féminisme. Prescrire de cette façon le séparatisme n'est certainement plus possible. Mais même si cela était politiquement désirable, quels critères utiliser pour décider de la question de l'« identité » sexuelle ?

Si devenir lesbienne est un acte, une façon de quitter l'hétérosexualité, une auto-désignation contestant les significations obligatoires qu'ont les femmes et les hommes dans le cadre de la matrice hétérosexuelle, qu'est-ce qui empêche que le nom de lesbienne finisse par devenir une catégorie tout aussi obligatoire ? Qui peut revendiquer d'être lesbienne ? Qui peut le savoir ? Si une lesbienne rejette la disjonction radicale défendue par Wittig entre les économies hétérosexuelle et homosexuelle, cesse-t-elle d'être lesbienne ?... Résultat, cette stratégie lesbienne consoliderait l'hétérosexualité obligatoire dans ses formes oppressives. »¹⁹⁶

193 Judith Butler, *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, chapitre 2 Prohibition, psychanalyse et production de la matrice hétérosexuelle*, La Découverte, Paris, 2005, p165-166

194 *La Pensée Straight*, Monique Wittig, paru en 1992 et en France en 2002

195 Judith Butler, *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, chapitre 3 Actes corporels subversifs*, La Découverte, Paris, 2005, p225

196 Ibid. p247

En critiquant la théorie lesbienne de Monique Wittig, Judith Butler commente vivement les politiques féministes radicales. Ces dernières veulent exclure les catégories sexuelles et identitaires au nom du genre, alors que le féminisme a pour but l'élaboration du terme « femme » ayant une portée universelle et inaltérable.

Dans *Trouble dans le Genre, Le Féminisme et la Subversion de l'Identité*, Judith Butler reprend les théories sur la sexualité, l'identité et le sexe dans un ordre historique. Elle expose la construction sociale et générationnelle de soi, du « Sujets de sexe/genre/désir » et plus particulièrement sur les femmes. L'élaboration d'une identité rencontre surtout l'obstacle de l'hétérosexualité institutionnalisée par la « normalité » et des pratiques « naturelles ». La philosophie de Judith Butler apporte de nouvelles perspectives sur l'identité contre le déterminisme et l'essentialisme.

Ces nouvelles perspectives ultra-contemporaines, élaborées par Judith Butler à la fin du XXe siècle, éditées en France en 2006, sont représentées par le genre romanesque de *Boys, Boys, Boys*, de Joy Sorman.

Parmi les nouveaux romans ultra-contemporains du XXIe siècle traitant du concept de la « femme », en excluant le récit sur le transgenre et sur l'hermaphrodisme ou l'homosexualité - littérature très populaire actuellement - Joy Sorman parle des difficultés que la femme peut rencontrer lorsqu'elle se retrouve confrontée aux stéréotypes féminins très présents aujourd'hui. *Boys, Boys, Boys*, ouvrage peu connu, même dans le milieu féministe, traite pourtant de ces questions sur la définition fermée d'une femme, qui ne correspond plus à cette personne féminine et libre des années 1970. Afin d'exprimer sa propre définition d'une femme, Joy Sorman dénonce les stéréotypes qui emprisonnent le sexe féminin.

Un stéréotype se construit sur une pensée préconçue, une idéologie arrêtée, qui ne prend pas en considération les métamorphoses sociales et la dynamique des mentalités. Le stéréotype est une satire qui réduit la réalité en une vérité générale et naturelle. En ce qui concerne le genre, il justifie la guerre des sexes et les injustices entre les femmes et les hommes par la nature et la biologie. Joy Sorman invalide ces préjugés soi-disant naturels et qui se construisent dès l'enfance en peignant un personnage qui ne se retrouve pas dans cette effigie qu'est la féminité.

« Voilà, elle a commencé sa vie du côté des filles, elle ne savait pas que les garçons existaient ; elle avait pourtant une intuition, le pressentiment que quelque chose se passait du côté des cours de récré, là où la guerre des sexes commençait à gronder. Elle devient ce qu'on appelle un « garçon manqué », le garçon que son père aurait détesté avoir, le garçon qu'elle allait rencontrer quand elle serait grande. On la traitait de *gouine*, elle se sentait bien dans son corps d'homme : elle marchait courbée, les bras légèrement écartés du corps, elle tirait sur ses cigarettes en chocolat en plissant les yeux, elle jouait au foot, ne quittait pas son blouson de ski l'été, traînait des pieds au passage clouté, et appréciait la compagnie des adultes ; avec eux on pouvait parler d'homme à homme. Mais elle côtoyait toujours les filles. Tout cela l'empêchait d'avoir des histoires d'amour, les garçons n'étaient pas assez progressistes à l'époque. Ça l'arrangeait bien, elle avait trop peur, trop peur que ça la transforme encore plus en fille, que ça l'oblige à porter des jupes courtes, que ça lui fasse mal aussi, que ce soit un gros con. L'idée de la pénétration, c'était une terreur. Chez elle, on était bien élevé, les corps n'y habitaient pas, on ne parlait pas de ces choses-là, les crises de foie étaient des crises conceptuelles, on taisait la douleur, le corps qui se transforme, toutes ces manifestations physiques qui intéressent les psychologues. »¹⁹⁷

En l'absence d'un père, la narratrice n'a pas reçu l'éducation normée par la société. C'est pourquoi ironiquement elle ne perçoit pas l'évidence de la nature de son sexe féminin. Ces « psychologues » qu'elle cite ont permis de démontrer que l'assignation des rôles féminins et masculins est issue d'une construction sociale, tout comme les historien-ne-s d'établir les grandes mutations au fur et à mesure des générations. Ces recherches humaines et sociales ont annihilé les stéréotypes sur les inégalités biologiques justifiées par des faits. L'identité sexuelle est cette intime conviction de faire partie de l'un des deux sexes. À la naissance, cette affectation sexuelle est mise en place pour séparer clairement les filles et les garçons et instaure un ensemble de comportements et d'aptitudes. Joy Sorman critique vigoureusement ces stéréotypes dans son livre qui peut être résumé ainsi :

« Je suis la fille dont on n'a rien à dire, une fille qui n'existe que dans les détails, les interstices : lire le journal à l'envers, tout le journal, boire un café au comptoir et aborder les clients les plus maussades, acheter un livre, le lire en attendant de rejoindre les autres, instaurer des rapports de fréquentation, et que ces rapports soient des moteurs. Pas de passions amoureuses, rien qui dévore, pas de drames, pas de grands desseins, mais un projet, presque un projet secret, être féministe autrement, être une dure à qui on ne la fait pas ; s'embellir et bien parler, être impitoyable et désirable, faire la guerre aux connes, aimer la compagnie des hommes pour beaucoup d'autres raisons. »¹⁹⁸

197 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, collection Folio, 2007, p27

198 Ibid. p34

De ces analyses donnant les idées générales des œuvres étudiées dans ce dossier, il est intéressant qu'ils interagissent et permettent de connecter le XXe et le XXIe siècle par des idées continuellement renouvelées sur la femme, des rapports avec l'homme et sur la sexualité plus particulièrement.

1.3 La femme : un être en constante métamorphose

a) L'image de l'adolescente à la femme

Le mot « adolescent » apparaît en France au XIV^e siècle mais il était déjà employé dans l'Antiquité pour désigner le jeune homme. « L'adolescent », ne définissant que les garçons, est une personne âgée de 17 à 30 ans jusqu'à l'Ancien Régime, les deux siècles avant la Révolution française de 1789. Michel Fize¹⁹⁹ délimite l'adolescence comme la période entre l'enfance et la jeunesse, se déroulant de 12 à 20 ans. L'approche historico-sociologique met en avant moins « un âge de transition » qu'un état social et culturel, moins le « singulier » adolescent que le « pluriel » générationnel. Les bornes identificatoires ne sont alors plus pubertaires mais culturelles et sociales. »²⁰⁰ De nos jours, l'adolescence commence vers 10 ans environ et se termine au collège. Puis la « jeunesse » débute au lycée.

La définition de cette période transitoire entre l'enfant et l'âge adulte se modifie à chaque époque, à chaque évolution des mentalités sur l'identité. En effet, grâce à la connaissance de soi et des autres et surtout grâce à l'ouverture des études psychologiques, humaines et sociales.

La question sur l'identité se manifeste et devient préoccupante à l'adolescence par l'apparition de signes sexués comme les seins ou les poils. Mais l'essentiel réside dans l'analogie de la construction de soi et de la continuation de la vie, dans cette insondable multiplicité d'identités sexuées possibles. Les changements corporels et psychologiques finalisent l'identité, qui apparaissait déjà à l'enfant comme sienne et fait sortir la fille et le garçon de l'androgynie²⁰¹ infantile.

Vinca, le principal personnage féminin du *Blé en Herbe*, représente bien cette androgynie infantile.

« Elle descendit vers les rochers, à grandes enjambées de ses fuseaux maigres et bien tournés, couleur de terre cuite. Philippe la regardait marcher, comparant l'une à l'autre Vinca de cette année et Vinca des dernières vacances. A-t-elle fini de grandir ? Il est temps qu'elle s'arrête. Elle n'a pas plus de chair que l'autre année. Ses cheveux courts s'éparpillent en paille raide et bien dorée, qu'elle laisse pousser depuis quatre mois, mais qu'on ne peut ni tresser ni rouler. Elle a les joues et les mains noires de hâle, le cou blanc comme lait sous ses cheveux, le sourire contraint, le rire éclatant, et si elle ferme étroitement, sur une gorge absente, blousons et chandails, elle trousse jupe et culotte pour descendre à l'eau, aussi haut qu'elle peut, avec une sérénité de petit garçon... »²⁰²

199 Michel Fize (1951-) sociologue et chercheur français au CNRS

200 Michel Fize, *Les adolescents*, Le Cavalier bleu, Paris, 2009, p5

201 Androgynie : état d'un être qui réunit les deux sexes

202 Colette, *Le Blé en Herbe*, Flammarion, Paris, 2015, p32

À partir de la comparaison du « petit garçon » en jupe de ce premier chapitre, Vinca est présentée comme une enfant sans signe physique de féminité. Sauvage, filiforme avec « une gorge absente » et « pas plus de chair que l'autre année », Vinca est loin d'être un stéréotype féminin de petite fille délicate et sophistiquée. Mais ses « cheveux courts » emmêlés laissent entrevoir la jeune fille en devenir : elle les laisse « pousser depuis quatre mois », « elle trousse jupe et culotte » mais sous les yeux de Phil, le principal personnage masculin, « elle garde encore la dignité revêche des enfants »²⁰³.

L'androgynie de Vinca rejoint cette « fille qui rêve d'être virile et amoureuse »²⁰⁴ de *Boys, Boys, Boys*. La virilité est à distinguer de la masculinité :

« Je ne veux ni l'égalité ni la guerre des sexes, je veux un seul sexe, le sexe viril, univoque, interchangeable, je veux que tout le monde relève la tête. Comme si toi tu n'avais pas pitié de moi, comme si moi je n'avais pas de revanche à prendre, comme si plus aucune fille n'avait besoin de dire à un homme je t'emmerde, comme si plus aucun homme ni pensait dans un sourire tiens, aujourd'hui c'est la Journée de la femme. Je ne veux plus de cow-boys et d'Indiens, plus de colons et de colonisés, je veux un seul camp ouvert à toutes les fictions, à tous les transferts, un camp à rebours des identités sexuelles, pour y mettre tout le monde, sous la seule égide de la force, de la volonté, de l'intelligence, de la parole, de la virilité, c'est-à-dire non pas la domination masculine – j'ai pas dit masculin, j'ai dit viril – mais la puissance pour tous, sans distinction, sans héritage, sans territoire. »²⁰⁵

Les hésitations de cette femme trentenaire rejoignent les doutes et les questions identitaires des adolescent-e-s et démontrent que la définition d'une femme et le choix définitif d'une identité sont impossibles car l'être est dans une immuable instabilité.

L'androgynie se dévoile ainsi,

« J'ai trente ans ou à peu près, je n'habite plus chez mes parents, j'ai des problèmes physiques comme toutes les filles de mon âge, le corps qui lâche, ce genre de choses ; vous me voyez bien, rien ne me détermine, ni belle ni moche, ni féminine ni masculine, et pourtant. Pourtant la seule question qui vaille c'est Quel est mon sexe ? De quel côté ? Avec qui ? Ce que je suis, peu importe, à quoi je ressemble, peu importe, je n'existe pas, c'est juste que j'ai choisi mon camp et que le camp est la seule chose qui compte... Une fille de trente ans, urbaine avec un sac à mains, des copines, des

203 Colette, *Le Blé en Herbe*, Flammarion, Paris, 2015, p33

204 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p21

205 Ibid. p112

histoires d'amour, des séances de cinéma, quelques jours de vacances, une mère encore jeune, un magazine à lire dans le bus. Les évidences. Et si j'étais un garçon, ce serait quoi mes évidences ? Un garçon de trente ans, urbain avec un scooter, les bières, les virées, des responsabilités, une mère encore jeune, un disque de rock. Et entre les deux ? Rien. Des filles-filles, des garçons-garçons, des filles-garçons, des garçons-filles. Il va falloir choisir petite. CHOISIR SON CAMP. Présupposé : tu es une fille. »²⁰⁶

Aujourd'hui, le sexe et les signes corporels extérieurs priment. Le neutre n'existe pas. À ces transformations, l'être doit s'y habituer, suivre les pratiques coutumières à son sexe assigné et assumer fièrement ses choix. Ces bouleversements adolescents, ces métamorphoses spontanées du corps et de l'esprit peuvent déclencher des angoisses. Sans être transsexuelle, la narratrice de *Boys*, *Boys*, cherche à déjouer les entraves assignées au féminin et à se détacher de tous ses stigmates.

« On avait seize ans ou pas d'âge, c'était comme au temps des quarante-cinq tours, le temps des copines, on était bêtes. *Remember*, tu ne ressemblais à rien. Entre filles ça parlait sans fin et sans but, ça ricanait, ça débattait problèmes de peau et qu'est-ce que tu fais pour les vacances, ça se flottait un peu dans le lit, à l'aube, après des heures de déballage-remballage. Elle jouait le jeu, complice, mollement délurée, une vraie lycéenne. Les filles elle s'en est servie comme de poubelles, poubelles à puberté, à névroses en tout genre, à peur des hommes – du sexe des hommes -, poubelles à famille, à mal dans son corps, à révoltes instantanées, à médisances, à kilos en trop, à bouton sur le nez, à journaux intimes. Les filles elle s'en est bien servie : pour sauter sur les lits, sans coucher, pour manger devant la télé jambes écartées, des miettes partout, pour faire les tests des magazines sous la couette, pour apprendre à sucer, à avaler, à simuler. L'adolescence qui se répand. À l'époque l'école ennuyait, on s'inventait des looks, on accrochait des posters, on faisait mauvais genre, filles mal élevées insolentes, on serait mortes pour ce blouson, une série télé ou un porte-clefs fluo : attitudes. Début de seins sous les tee-shirts. La belle vie insouciant des petites filles bruyantes.

Mais un jour, les filles, elle les a jetées. Le jour de sa première communion existentielle, le jour de la pénétration, le jour de la conscience, de classe, de soi, le jour où elle est restée à table pour boire un dernier verre, un cognac, elle s'en souvient.

Ce jour-là elle est passée du côté des hommes. Elle devait avoir entre vingt et vingt-cinq ans, elle voulait du sérieux, non pas être adulte, ni même sérieuse, mais DU sérieux. »²⁰⁷

206 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p13

207 Ibid. p15-16

Toutes ces jeunes filles, des siècles passés à aujourd'hui, suivent rigoureusement les stéréotypes de la société pour se trouver et se reconnaître. La narratrice de *Boys, Boys, Boys* prend la décision de ne plus suivre les codes affiliés à son sexe féminin, de s'émanciper en se rangeant du côté viril, puissant. Elle joue avec les clichés des deux sexes, tout comme les revendications féministes, en prenant sa liberté en se disant homme. Elle fait le choix de quitter le monde des femmes, trop « infantile » pour s'enrichir, débattre, sur le plan intellectuel mais surtout politique.

« Un mois de juin à Paris, fin de l'année scolaire, examens réussis, été qui promet des terrasses, des cinémas en plein air, et des jupes au-dessus du genou. Son plan, elle les aborde dans un couloir, se présente : nom, âge, milieu social, vote, sexualité, intentions = décontamination de la *girly attitude*, apprentissage de la virilité faite femme. Coup de chance, ça les fait rire, ils sont quatre, elle prend les numéros de téléphone... Entre vingt et trente ans parler est ce qu'il y a de plus important. Elle les fréquenta, et son activité favorite fut bientôt de les observer faire de la politique à table. C'était des hommes de l'habitude, du geste et de la pratique sans cesse répétés ; ils dînaient ensemble trois fois par semaine, ils définissaient à l'avance des ordres du jour qui circulaient par mail : le mariage, les pétasses, John Ford, Diam's, LO/LCR. Toujours le même rituel au bar, on se serre la main puis on s'embrasse puis on s'insulte, enfin on remplit les verres. De quoi parle-t-on ? De politique, toujours, dans la mesure où la politique sature chez les garçons qui se donnent la peine de penser entre eux. On se querelle, on montre sa force, on prend parti pour ou contre Bourdieu, la télé-réalité, le cinéma américain *teenage*, la discrimination positive, Christine Angot, la préventive, la moustache, l'abstention et l'abstinence... Problèmes esthétiques, questions d'actualité, découpages idéologiques, sorties culturelles ou chagrins d'amour, qu'importe, on fait de la politique : c'est-à-dire qu'on ne laisse rien passer. Alors que les filles ont tendance à laisser dire et à laisser faire, ces garçons-là y croient encore, jouent encore, relèvent. Plus personne ne relève, les choses se disent, ou plutôt sortent, tombent et restent plantées là ; plus personne ne vient ramasser. Mais chez eux tout est relevé, argumenté, dévoré, classé, étiqueté, rangé ; puis ressorti, réactivé, remis en jeu, encore et encore. »²⁰⁸

De cette volonté de penser, de discuter et de partager sur tous les sujets, sans se limiter aux lieux communs féminins qui sont superficiels et mièvres, la narratrice joue sur la binarité féminin/masculin pour dénoncer tous les stéréotypes, encore d'actualité.

De l'adolescente à la femme, des années 1970 au XXI^e siècle, le sexe féminin demeure enfermé dans des généralités archaïques de la féminité élaborées par le patriarcat. Cet archaïsme est plus que tout représenté par l'adolescente.

208 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p19-20

« Du jour au lendemain, elle a abandonné bavardages, rancunes, saphisme, petits secrets, coquetterie insolentes. Elle a fait ça un peu méchamment, un peu brutalement, parce que, quand même, les filles c'était la belle vie : on s'aimait bien, on riait, on était solidaires, on pouvait tout se dire, on se consolait, on se réfugiait les unes chez les autres, les unes dans les autres, quand la vie était si injuste et les parents si conservateurs, on se soutenait, on traversait la rue et la vie, on s'empêchait de sombrer, on s'échangeait des rouges à lèvres, on partait en club de vacances, on découvrait la vie, le monde, les autres, soi-même, le plaisir et la frustration. Quand même, l'apprentissage, c'est important. Elle leur devait d'être encore là avec du désir et un avenir. Finalement, sans elles, une trop grande tristesse l'aurait emporté, la tristesse des adolescentes pour qui tout est trop dur, trop injuste, trop obscur. On ne pouvait pas être plus solidaires que ces filles-là. Mais il fallait en finir, parce que c'était infantile, comme une religion, le catéchisme dont on se débarrasse à la puberté ; parce que dans son histoire ce ne fut que le moment du passage, le moment un peu en dessous, un peu honteux, un peu trop facile... Désormais elle voulait être sollicitée. Les filles, c'est confortable, on n'est jamais seule, on est entre filles, on forme une bande, on se déteste mais on ne se lâche pas, on pense crânement que les garçons ont tort de vouloir être forts. »²⁰⁹

En révélant les illusions qui assignent un être à un sexe et à un genre, l'adolescent-e tente de s'approprier son corps et son esprit en se liant aux stéréotypes de conduite et de figuration sociale.

« « Fichue idée, se disait Philippe. Non, mais, qu'est-ce que qui lui pris ? Elle a l'air d'un singe habillé. Elle a l'air d'une mulâtresse qui va communier... À côté de Vinca, une petite sœur, à peu pareille, ouvrait des yeux bleus dans un rond visage cuit, sous des cheveux blonds en chaume raide, et appuyait sur la nappe, à côté de l'assiette, des poings clos d'enfant bien élevée. Deux robes blanches pareilles habillaient la grande et la petite, repassées, empesées, en organdi à volants. »²¹⁰

« Une Vinca nouvelle, pleine d'insolence voluptueuse, persistait sous ses paupières fermées, Vinca coquette, bien armée, accrue tout à coup d'une chair ronde, Vinca méchante et rebelle à souhait... »²¹¹

Vinca est ainsi représentée en femme, libre de décider qui elle souhaite devenir, malgré les peines et les déceptions que son entourage va rencontrer. Sans repère temporel dans la narration, sauf l'âge des deux adolescents, le roman *Le Blé en Herbe* entre dans un système universaliste et allégorique sur l'adolescence.

209 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, 2007, p16-17

210 Colette, *Le Blé en Herbe*, Flammarion, Paris, 2015, p39

211 Ibid. p43

De l'adolescence à la force de l'âge féminin, les individus s'émancipent, prennent leur liberté et construisent des bases psychologiques pour devenir eux-mêmes. Mais la société attache la jeune fille au monde de l'enfance et plus particulièrement à son adolescence : la maternité et le mariage restent des sources d'angoisse et d'anxiété pour elle. L'adolescence est bien le passage entre cette volonté d'être soi et les exigences sociales de l'adulte.

« Pendant toute son enfance la fillette a été brimé et mutilée ; mais, cependant, elle se saisissait comme un individu autonome ; dans ses relations avec ses parents, ses amis, dans ses études et ses jeux, elle se découvrait au présent comme une transcendance : elle ne faisait que rêver sa future passivité. Une fois pubère, l'avenir non seulement se rapproche : il s'installe dans son corps ; il devient la plus concrète réalité... D'une manière plus ou moins déguisée, sa jeunesse se consume dans l'attente. Elle attend l'Homme.

Certes, l'adolescent aussi rêve à la femme, il la désire ; mais elle ne sera jamais qu'un élément de sa vie : elle ne résume pas son destin ; depuis l'enfance, la fillette, qu'elle souhaitât se réaliser comme femme ou surmonter les bornes de sa féminité, a attendu du mâle accomplissement et évasion... Il est libérateur ; il est aussi riche et puissant, il détient les clés du bonheur, il est le Prince Charmant... Elle a toujours été convaincue de la supériorité virile ; ce prestige des mâles n'est pas un puéril mirage ; il a des bases économiques et sociales ; les hommes sont bel et bien les maîtres du monde ; tout persuade l'adolescente qu'il est de son intérêt de se faire leur vassale... »²¹²

Cette domination masculine par le savoir, la libération discursive, sociale et l'indépendance économique sont les justifications du choix de la narratrice de *Boys, Boys, Boys* pour devenir viril et pour s'insérer au monde des hommes. Elle s'éloigne alors des luttes féministes initiées par Simone de Beauvoir, en raison du maintien des idéologies sur la féminité encore très présentes dans la société d'aujourd'hui. Le renoncement des adolescentes ne vient pas d'un sentiment de faiblesse naturelle physique ou psychologique mais d'un apprentissage familial héréditaire. Mais l'état d'esprit juvénile chez Joy Sorman refuse de se sacrifier : « Maintenant je veux qu'on me pète la gueule. »²¹³ Cette violence est typiquement masculine : les femmes doivent éviter la violence, une démesure réservée aux hommes.

« C'est vers treize ans que les garçons font un véritable apprentissage de la violence, que se développent leur agressivité, leur volonté de puissance, leur goût de défi ; c'est justement à ce moment que la fillette renonce aux jeux brutaux...

212 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe T.2 Chapitre 2. La jeune fille*, Gallimard, Collection Folio/essai, Paris, 2015, p88

213 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, 2007, p17

L'attitude du défi, si importante chez les jeunes gens, leur est à peu près inconnue ; certes, les femmes se comparent, mais le défi est autre chose que ces confrontations passives : deux libertés s'affrontent en tant qu'ayant sur le monde une emprise dont elles prétendent repousser les bornes... Ces conduites conquérantes ne sont pas permises à la jeune fille, en particulier la violence ne lui est pas permise... Contre tout affront, toute tentative pour le réduire en objet, il y a le recours de frapper, de s'exposer aux coups : ne pas se laisser transcender par autrui, se retrouver au cœur de sa subjectivité. La violence est l'épreuve authentique de l'adhésion de chacun à soi-même, à ses passions, à sa propre volonté ; la refuser radicalement, c'est se refuser toute vérité objective, c'est s'enfermer dans une subjectivité abstraite ; une colère, une révolte qui ne passent pas dans les muscles demeurent imaginaires. C'est une terrible frustration que de ne pas pouvoir inscrire les mouvements de son cœur sur la face de la terre. »²¹⁴

Cette interdiction de la violence faite aux femmes naît de ce concept de « féminité » qui les enferme et qu'elles adoptent pour être acceptées, intégrées à la société mais surtout pour être tolérées par les hommes.

« Ce n'est pas en augmentant sa valeur humaine qu'elle gagnera du prix aux yeux des mâles : c'est en se modelant sur leurs rêves. Quand elle est inexpérimentée elle ne s'en rend pas toujours compte. Il lui arrive de manifester la même agressivité que les garçons ; elle essaie de faire leur conquête avec une autorité brutale, une franchise orgueilleuse : cette attitude la voue presque sûrement à l'échec. De la plus servile à la plus hautaine, elles apprennent toutes que, pour plaire, il leur faut abdiquer... Si elles désirent ébaucher une amitié, un flirt, elles doivent soigneusement éviter de paraître en prendre l'initiative ; les hommes n'aiment pas les garçons manqués, ni les bas-bleus, ni les femmes de tête ; trop d'audace, de culture, d'intelligence, trop d caractère les effraient... être féminine, c'est se montrer impotente, futile, passive, docile. La jeune fille devra non seulement se parer, s'apprêter, mais réprimer sa spontanéité et lui substituer la grâce et le charme. »²¹⁵

Cette féminité qui fait passer la femme pour un être naïf et superficiel est la principale raison pour laquelle la narratrice de *Boys, Boys, Boys* rejette ses semblables et choisit l'univers masculin et se moquant des médisances.

214 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe T.2 Chapitre 2. La jeune fille*, Gallimard, Collection Folio/essai, Paris, 2015, p92

215 Ibid. p98

« Les filles d'un côté, les garçons de l'autre, non pas nécessairement les sexes, mais les voix. Il arrive que des garçons soient des filles, et que des filles soient des garçons ; il ne s'agit même pas de sexualité mais de prise de parti. Qu'importe que je sois lesbienne, garçon manqué, en robe ou ambiguë, je décide d'être avec les filles ou avec les garçons. Cette fille-là a décidé de sa sociabilité, de sa mise au monde, de sa mise en circulation – sur le marché. »²¹⁶

Le rejet des identités sexuelles rejoint la théorie de Judith Butler sur l'« unité » impossible à réaliser pour définir l'ensemble si hétéroclite d'un être, et plus particulièrement d'une femme.

« Les débats féministes actuels autour de l'essentialisme posent différemment la question de l'universalité de l'identité féminine et de l'oppression masculiniste. Les revendications universalistes se fondent sur un point de vue épistémologique commun ou partagé, un point de vue issu de la conscience ou des structures partagées de l'oppression ou des structures prétendument transculturelles de la féminité, de la maternité, de la sexualité, et/ou de l'écriture féminine. Ce geste globalisant avait soulevé un certain nombre de critiques de la part de femmes pour qui la catégorie « femme » était normative et exclusive et que celle-ci était invoquée sans aucune mention des rapports de classe ou des privilèges raciaux. En d'autres termes, à force d'insister sur la cohérence et l'unité de la catégorie « femme », on a fini par exclure les multiples intersections culturelles, sociales et politiques où toutes sortes de « femmes » en chair et en os sont construites. On a bien tenté quelquefois de formuler une politique de coalition²¹⁷ qui renonce à prédéfinir le sens précis de « femmes ». Au lieu de cela, on propose une série de rencontres dialogiques qui permettent à des femmes occupant des positions différentes de s'identifier de diverses manières lors de la construction d'une coalition. Il ne faut en aucun cas sous-estimer la valeur qu'a la politique de coalition... Si démocratique que soit l'élan poussant à former une coalition, toute personne qui théorise le processus de formation de celle-ci peut, sans le vouloir, s'ériger à nouveau en autorité suprême en tentant de donner à l'avance la forme idéale que devraient prendre les structures de coalition, pour en assurer l'unité... Il serait faux de supposer qu'il y a une catégorie « femme » dont il suffirait de remplir le contenu avec un peu de race, de classe, d'âge, d'ethnicité et de sexualité pour en donner tout le sens... Le genre est un phénomène complexe qui, en tant que totalité, est constamment différé, un idéal impossible à réaliser quel que soit le moment considéré. Ainsi une coalition ouverte mettra en avant des identités qui seront tout à tour prises ou mises de côté selon les objectifs du moment ; ce sera un assemblage ouvert permettant de multiples convergences et divergences sans qu'il soit nécessaire d'obéir à une finalité normative qui clôt les définitions. »²¹⁸

216 *Boys, Boys, Boys*, Joy Sorman, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p23

217 Par opposition à une politique identitaire

218 *Trouble dans le Genre : le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Chapitre 1, Sujets de sexe/genre/désir*, Judith Butler, La Découverte, Paris, 2005, p82

De l'androgynie infantile à la question sur l'identité sexuelle, l'adolescente est à l'image de l'émancipation féminine : de ces deux périodes de la recherche de soi, tant physique que psychologique, il est préconisé de se libérer et de prendre son indépendance pour devenir soi. La jeune fille tend à devenir une femme mûre qui prend ses responsabilités et fait le choix de vivre selon ses propres règles.

« Vinca est le cliché même de la femme, déjà par son nom *vincapervinca* qui signifie en latin la pervenche, une fleur bleue vivace et sauvage. Vinca devient la quintessence de la féminité : une « femme qui souffre pour mettre au monde son fruit »²¹⁹. Phil parle de Vinca en ces termes : « On est toujours fou, quand on cherche à savoir ce que veut une femme, et quand on s'imagine qu'elle sait ce qu'elle veut ! »²²⁰ ou encore « il méconnaissait, hargneux, la mission de durer, dévolue à toutes les espèces femelles, et l'instinct auguste de s'installer dans le malheur en l'exploitant comme une mine de matériaux précieux »²²¹ Au départ de Mme Dalleray, elle prend le rôle de la femme : « pour la première fois, Philippe reconnut en Vinca la sœur de celle qui, les yeux clos et la tête abandonnée, semblait se séparer de lui, dans les instants mêmes où il la tenait le mieux embrassée... »²²² Elle quitte son androgynie infantile pour les courbes voluptueuses d'une femme : « elle couchait contre elle le corps du garçon affaibli, et serrait une tête brune sur ses seins qu'un peu de chair douce, toute neuve, arrondissait. Philippe s'abandonnait à une lâche et récente habitude de passivité, acquise dans des bras moelleux... »²²³

En quittant le monde de l'adolescence et en devenant une adulte, Vinca garde sa singularité sauvage, libre et son fort caractère. En refusant le suicide, Phil se rend compte que « son corps exprima l'ironie et l'indépendance »²²⁴ Phil se comporte comme un enfant auprès d'elle.

Mais « elle devina qu'il se servait à présent de la plainte, de l'inertie, pour échapper aux reproches et aux questions. Ses bras, tout à l'heure presque maternels, secouèrent la nuque ployée, le torse chaud, et son fardeau, hors de l'étreinte, redevint le garçon menteur, mal connu, étranger, capable de la trahir, que des mains de femme avaient poli et changé... L'attacher, comme la chèvre noire, au bout de deux mètres de corde... L'enfermer, dans une chambre, dans ma chambre... »²²⁵

La nouvelle Vinca devient ainsi féminine tout en mettant en place sa volonté afin de se déterminer. C'est elle qui attire Phil dans ses bras pour qu'il oublie la dame en blanc.

219 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p143

220 Ibid. p157

221 Ibid. p163

222 Ibid. p158

223 Ibid. p164

224 Ibid. p156

225 Ibid. p166

« Elle accepta de le bercer, selon ce rythme qui balance, bras refermés et genoux joints, toutes les créatures féminines de toute la terre. Elle le maudissait d'être si malheureux et si choyé. Elle le maudissait de perdre la raison et d'oublier, dans le délire, un nom de femme. Elle l'apostrophait en elle. « Va, va... Tu apprendras à me connaître... Je t'en ferai voir... » mais en même temps elle écartait, du front de Philippe, un cheveu noir, comme une fêlure fine barrant un marbre. Elle savoura le poids, le contact nouveau d'un corps de jeune homme qu'hier encore elle portait, en riant et en courant, à califourchon sur ses reins. » Lorsque Philippe, entrouvrant les yeux, quêtait son regard en la suppliant de lui rendre ce qu'il avait rendu, elle frappa de sa main libre le sable à côté d'elle, et s'écria au fond d'elle-même : « Ah ! Pourquoi es-tu né ! » comme une héroïne du drame éternel. »²²⁶

L'éclosion de l'identité féminine de Vinca la mène à l'amour qu'elle ressent avec souffrance ou passion, dans cette volonté de rester elle-même depuis qu'elle s'est acceptée. Devenir une femme, c'est aussi prendre conscience de sa fatale dépendance à l'homme. La route de la vie d'une femme se découpe par de multiples et violents aléas. Cette violence existentielle est intensifiée par les angoisses dues à son sexe.

« L'histoire de la femme – du fait que celle-ci est encore enfermée dans ses fonctions de femelle – dépend beaucoup plus que celle de l'homme de son destin physiologique ; et la courbe de ce destin est plus heurtée, plus discontinue que la courbe masculine. Chaque période de la vie féminine est étale et monotone : mais les passages d'un stade à un autre sont d'une dangereuse brutalité ; ils se trahissent par des crises beaucoup plus décisives que chez le mâle : puberté, initiation sexuelle, ménopause. Tandis que celui-ci vieillit continûment, la femme est brusquement dépouillée de sa féminité ; c'est encore jeune qu'elle perd l'attrait érotique et la fécondité d'où elle tirait, aux yeux de la société et à ses propres yeux, la justification de son existence et ses chances de bonheur : il lui reste à vivre, privée de tout avenir, environ de moitié de sa vie d'adulte.

« L'âge dangereux » est caractérisé par certains troubles organiques, mais ce qui donne leur importance, c'est la valeur symbolique qu'ils revêtent. La crise est ressentie de manière beaucoup moins aiguë par les femmes qui n'ont pas essentiellement misé sur leur féminité ; celles qui travaillent durement – dans leur foyer ou au-dehors – accueillent avec soulagement la disparition de la servitude menstruelle... »²²⁷

Simone de Beauvoir identifie ainsi trois étapes traumatisantes mais nécessaires chez toutes les femmes : la puberté, l'initiation sexuelle et la ménopause.

226 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p165

227 *Le Deuxième Sexe, Tome 2, Chapitre IX De la Maturité à la vieillesse*, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p450

Grâce à l'expérience, la maturité, la prise de conscience de l'injustice de son statut social et en devenant responsable d'elle-même, la femme s'émancipe des clichés sociaux et trouve alors sa propre unité, dans une forme de narcissisme indispensable à la survie de sa propre existence.

Ce rejet du symbolique sur la femme renvoie à Judith Butler qui soutient les théories de Simone de Beauvoir sur la nécessité de se découvrir, de se comprendre et d'être soi pour atteindre l'égalité entre les sexes. Par la puberté, l'initiation sexuelle et la ménopause, le corps de la femme subit des métamorphoses qui lui permettent surtout de juger sa chair, sa raison et son cœur.

« Réduire les femmes au « sexe » revient, pour Beauvoir comme pour Wittig, à assimiler la catégorie « femme » aux traits apparemment sexualisés de leur corps, et c'est donc refuser aux femmes la liberté et l'autonomie dont les hommes sont censés jouir. C'est pourquoi détruire la catégorie de sexe revient à détruire un *attribut*, le sexe, qui, par une synecdoque misogynne, est venu prendre la place de la personne, du *cogito* autonome. Pour le dire autrement, seuls les hommes sont des « personnes » et il n'y a qu'un seul genre – le féminin : « Le genre : il est l'indice linguistique de l'opposition politique entre les sexes. Genre est ici employé au singulier car en effet il n'y a pas deux genres. Il n'y en a qu'un : le féminin, le « masculin » n'étant pas un genre. Car le masculin n'est pas le masculin mais le général. »²²⁸ Voici pourquoi Wittig appelle le « sexe » pour que les femmes puissent accéder au statut de sujet universel. Sur la voie de cette destruction, les « femmes » doivent adopter un point de vue à la fois particulier et universel.²²⁹ »²³⁰

Dans cette puissante volonté de détruire les catégorisations sexuelles et identitaires, du siècle dernier à nos jours, de Simone de Beauvoir à Judith Butler, la définition de la femme est repensée. La création déterminée de l'être féminin est abordée dès l'adolescence et se vérifie à l'âge adulte, dans cette affirmation de soi à travers les cadres extérieurs et intérieurs. Les enjeux de l'émancipation de la femme deviennent cruciaux dans ces mises en écrit des sexualités et du sexisme. À une époque où les débats autour de la burqa, de l'amour libre ou du viol sont devenus des herméneutiques sur l'altérité de l'identité. L'actuelle politique antagonique des cultures sur la sexualité se transpose sur le monde médiatique : l'instrumentalisation de l'émancipation féminine est alors un outil de répression au nom de la sécurité de toutes et tous. La complexité des rapports entre les individu-e-s légitime le sexisme, au nom d'une meilleure reconnaissance des personnages distinctement genrés et sexués. Le double discours chez Joy Sorman et Colette permettent de déconstruire le genre romanesque et sa structure de façon à le dépasser.

228 « Le point de vue, universel et particulier (avant-note à *La Passion* de Djuna Barnes) », Monique Wittig, p112

229 « On doit simultanément prendre un point de vue particulier *et* universel du moins pour participer à la littérature », « Le Cheval de Troie », p126

230 Judith Butler, *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité*, Chap. 1. Sujets de *sexe/genre/désir*, La Découverte, Paris, 2005, p89

Parallèlement, les textes de Simone de Beauvoir et de Judith Butler suscitent une nouvelle écriture sur les femmes et la sexualité, tout en établissant une littérature contemporaine innovante, et notamment à travers le rôle de la femme qui écrit. Écrire sur et pour les femmes, ainsi que sur la sexualité et donc l'amour, n'est plus catégorisé au genre érotique mais devient le partage d'une expérience personnelle dont la littérature permet de rendre compte. L'écriture féminine et portant sur la sexualité est dès lors une allégorie sur les rapports de domination entre les femmes et les hommes.

Cette littérature est nécessaire pour rappeler la liberté individuelle de la femme, pour réduire en cendres les stéréotypes et autres codes sociaux qui seraient spécifiques au sexe féminin. Une femme est un être qui prend conscience de tous ses possibles. Sa libération passe par ses choix, par le respect et la solidarité.

Les paradoxes féminins sont propres à l'être humain, entre l'appropriation des conventions sociales et des revendications féministes, et par une appréciation esthétique ou psychologique. Vouloir être soi et choisir sa propre manière de vivre sa féminité ou son identité est nécessaire pour soi, pour son existence, et pour conquérir sa liberté. Être féministe, c'est-à-dire être convaincue que les femmes et les hommes jouissent des mêmes droits et des mêmes possibilités dans la société sans s'enfermer dans les stéréotypes, c'est également acquérir son indépendance, démolir ces notions normatives, s'émanciper de l'exigence sociale, et s'affranchir des idéologies patriarcales reçues par l'éducation et le cadre familial.

La notion de féminité est réengagée dans les œuvres analysées de ce dossier. Elle tente de s'accorder avec les envies, les besoins et les choix que les femmes veulent pour leur vie et leur avenir. Cette nouvelle définition de la féminité s'éloigne donc des stéréotypes sexistes, qui sont notamment préservés par cette politesse appelée la galanterie sous couvert d'une relation entre un homme et une femme, rejettent ainsi les théories du genre et qui ne respectent pas les différences.

Au moyen de l'écriture, Simone de Beauvoir rappelle que l'être humain n'est pas prédéterminé et qu'aucune femme n'a de destin tout tracé. De la même manière, Pierre Bourdieu²³¹ explique *La Domination Masculine*²³² dans différentes sociétés.

231 Pierre Bourdieu (1930-2002) Auteur d'une des œuvres théoriques les plus importantes du XX^e s., Pierre Bourdieu a contribué à renouveler entièrement la sociologie et l'ethnologie tant françaises que mondiales. Il fut aussi un intellectuel très engagé auprès des mouvements sociaux. Rares sont les domaines de la vie sociale qui ont échappé à l'attention de Bourdieu. Son œuvre, composée de presque quarante ouvrages traduits dans le monde entier, aborde un nombre extrêmement important de sujets, dont elle a, à chaque fois, renouvelé l'interprétation. Sont notamment analysés la domination masculine et la sexualité (*la Domination masculine*, 1998)

232 *La Domination masculine*, Pierre Bourdieu, paru en 1998 aux Editions du Seuil, dans la collection *Liber*. Pierre Bourdieu y développe une analyse sociologique des rapports sociaux entre les sexes, qui cherche à expliquer les

Selon le célèbre sociologue, les pratiques traditionnelles d'oppression des hommes sur les femmes se nomment « *l'habitus* »²³³ et mettent en avant les inégalités de genre par la culture. Selon Simone de Beauvoir, la définition de la femme, et tous ses possibles, est à comparer à celle d'aujourd'hui. Malgré les avancées, les différences entre les deux sexes restent toujours aussi tendues.

Les femmes du XXI^e siècle ont volontairement oublié leur construction sociale et elles ne remettent pas spontanément en question les codes sociaux ou l'éducation qu'elles ont reçus. Au contraire, elles invoquent la nature féminine, l'illusion du changement et nient tous les combats menés particulièrement par Simone de Beauvoir. La presse féminine par exemple encourage ces idées reçues en dessinant un seul modèle féminin. C'est pourquoi les théories de Simone de Beauvoir à Judith Butler, des romans de Colette à Joy Sorman, ne se révoltent pas contre les différences sexuelles et individuelles. Ces femmes de lettres interrogent plutôt leurs significations, leurs origines sociales, dans le but que la femme soit libre et qu'elle puisse faire ses propres choix.

causes de la permanence de la domination des hommes sur les femmes dans toutes les sociétés humaines. Le livre s'appuie en particulier sur une étude anthropologique de la société berbère de Kabylie

233 Manière d'être, aspect général (de quelqu'un, de quelque chose) L'*habitus* est pour Pierre Bourdieu le fait de se socialiser dans un peuple traditionnel, définition qu'il résume comme un « système de dispositions réglées ». Il permet à un individu de se mouvoir dans le monde social et de l'interpréter d'une manière qui d'une part lui est propre, qui d'autre part est commune aux membres des catégories sociales auxquelles il appartient.

b) la sexualité : une étape décisive dans la construction féminine

La sexualité joue un rôle crucial dans l'élaboration de son identité et permet donc de donner de nouvelles directions concernant la définition de la femme.

L'image de soi, l'initiation à la sexualité, la découverte du plaisir, du désir, de l'orgasme, les fantasmes sur le couple, les angoisses face à cet apprentissage sexuel sont des sujets sur lesquels la société a fortement progressé, ébranlant ainsi la signification du couple et de la famille.

Depuis la révolution féminine du XXe siècle, les femmes ne sont plus soumises à la domination masculine. Elles créent leur propre existence dans une totale individualité, en explorant leurs propres désirs, sans être sous la tutelle du père ou du mari, à l'image de cette citation d'Albert Camus « Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre, et le plus possible »²³⁴. Les consciences se sont éveillées, les codes moraux se sont renversés, l'identité et la singularité de chaque femme sont reconnues. Des rapports de force à l'égalité, les femmes et les hommes conservent néanmoins une connexion complexe et vacillante surtout en couple. Selon Joy Sorman, qui s'est notamment penché sur la notion de couple, un couple c'est :

« S'abandonner mais se tenir, se glisser dans ses bras mais dire pourquoi, demander un baiser et puis s'enfuir, revigorée. Parce qu'il soulage le couple, permet une vie sociale plus sereine, plus assurée ; ce n'est pas le moindre de ses mérites... Le couple est salvateur parce qu'il gère les insuffisances, les carences, satisfait le corps désirant et le moi social, pose son homme et propose à chacun de vider son sac. Ici se tracent les limites de ma virilité, ici je récupère mon statut sexuel initial, mais il reste cette tension par laquelle je poursuis mon devenir mâle : je n'oublie pas le monde. Elle cherche le compromis, pas celui qui ne tient pas, le tiède et le bancal, mais celui qui assure la paix, sa pérennité et son consensus dur. »²³⁵

Grâce à cette définition du couple, il nous fait part des difficultés que peuvent rencontrer les femmes quand elles sont en couple : entre intrication et tension. En effet, c'est savoir être en couple avec autrui mais rester également soi-même. Le couple est cet engagement entre deux libertés bien distinctes.

De l'émancipation féminine au rejet du freudisme sur la femme, identifiée comme un être castré, la sexualité est essentielle à la définition d'une femme pour son indépendance et sa liberté. Les femmes continuent ainsi d'évoluer tandis que les hommes se perdent et stagnent par leur retard.

234 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, Paris, 1994, p262

235 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p91-92

L'émancipation de la femme a permis également la libération sexuelle : elle peut être libre de son corps et de son esprit. Elle anéantit par conséquent les tabous sexuels. Le couple n'est plus formaté par l'hétérosexualité, les individu-e-s peuvent sonder leurs désirs, se masturber et connaître plusieurs partenaires.

La découverte de la sexualité permet aux femmes de s'épanouir. Cette pensée est largement partagée par Simone de Beauvoir dans le *Deuxième Sexe*. Elle y souligne l'importance pour le sexe féminin, dans l'acte sexuel, il « engage une grande partie de sa destinée »²³⁶.

À partir de comparaisons binaires classiques, l'écrivaine rejette les similitudes soi-disant naturelles entre les deux sexes, ou encore cette théorie archaïque selon laquelle le coït est une jouissance individuelle, où la procréation devient un service pour l'espèce humaine. Au contraire, la femme, à l'instar de l'orgasme féminin, a une quête continuelle proche de l'insatisfaction. « L'érotisme de la femme est beaucoup plus complexe et il reflète la complexité de la situation féminine. La femelle est en proie à l'espèce dont les intérêts sont dissociés de ses fins singulières ; cette antinomie atteint chez la femme son paroxysme ; elle s'exprime entre autres par l'opposition de deux organes : le clitoris et le vagin. » Ces théories sexuelles, inouïes pour l'époque, expliquent donc que le plaisir féminin est souvent associé à la procréation par la stimulation vaginale. Mais l'épanouissement sexuel de la femme ne dépend pas seulement du savoir biologique mais aussi des conditions sociales et économiques.

Afin de parcourir pleinement la sexualité et de découvrir le plaisir sexuel, la femme doit s'émanciper des stéréotypes patriarcaux où elle serait un être accompli grâce à la grossesse, l'accouchement et l'allaitement. « Pour la société patriarcale, l'acte de chair, s'il n'est pas sanctifié par le code, par le sacrement, est une faute, une chute, une défaite, une faiblesse ; elle se doit de défendre sa vertu, son honneur ; si elle « cède », si elle « tombe », elle suscite le mépris ; tandis que dans le blâme même qu'on inflige à son vainqueur, il entre de l'admiration. »²³⁷ Ces préjugés sur la libération sexuelle est encore d'actualité, pour cause l'humiliation faite aux femmes qui portent des jupes ou qui se font régulièrement insulter sans raison, comme si la prostitution était un acte condamnable et infâme.

236 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe Tome 2 Chapitre 3 L'Initiation sexuelle*, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p145

237 Ibid. p149

« L'expérience érotique est une de celles qui découvrent aux êtres humains de la façon la plus poignante l'ambiguïté de leur condition ; ils s'y éprouvent comme chair et comme esprit, comme l'autre et comme sujet. C'est pour la femme que ce conflit revêt le caractère le plus dramatique parce qu'elle se saisit d'abord comme objet, qu'elle ne trouve pas tout de suite dans le plaisir une sûre autonomie ; il lui faut reconquérir sa dignité de sujet transcendant et libre tout en assumant sa condition charnelle : c'est une entreprise malaisée et pleine de risque ; elle sombre souvent. »²³⁸

La sexualité féminine demeure indéfiniment délicate et les prémices de cette recherche débutent dès l'adolescence. Cette période juvénile, faite de doutes et d'apprentissages, est déstabilisante, surtout pour la jeune fille qui appréhende sa première fois, expérience qui se rapproche d'un viol.

« Maintenant elle est empoignée, elle est emportée dans un corps à corps où l'homme est le plus fort ; elle n'est plus libre de rêver, de reculer, de manœuvrer : elle est livrée au mâle, il dispose d'elle... Il n'est pas rare que la première expérience de la jeune fille soit un véritable viol et que l'homme se montre odieusement brutal... Ce qui est extrêmement fréquent dans tous les milieux, dans toutes les classes, c'est que la vierge soit brusquée par un amant égoïste qui cherche au plus vite son propre plaisir, ou par un mari fort de ses droits conjugaux que la résistance de son épouse blesse comme une insulte, qui va jusqu'à se mettre en fureur si la défloration est difficile. »²³⁹

Même si les idées de Simone de Beauvoir sont contextuelles, l'initiation sexuelle reste difficile et douloureux pour une jeune fille qui offre sa virginité, « son plus précieux trésor »²⁴⁰. À cet instant, la femme est touchée au plus profond d'elle-même par la pénétration.

Si auparavant la virginité était un symbole de pureté et d'honnêteté de la femme, aujourd'hui elle est déshonorante, une honte à se débarrasser au plus vite. La qualité de « vierge », avant sacralisée, est défavorable, honteuse et parfois inavouable au premier partenaire, à l'époque actuelle. La virginité est considérée comme la représentation de la naïveté d'une jeune fille qui doit s'en affranchir pour s'émanciper. Nonobstant, le dépucelage reste toujours important dans l'épanouissement de la femme, une étape décisive dans l'initiation sexuelle de la jeune fille. Simone de Beauvoir et Colette apportent des comparaisons entre la femme et l'homme sur cette sensible phase de la vie et des réactions sur l'identité personnelle.

238 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe Tome 2 Chapitre 3 L'Initiation sexuelle*, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p188

239 Ibid. p161

240 Ibid. p163

L'initiation sexuelle chez Colette apparaît dès la rencontre avec Mme Dalleray, la Dame en blanc, celle qui va initier Phil aux joies de la sexualité et de la sensualité. Toujours habillée, elle est semblable à une prêtresse, silencieuse, mystérieuse et supérieure.

« Ses paroles, et son regard impassible où flottait un arrière-sourire, blessèrent Philippe... Il entendit grincer une grille à l'angle du mur, et sa tentative de fuite le mena juste devant la porte ouverte, une allée d'hortensias roses apoplectiques, et la Dame en blanc.

- Je m'appelle Mme Dalleray, dit-elle.

- Philippe Audebert, dit Phil précipitamment.

Elle esqua un geste d'indifférence et fit un « oh !... » qui signifiait : « Cela ne m'intéresse pas ».

Elle marchait près de lui et subissait sans broncher le soleil sur ses cheveux noirs, tirés et brillants. Il se mit à souffrir de la tête, et se crut insolé en retrouvant, auprès de Mme Dalleray, cet espoir, cette appréhension d'un évanouissement qui l'eût délivré de penser, de choisir et d'obéir...

Il entra et crut perdre pied en pénétrant dans une pièce noire, fermée aux rayons et aux mouches. La basse température qu'entretenaient persiennes et rideaux tirés lui coupa le souffle. Il heurta du pied un meuble mou, chut sur un coussin, entendit un petit rire démoniaque, venu d'une direction incertaine, et faillit pleurer d'angoisse...

Une main blanche plongea trois doigts dans le verre et les retira aussitôt. Le feu d'un diamant brilla, reflété dans le cube de glace que serraient les trois doigts. La gorge serrée, Philippe but, en fermant les yeux, deux petites gorgées, dont il ne perçut même pas le goût d'orange acide ; mais quand il releva les paupières, ses yeux habitués discernèrent le rouge et le blanc d'une tenture, le noir et l'or assourdi des rideaux. Un ara rouge et bleu, sur son perchoir, ouvrit son aile avec un bruit d'éventail, pour montrer son aisselle couleur de chair émue...

- Il est beau, dit Phil d'une voix enrouée.

- D'autant plus beau qu'il est muet, dit Mme Dalleray.

Elle s'était assise assez loin de Philippe, et la fumée verticale d'un parfum qui brûlait, répandant hors d'une coupe l'odeur de la résine et du géranium, montait entre eux. Philippe croisa l'une sur l'autre ses jambes nues, et la Dame en blanc sourit, pour accroître la sensation de somptueux cauchemar, d'arrestation arbitraire, d'enlèvement équivoque qui ôtait à Philippe tout son sang-froid...

Elle n'avait pas fait un mouvement depuis leur entrée dans la pièce obscure, ni risqué une parole qui ne fût parfaitement banale. Pourtant le son de sa voix, chaque fois, infligeait à Philippe une sorte inexprimable de traumatisme, et il reçut avec terreur la menace d'un mutuel silence. Sa sortie fut piteuse et désespérée. Il heurta son verre à un fantôme de petite table, proféra quelques mots qu'il n'entendit pas, se mit debout, gagna la porte en fendant des vagues lourdes et des obstacles invisibles, et retrouva la lumière avec une aspiration d'asphyxié. »²⁴¹

L'initiation sexuelle de Phil avec la Dame en blanc est très subtile. Empreint de sensations, d'hésitations et de maladresses, le coït n'est pas explicite. Au contraire, la narratrice partage sa parole avec les impressions sensorielles et psychiques du jeune homme. Privé de la vue et tentant de se repérer par les odeurs, Phil se laisse quand même envahir par ce mélange d'excitation et de peur qui tourne même à l'angoisse. La perte de sa virginité se révèle par sa voix enrouée et la nudité de ses jambes. Mme Dalleray reste toujours mystérieuse, ce qui souligne l'importance du silence à ce moment-là. Les mots sont insuffisants face à la profusion d'émotions ressentie lors la première fois. Ce double discours entre Phil et la narratrice permet de suggérer l'égalité entre la femme et l'homme sur le champ du sensible lors de l'initiation sexuelle. Lors de la narration sur l'initiation sexuelle de Phil, Vinca est encore présentée comme « une enfant qui à ses côtés grandissait, portant sa tête blonde et droite comme un épi »²⁴². Sa première fois marque néanmoins sa maturité et la fin de l'enfance du roman.

Vinca est bien différente de Mme Dalleray aux yeux de Phil. C'est pourquoi l'initiation sexuelle de Vinca, réalisée par le jeune homme, est éloignée de cette « violence qui la change en femme : on parle aussi de « ravir » sa virginité à une fille, de lui « prendre » sa fleur. »²⁴³ Au contraire, elle se rapproche des plaisirs de l'amour et « cette défloration n'est pas l'aboutissement harmonieux d'une évolution continue, c'est une rupture abrupte avec le passé, le commencement d'un nouveau cycle. »²⁴⁴

« Philippe la contemplait sans gratitude, en souffrant hostilement... Une comparaison, que des heures d'amour caché, là-bas, à Ker-Anna, ne lui avaient point inspirée, commençait ici, comparaison qui n'atteignait pas encore la personne de Vinca, Vinca religion de toute l'enfance, Vinca délaissée respectueusement pour la dramatique et nécessaire ivresse d'une première aventure...

241 Colette, *Le Blé en Herbe*, Flammarion, Paris, 2015, p82-86

242 Ibid. p105

243 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe Tome 2 Chapitre 3 L'Initiation sexuelle*, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p147

244 Ibid.

Moins gaie depuis une quinzaine, elle montrait plus de calme, et une égalité d'humeur obstinée qui inquiétait Philippe. Avait-elle vraiment voulu mourir avec lui, plutôt que d'attendre le temps d'aimer librement, cette jeune ménagère coiffée à la Jeanne d'Arc ? Le garçon aux sourcils froncés le changement, mais il ne songeait presque pas à Vinca en la contemplant. Présente, le péril de la perdre cessait, et l'urgence de la recouvrer ne le tourmentait plus. Mais une comparaison commençait, à cause d'elle. La faculté nouvelle de sentir, de souffrir inopinément, l'intolérance dont l'avait doté récemment une belle pirate, s'enflammaient au moindre choc, et aussi cette loyale injustice, ce début dans l'élévation qui consiste à reprocher au médiocre sa médiocrité et sa philosophie. Il découvrait, non seulement le monde des émotions qu'on nomme, à la légère, physiques, mais encore la nécessité d'embellir, matériellement un autel où tremble une perfection insuffisante. Il connaissait une naissante faim pour ce qui contente la main, l'oreille et les yeux – les velours, la musique étudiée d'une voix, les parfums. Il ne se le reprochait pas, puisqu'il se sentait meilleur au contact d'un enivrant superflu, et que certain vêtement de soierie orientale, endossé dans l'ombre et le secret de Ker-Anna, lui ennoblissait l'âme. »²⁴⁵

Dans cet extrait, au début, Phil ne reconnaît pas la femme qu'est Vinca car pour lui la maturité féminine est représentée par la Dame en blanc. Il la voit encore comme une petite fille « coiffée à la Jeanne d'Arc ». Mais, au cours de ce passage, la vision de Phil sur Vinca change progressivement, au fur et à mesure de ses sentiments pour la jeune fille. L'amour qu'il ressent éveille sa sexualité, non plus comme cette excitation physique de la découverte avec Mme Dalloray, mais des sentiments qui agitent tous ses sens. En prenant conscience de la part de la féminité et de la sagesse de Vinca, Phil mûrit également en désirant devenir un homme responsable, épanoui et parfait. Grâce à cette révélation sur une Vinca femme, Phil devient viril et masculin à son tour. Il a le désir de partager toutes ces nouvelles sensations avec celle qu'il aime, celle à qui toutes les pensées sont destinées. Ce désir, enfin reconnu par Phil, dévoile toute la trame du roman et en donne le sens.

La fin de l'enfance est marquée par les pensées de Phil : « Nous finissons ici, cette année, pensait sombrement Philippe, en regardant la mer. Vinca et moi, un être juste assez double pour être deux fois plus heureux qu'un seul, un être qui fut Phil-et-Vinca va mourir ici, cette année. »²⁴⁶ Cette conclusion adolescente dévoile la création d'un nouvel être, à la limite de la monstruosité par son aspect hybride, qu'est « Phil-et-Vinca ».

245 Colette, *Le Blé en Herbe*, Flammarion, Paris, 2015, p132-133

246 Ibid. p135

Ces révélations libératrices sensorielles et sentimentales de Phil rejoignent l'évolution de la femme vers la liberté. Actuellement, et depuis l'émancipation féminine, les femmes sont sans tabou, plus épanouies, plus libres sexuellement. Grâce à l'éducation, elles explorent la jouissance plus tôt, parviennent à démasquer les mystères du plaisir et de l'orgasme que toute femme se doit de connaître.

L'apprentissage, la situation et l'initiation à la sexualité jouent un rôle essentiel dans l'épanouissement personnel. Les us et coutumes ont changé, la masturbation et la sexualité libre ne sont plus autant jugées obscènes. L'introduction érotique reste néanmoins angoissante et bouleversante pour la majorité des femmes. Considérée comme la représentation de l'entrée dans le monde des adultes, la première relation sexuelle a une charge symbolique très importante. Sans éducation sur la sensualité, le premier rapport est rarement satisfaisant car il est difficile de s'abandonner à l'inconnu.

D'autre part, la vie sexuelle d'un individu touche la vie intime et engendre un nouveau rapport avec le corps. Cette expérience physique et donc charnelle permet de se créer librement et montrer que l'identité et le genre ne sont pas issus de la nature. Cette critique est développée par Judith Butler : le sexe et son aspect corporel ne sont pas naturels mais des outils du langage. « Le chaos libidinal caractéristique de cette dépendance précoce est pleinement contenu par un.e agent.e unitaire dont le langage est structuré par une loi. En retour, ce langage structure le monde en supprimant les significations plurielles et en les remplaçant par des significations univoques et clairement distinctes. »²⁴⁷ En voulant définir rigoureusement l'humanité par des signes et leur sens, le langage prive toute diversité au monde.

À partir des analyses de Julia Kristeva, dans le chapitre 3 : *Actes corporels subversifs* dans *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la subversion de l'Identité*, Judith Butler dénonce la restriction du langage sur les infinis possibles et devenirs d'un individu. Dans le cadre de l'hétérosexualité, Kristeva pense que les désirs féminins sont liés à la maternité et donc fixés à la « loi paternelle » : « Kristeva considère que le désir d'enfanter est propre à l'espèce, qu'il vient d'une pulsion libidinale femelle collective et archaïque, toujours et encore constitutive d'une réalité métaphysique récurrente. Kristeva réifie ici la maternité et promeut cette réification comme s'il s'agissait d'un potentiel perturbateur. Résultat, la loi paternelle, en tant que fondement de la signification univoque, est destituée par un signifiant également univoque : le principe du corps maternel identique à lui-même dans sa téléologie indépendamment de ses « multiples » manifestations. »²⁴⁸

247 Judith Butler, *Trouble dans le Genre Le féminisme et la Subversion de l'identité*, Chap.3 *Actes corporels subversifs*, La Découverte, Paris, 2005, p181

248 Ibid. p194

En enfermant la femme dans un corps qui serait lié par définition à la maternité, Kristeva dépossède tous les choix de vie du sexe féminin. Pour Butler, « ce qui se passe pour de l'« instinct maternel » pourrait bel et bien être un désir culturellement construit interprété par un vocabulaire naturaliste. »²⁴⁹ L'« instinct maternel » serait donc artificiel, inventé par la société, à l'image du langage. Cette « intuition », jugée péjorativement innée chez la femme, s'illustre dans *Le Blé en Herbe* : Vinca devient aussi une femme par ses gestes amoureux et maternels vis-à-vis de Phil. De ce fait, le corps d'une femme hétérosexuelle établit « une conception univoque du sexe féminin. Et ce sexe, conçu à la fois comme une origine et une cause »²⁵⁰ limite les désirs à une expérience sociale exigée par la parenté. Les passions et la sensualité ne seraient alors que des objets matérialistes et s'éloigneraient de la métaphysique. Ces désirs libidinaux seraient également structurés par la cohérence de normes hétérosexuelles. « L'hétérosexualisation du désir nécessite et institue la production d'oppositions binaires et hiérarchiques entre le « féminin » et le « masculin » entendus comme des attributs exprimant le « mâle » et la « femelle ». »²⁵¹ Les restrictions sexuelles de la femme sont donc sémantiques au nom de la maternité et de la binarité femme/homme.

En reprenant les idées de Michel Foucault et Monique Wittig sur la sexualité, Judith Butler ajoute également que le sexe est une donnée fixe alors que le genre est inconstant, et que « le corps construit par la culture est libéré non par un retour vers son passé « naturel » ou ses plaisirs originels, mais vers un futur ouvert et plein de possibilités culturelles. »²⁵²

De même, les réflexions que les individu-e-s se posent sur leur corps mais aussi sur leur sexualité sont reprises par l'auteure de *Trouble dans le Genre* qui reconsidère les normes culturelles qui détermineraient l'identité. Selon elle, la société a créé des normes afin que la femme ou l'homme soit rassuré-e par une « cohérence » et une « constance » tout à fait relatives. En effet, ces critères déterminatifs à l'aspect logique, soutenus par l'« intelligibilité »²⁵³, omettent l'instabilité personnelle qui montre la dimension évolutive, constitutive au genre humain.

249 Judith Butler, *Trouble dans le Genre Le féminisme et la Subversion de l'identité*, Chap.3 *Actes corporels subversifs*, La Découverte, Paris, 2005, p195

250 Ibid. p195

251 Ibid. p85

252 Ibid. p198

253 Système saisi et identifié qui tend à l'universalité et à la cohérence. Judith Butler parle surtout de « l'intelligibilité culturelle » qui cherche à unifier le genre, le sexe et l'identité

Or, cette quête de la cohérence entre le sexe, le genre, la pratique sexuelle et le désir est hantée par « la discontinuité et l'incohérence, notions qui ne deviennent elles-mêmes pensables qu'à partir des définitions normatives en vigueur pour la continuité et la cohérence ; la discontinuité et l'incohérence sont des spectres constamment proscrits et produits par ces mêmes lois visant à établir des rapports de cause à effet entre le sexe biologique, les genres socialement construits et leur « expression » ou « effet » conjoint dans le désir sexuel tel qu'il se manifeste dans la pratique sexuelle. »²⁵⁴

Judith Butler ajoute même : « L'idée que le genre est construit implique un certain déterminisme quant aux significations de genre inscrites dans des corps anatomiquement différenciés, par quoi ces corps sont compris comme les contenant passifs d'une loi culturelle inexorable. Lorsque ladite « culture » « construisant » le genre est appréhendée dans les termes d'une telle loi ou d'un ensemble de lois, alors le genre paraît aussi déterminé et fixe qu'il l'était dans l'idée de la biologie comme destin. Dans ce cas, le destin, ce n'est pas la biologie, mais la culture. »²⁵⁵

Cette théoricienne, qui renouvelle la définition du genre, critique vivement le déterminisme et le naturalisme : la femme n'est pas femme par nature et n'est pas déterminé par son corps. Elle reste un être libre dans ses choix et dans sa vie.

Sur les appréhensions, les peurs et les angoisses sur la sexualité, Judith Butler va même plus loin en traitant des questions sur l'ambivalence sexuelle :

« L'idée que la pratique sexuelle a le pouvoir de déstabiliser le genre m'est venue... on est femme si l'on fonctionne comme telle au sein du cadre hétérosexuel dominant ; aussi, mettre ce cadre en question revient-il peut-être à perdre quelque chose d'aussi fondamental que l'impression d'avoir sa place dans le système de genre. C'est en me posant pareilles questions, je crois, qu'a pris forme pour la première fois l'idée de « trouble dans le genre » développée dans ce livre. Cette expression traduit le souci de mieux comprendre la terreur et l'angoisse de « devenir gai ou lesbienne » qui font souffrir certaines personnes, la peur de perdre sa place dans le système de genre ou de ne pas savoir qui l'on devient si l'on couche avec quelqu'un qui est apparemment du « même » genre. Toutes ces peurs constituent une sorte de crise ontologique qui se vit simultanément à deux niveaux : la sexualité et le langage ». »²⁵⁶

254 Judith Butler, *Trouble dans le Genre Le féminisme et la Subversion de l'Identité*, chap 1. Sujets de sexe/genre/désir, La Découverte, Paris, 2005, p84

255 Judith Butler, Ibid. *Chap 1. Sujets du Sexe/Genre/Désir*, p70

256 Judith Butler, *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité*, La Découverte, Paris, 2005, p31

Les pratiques sexuelles révèlent alors qu'elles ne peuvent réduire la femme ou l'homme à une normativité. Cette théorie est exposée tout au long du *Blé en Herbe* de Colette par les perpétuels bouleversements ressentis par Phil et Vinca face à l'éveil sexuel et aux désirs amoureux. Elle est également présente dans l'oeuvre de Joy Sorman *Boys, Boys, Boys* en remettant en question la définition binaire : la femme n'est pas un homme. La narratrice dénonce l'injustice sociale qui restreint la femme à des sujets légers, en opposition à l'homme qui peut s'interroger sur la politique ou la métaphysique.

« Pourquoi donc la politique s'absente-t-elle de ces gynécées²⁵⁷ ? Au prix de quelle malédiction des filles intelligentes, séduisantes et libérées, cultivées et bien faites, refusent-elles de s'affronter sur des questions théoriques, de faire de la politique à table, d'être concrètes, absconses²⁵⁸, intellos, noires, radicales et péremptoires ? Pourquoi, plutôt que de rire follement parce qu'elle vient d'avouer qu'elle n'avale pas, la fille ne s'occupe-t-elle pas des distinctions à faire, par exemple, entre une sexualité de gauche et une sexualité de droite ? La fellation, debout ou couché ? La fille dessus ou dessous ? Roselyne Bachelot²⁵⁹ et le sexe. »²⁶⁰

La sexualité féminine est couramment prétendue libre. Mais les femmes restent parfois limitées par des stéréotypes liés à la féminité. En se servant de pratiques sexuelles jugées vicieuses, Joy Sorman provoque son lectorat pour dénoncer ces clichés sexistes, toujours d'actualité. Parallèlement, la série de questions présente dans cette précédente citation se rattache aussi à la problématique du genre qu'aborde Judith Butler. Quels sont les sujets de discussion qu'un homme ou une femme peut aborder ?

Partant de cette séquence analytique qui traite de la sexualité, sont exposées de nouvelles interrogations qui touchent l'identité, cette reconnaissance individuelle, se réalisant dans des rapports sociaux normés. La pluralité des identités et des genres possibles ne sont pas des refoulements ou des affections psychiques mais l'expression de la liberté dans sa plénitude. « Si le genre est construit, pourrait-il être construit autrement, ou son caractère construit implique-t-il une forme de déterminisme social qui exclut la capacité d'agir et la possibilité de toute transformation ? »²⁶¹ Par suite de cette question, le genre donne au corps une identité de soi à partir de soi.

257 Communauté de femmes

258 Obscur, mystérieux, difficile à pénétrer

259 Roselyne Bachelot (1946-) femme politique française, ministre de l'Ecologie (2002-2004) et ministre des Solidarités et de la Cohésion sociale (2007-2010)

260 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p53

261 Judith Butler, *Trouble dans le Genre Le féminisme et la Subversion de l'Identité, chap 1. Sujets de sexe/genre/désir*, La Découverte, Paris, 2005, p70

Toujours dans le cadre de l'hétérosexualité, l'individu peut alors déceler ses désirs, s'affirmer et déclarer son sexe, son identité, sa sexualité. Dans ces conditions, la personne devient responsable d'elle-même et peut prendre en main sa liberté.

En conclusion, l'épanouissement de la femme par la sexualité ne va pas de soi. L'idéalisation et la normativité peuvent amener à la frustration. C'est pourquoi il est nécessaire que la femme et l'homme se séparent de la lutte des sexes pour mettre en place leurs propres règles, une interdépendance associant l'amour et le respect de chacun-e.

De cette initiation sexuelle, il est à noter que Simone de Beauvoir cite Colette et son *Blé en Herbe* :

« L'initiation est d'autant plus aisée qu'elle revêt moins un caractère tabou, que la jeune fille se sent plus libre à l'égard de son partenaire, et qu'en lui le caractère dominateur du mâle s'efface ; si l'amant est jeune lui aussi, novice, timide, un égal, les résistances de la jeune fille sont moins fortes ; mais aussi sa métamorphose en femme sera moins profonde. Ainsi, dans *Le Blé en Herbe*, la Vinca de Colette au lendemain d'une défloration assez brutale montre une placidité qui surprend son camarade Phil : c'est qu'elle ne s'est pas sentie « possédée », elle a mis au contraire son orgueil à se délivrer de sa virginité, elle n'a pas éprouvé d'égarement bouleversant ; en vérité, Phil a tort de s'étonner, son amie n'a pas connu le mâle. »²⁶²

En citant Colette, Simone de Beauvoir démontre que la jeune fille peut connaître l'initiation sexuelle sans violence et sans exigence. Grâce à l'éducation et à l'introspection, la femme peut aimer et jouir sans entrave. Cette jouissance dépend du comportement de l'homme, de son désir violent et brut ou, au contraire, attentionné et dégagé de toutes pressions.

L'auteure du *Deuxième Sexe* va même plus loin et dévoile les profondeurs de la relation sexuelle hétérosexuelle afin de souligner l'importance de cette union physique mais surtout psychologique pour la femme :

262 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe Tome 2 Chapitre 3 L'Initiation sexuelle*, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p172

« L'homme commet une grave erreur quand il prétend imposer à sa partenaire son propre rythme et qu'il s'acharne à lui donner un orgasme : souvent il ne réussit qu'à briser la forme voluptueuse qu'elle est en train de vivre à sa manière singulière... Certains spasmes localisés dans le vagin ou dans l'ensemble du système génital ou émanant du corps tout entier peuvent constituer une résolution... Beaucoup s'imaginent que « faire jouir » une femme est une affaire de temps et de technique, donc de violence ; ils ignorent à quel point la sexualité de la femme est conditionnée par l'ensemble de la situation. La volupté est chez elle une sorte d'envoûtement ; elle réclame un total abandon ; si des mots ou des gestes contestent la magie des caresses, l'envoûtement se dissipe. C'est une des raisons pour lesquelles si souvent la femme ferme les yeux... Elle veut se perdre au cœur d'une nuit charnelle... Et plus particulièrement elle souhaite exprimer cette séparation qui dresse le mâle en face d'elle, elle souhaite se fondre avec lui. »²⁶³

Simone de Beauvoir témoigne ainsi de la corrélation intrinsèque entre l'esprit et le corps lors de l'acte sexuel. Dans une conception féministe innovante, elle lève le voile sur la sexualité féminine qui est la recherche de la fusion amoureuse dans une séparation libératrice. En effet, la femme et l'homme sont réciproquement l'Autre, deux libertés qui se distinguent et coexistent à la fois. Le plaisir, le désir, la jouissance permettent à chacun-e de se réaliser tout en contestant l'altérité du partenaire lors de l'acte sexuel. La « situation », c'est-à-dire les conditions de la vie sexuelle, permet aux femmes et aux hommes de recevoir différentes interprétations d'eux-mêmes. De cette manière, « ils s'éprouvent comme chair et comme esprit, comme l'autre et comme sujet. »²⁶⁴

263 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe Tome 2 Chapitre 3 L'Initiation sexuelle*, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p181

264 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe Tome 2 Chapitre 3 L'Initiation sexuelle*, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p189

PARTIE 2

2. L'écriture littéraire pour redéfinir la femme

2.1 Le pouvoir des mots

La parole est le mode d'expression inné entre individus. C'est pourquoi chaque mot possède un énorme potentiel sémantique, pour le meilleur et pour le pire. On a depuis longtemps conscience du pouvoir des mots, de leur puissance ensorcelante. Même si de nos jours, dans ce monde où le rationnel et la technologie s'imposent, on ne croit plus vraiment à la magie, les mots peuvent avoir des conséquences importantes. En effet, il y a un lien évident entre la pensée et les mots. Ce lien intelligible est utilisé par les romanciers et romancières pour parler de leurs sentiments, de leurs angoisses mais aussi pour restructurer le monde que le langage a créé.

I. Concepts sur l'écriture féminine et la complexité du langage

a) notions analytiques à propos de l'histoire littéraire des femmes au XXe siècle et de l'écriture féminine

La présence visible de la femme-écrivaine dans l'histoire littéraire exige des précisions : l'histoire de l'humanité, sous des aspects généraux ou particuliers, se base essentiellement sur des écrits. Faire des recherches sur la place des femmes dans les événements littéraires pose la problématique du rôle qu'elles ont pu jouer dans le travail littéraire et l'influence admise dans leurs écrits à une époque donnée. Il est difficile de délimiter la littérature et le système des genres, c'est-à-dire le rôle des femmes et des hommes et leurs relations. Néanmoins, l'écriture d'une œuvre implique un idéal égalitaire entre les sexes. La littérature s'est toujours intéressée aux femmes même si la société les a longtemps reléguées au second plan. Les écrivain-e-s ont depuis longtemps voulu dépeindre leur temps, l'univers social dans lequel elles/ils évoluent malgré les considérations au sujet des différences sexuelles.

Dans cette ambition de rétablir le statut des femmes et leurs écrits, l'histoire littéraire féminine s'enrichit depuis l'apparition des études féministes des années 1970. En vivifiant les recherches littéraires sur la place des femmes, l'histoire des deux sexes est retravaillée afin de voir les rencontres et les ruptures de l'histoire littéraire classique. Depuis les bouleversements du XXe siècle, des investigations d'archives permettent encore aujourd'hui de faire des avancées innovantes. Les textes présents dans ce dossier participent à l'histoire littéraire des femmes, aussi bien par leur popularité que par leurs idées novatrices.

Si, autrefois, l'enfermement des femmes dans la sphère privée, avec de rares exceptions, associait les femmes à la littérature intime, l'épistolaire par exemple, les pratiques littéraires contemporaines des femmes connaissent un véritable essor. La tardive possibilité de publication donnée aux femmes permet de développer l'histoire littéraire traditionnelle dans différents champs d'études : comme l'analyse des médias ou la sociologie. En dépit des difficultés rencontrées pour trouver des sources textuelles, la presse reste une banque de données exhaustive pour des découvertes littéraires. À partir de ces méthodes de recherches, l'histoire littéraire féminine s'éclaircit et se structure tout en renouvelant l'histoire littéraire universelle. Les femmes s'imposent en littérature et dévoilent une force inébranlable pour renverser les valeurs stéréotypées d'inégalité entre les sexes. L'écriture leur permet de ne plus être réduite à des objets. Elle leur permet de ne plus être considérées comme inférieures à l'homme. La culture et la littérature redonnent aux femmes le respect qui leur est dû tout en construisant l'histoire littéraire féminine qui les unit.

Les auteures mettent en scène leur volonté d'exister et d'être libre en mêlant l'évidence et la profondeur : être au monde ou écrire. Ce choix transcende la réalité au vu du pouvoir de l'écriture qui redonne vie et permet d'aboutir à l'essence de l'existence.

« Qu'il soit une prise directe avec soi-même pour compenser des manques, ou affrontements avec les mots, ou même dénonciation d'ordre établi, le roman écrit par des femmes est une mise à feu, un règlement de comptes avec un monde créé par l'homme aux mesures de l'homme qui a inventé la guerre, hérissé la planète de barbelés et fait croire à la femme qu'elle n'a pas de salut en dehors de lui. »²⁶⁵

Le pouvoir de l'écriture révèle toute sa puissance lors des luttes pour l'émancipation féminine des années 1970. C'est pourquoi les écrits de Simone de Beauvoir et notamment *Le Deuxième Sexe* sont aussi influents : pour ne pas mourir, elle fait le choix d'écrire.

« Qu'allais-je écrire, maintenant que j'avais achevé mes nouvelles ? Certains thèmes rôdaient dans ma tête depuis longtemps mais je ne savais pas comment les aborder. Un soir, peu après la rentrée, j'étais assise avec Sartre au fond du Dôme ; nous parlâmes de mon travail, et il me reprocha ma timidité. Dans mon dernier livre, j'avais touché à des questions qui me préoccupaient, mais à travers des personnages pour qui j'avais de l'antipathie ou une sympathie mitigée... Me jeter toute crue dans un livre, ne plus prendre de distance, me compromettre : non, cette idée m'effrayait. « Osez », me disait Sartre. Il me pressait : j'avais mes manières à moi de sentir, de réagir, et c'était tout ça que je devais exprimer... Il me semblait que du jour où je la nourrirais de ma propre substance la littérature deviendrait quelque chose d'aussi grave que le bonheur et la mort.

265 Carmen Boustani et Edmond Jouve, *Des femmes et de l'écriture Le Bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2006, p5

Il m'encourageait à m'attacher sérieusement à un sujet auquel je pensais, par brèves échappées, depuis au moins trois ans : j'y ai déjà fait allusion, mais il me faut y revenir. Comme la mort, dont on parle sans jamais la voir face à face, la conscience d'autrui demeurait pour moi un « on-dit » ; quand il m'arrivait de réaliser son existence, je me sentais aux prises avec un scandale du même ordre que la mort, aussi inacceptable ; celui-ci d'ailleurs pouvait absurdement compensé celui-là : j'ôte à l'Autre la vie, et il perd tout pouvoir sur le monde et sur moi. »²⁶⁶

Dans son travail acharné d'écrivaine, Simone de Beauvoir révèle toute son existence, toute sa puissance par les mots. En mêlant toute sa passion et son exaltante réflexion, elle publie *Le Deuxième Sexe* à chaud, au fil de l'émergence de ses idées.

L'écriture est significative en donnant un moyen aux femmes de porter leur voix. L'émancipation féminine des années 1970 leur permet de se distinguer de leurs prédécesseuses, en considérant l'écriture, non plus comme un art inenvisageable, mais comme une destinée, un choix de vie.

« Passant du concept de femme-objet à celui de femme-sujet, ce qui conduit à de nouvelles problématiques qui traitent de la femme en agent actif et leur donne la parole sur la scène publique et dans l'écriture. La femme cesse d'être Pénélope qui attend en silence le retour d'Ulysse²⁶⁷. Elle s'affirme en disant *je* et en racontant son propre vécu. En s'opposant aux codes rituels de la tradition, elle se réalise dans une mise à nu de sa propre vie.

Un *je* féminin émerge affirmant sa spécificité loin de toute primauté sur l'individu. La recherche d'une affirmation de soi se fait souvent dans la tension et la douleur car le pouvoir de l'écriture soulève le problème du rapport des sexes, à l'image d'une compensation à un pouvoir politique féminin souvent absent. Le pouvoir féminin apparaît alors comme un contre-pouvoir, une sorte de compensation au pouvoir légal masculin. »²⁶⁸

Le pouvoir de l'écriture permet à la femme de dire « je », de s'affirmer, de parler d'elle, de revendiquer son existence. Elle prend ainsi une place au sein de la société, d'être au monde. L'écriture devient corps en sondant sa substance pour acquérir sa propre liberté.

266 Simone de Beauvoir, *La Force de l'Âge*, Gallimard, Folio, Paris, 2014, p409

267 Pénélope est l'épouse fidèle d'Ulysse. Pendant les vingt années d'absence d'Ulysse, durant et après la guerre de Troie, Pénélope lui garda une fidélité à l'épreuve de toutes les sollicitations. Sa beauté et le trône d'Ulysse attirèrent à Ithaque cent quatorze prétendants. Elle sut toujours éluder leur poursuite et les déconcerter par de nouvelles ruses. Ces personnages prennent source dans l'*Odyssée* d'Homère.

268 Carmen Boustani et Edmonde Jouve, *Des Femmes et de l'Écriture Le Bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2006, p9

L'arrivée des femmes à la littérature complexifie la linguistique, enrichit et bouleverse la langue, donnant ainsi une nouvelle structure au monde, à travers une pensée subjective. La sémiologie, cette étude anthropologique des systèmes de signification sur les symboles qui représentant la condition humaine, dénonce déjà la manipulation des mots et leurs sens.

« La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes... On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie... Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance »²⁶⁹

La lutte des sexes intervient donc au cœur même de la langue, « système de signes vocaux et/ou graphiques, conventionnels, utilisé par un groupe d'individus pour l'expression du mental et la communication »²⁷⁰. Le langage, symbole de l'expression de la pensée entre chacun individu, se reconstruit. Il est un facteur fondamental du maintien des inégalités sociales entre les femmes et les hommes qu'il faut détruire.

Le langage est aussi, par conséquent, le créateur de la culture.

« Constatons l'universalisme linguistique et culturel : toutes les langues du monde notent la différence sexuelle dans leurs façons de référer (par les pronoms) à un homme (sexe mâle) et à une femme (sexe femelle) ; et parfois dans le vocabulaire imposé à l'un ou l'autre sexe. On parle alors de bilinguisme sexué. Par exemple pour les activités qui nous paraissent identiques et universelles comme manger, boire, dormir, danser, des mots différents sont imposés aux sujets, selon leur sexe.

Il faut noter par exemple l'usage de *monsieur* opposé à *madame* ou *mademoiselle* où l'on voit que le rapport au sexe (à la valeur mariée/non mariée) est marqué différemment pour les hommes et les femmes. Usage contre lequel ont lutté les féministes. »²⁷¹

En luttant pour une linguistique universaliste, les féministes et les écrivaines modifient toutes les filiations du monde culturel afin de mettre à néant les différences sexuelles. Ce travail d'écriture contestataire est aussi repris au XXI^e siècle par Judith Butler dans son *Trouble dans le Genre*.

269 Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1994, p.33

270 Définition sur le Trésor de la Langue française Informatisé atilf.fr

271 *Des Femmes et de l'Écriture Le Bassin méditerranéen*, Carmen Boustani et Edmond Jouve, Karthala, Paris, 2006, p100

À partir de ses critiques sur Kristeva s'inspirant du travail lacanien, Judith Butler maintient sa volonté de détruire les tabous et renforce sa théorie selon laquelle l'identité, le genre et le sexe sont des constructions personnelles et ne peuvent être universelles et culturelles.

« La multiplication des pulsions caractérisant la sémiotique²⁷² constitue une économie libidinale prédiscursive qui se fait parfois connaître dans le langage, bien qu'elle garde un statut ontologique antérieur au langage lui-même. »²⁷³

« Kristeva décrit la sémiotique en plusieurs étapes qui ne vont pas sans poser problème. Elle suppose que les pulsions ont des buts avant leur émergence dans le langage, que le langage refoule ou sublime toujours ces pulsions²⁷⁴, et que seules les expressions langagières désobéissant, si l'on peut dire, aux exigences univoques de la signification à l'intérieur du Symbolique²⁷⁵ sont capables de traduire ces pulsions. Plus encore, elle soutient que l'émergence des pulsions multiples dans le langage est évidente lorsqu'elles entrent dans le sémiotique, ce domaine du langage où la signification est distincte du Symbolique, qui est le corps maternel donné dans le langage poétique. »²⁷⁶

Selon Lacan, le symbole ou le symbolique permet d'interpréter les rêves dans une étude psychanalytique. Le symbolique a donc une image et une identité. De ce fait, le symbole se perpétue dans le langage. Il se métamorphose en mot quand il est associé à un sens ou à un concept. Toutes les sociétés ont leur propre système de symboles, c'est pourquoi les règles primitives qui ont créé le patriarcat fondent la structure du langage où la femme est restreinte à son corps maternel. Cette « confusion primitive libidinale », où la femme est limitée à la maternité, renferme le sexe féminin à son corps. Le langage sur l'être devient ainsi dépendant de la substance et non de l'esprit. Judith Butler s'oppose aux théories de Kristeva qui cherche à identifier l'individu dans un rôle sexuel reproducteur. Elle refuse que la femme soit enfermée dans son corps et dans sa voix, dans un univers matérialiste.

272 La sémiotique, équivalent de la sémiologie, étudie les signes discursifs. Elle sert à unifier les êtres en symbole.

Kristeva explore le discours poétique dans *La Révolution du Langage Poétique* (1974) où elle théorise le processus sémantique qui produit le langage en utilisant le symbolique et le sémiotique. Son travail discute également sur le langage associé au corps

273 Judith Butler, *Trouble dans le Genre Le féminisme et la Subversion de l'identité Chap. 3 Actes corporels subversifs*, La Découverte, Paris, 2005, p181

274 Force biopsychique inconsciente créant dans l'organisme un état de tension propre à orienter sa vie fantasmatique et sa vie de relation vers des objets et suscitant des besoins dont la satisfaction est nécessaire pour que la tension tombe

275 [Dans la terminologie de Lacan] Ensemble des phénomènes relevant de la psychanalyse en tant qu'ils sont structurés comme un langage, et formant l'un des trois registres de l'ordre de l'inconscient (le symbolique, le réel et l'imaginaire). « Entre la symbolique freudienne et le symbolique de Lacan, il y a une différence manifeste : Freud met l'accent sur le rapport unissant (...) le symbole à ce qu'il représente, alors que pour Lacan, c'est la structure du système symbolique qui est première ; la liaison avec le symbolisé (...) étant seconde et imprégnée d'imaginaire (LAPLACE-PONT. 1967)

276 *Trouble dans le Genre Le féminisme et la Subversion de l'identité Chap. 3 Actes corporels subversifs*, Judith Butler, La Découverte, Paris, 2005, p182

Les sources historiques féminines peuvent être aperçues par les « pulsions primaires » où apparaît le langage. Kristeva suit donc cette tradition matérialiste pour donner un passé, une histoire à la femme, une croyance phénoménologique du corps et s'oppose ainsi au constructivisme²⁷⁷ identitaire de Butler. Pour cette théoricienne du genre, l'universalité de l'être est un outil de pouvoir du système patriarcal qui cherche à conserver sa domination et sa suprématie.

Par ailleurs, les recherches sur la femme ont mis en évidence les manipulations sociales au nom de la différence sexuelle.

« Le problème pour les femmes est que cette différence n'en reste pas à ce stade, mais se développe en discrimination, inégalités sociales et violences corporelles, psychiques et sociales graves, comme on l'entend régulièrement sur nos médias, oraux ou écrits, à propos des femmes battues, violées, mutilées (excision), enfermées (burka), interdites d'éducation, etc., ou comme dans nos pays plus civilisés, simplement – si l'on ose dire - discriminées du point de vue des salaires ou du travail familial maintenus dans l'idéologie patriarcale comme *filles de, épouse de* ; ce avec comme exigence qu'elle devienne mère, surtout d'un ou plusieurs fils ! Il convient de l'affirmer quand leurs ravages viennent s'infiltrer dans nos banlieues, comme le font les femmes du mouvement Ni putes, Ni soumises, les cultures ou civilisations ne sont pas égales comme être humain à part entière, à équivalence avec les hommes. Car si ceux-ci souffrent aussi, les femmes de ces contrées sont traitées toujours mal qu'eux. »²⁷⁸

La langue dévoile ainsi les injustices sociales entre les sexes qui sont culturelles. Ces injustices sont encore très présentes dans les civilisations occidentales.

« Non qu'un homme et une femme ne puissent dire la même phrase, mais à l'examen minutieux, on repère les agencements syntaxiques ou lexicaux différents non seulement d'une personne à l'autre, selon les classes sociales, les niveaux d'étude, la pratique ou non de l'écrit, l'âge, mais également le sexe. L'usage d'adjectifs affectifs (*mignon, adorable*, etc.) de couleur, l'emploi de certaines formes modalisées (*peut-être, sans doute...*) ou interrogatives (*pouvez-vous ? Ne croyez-*

²⁷⁷ Approche de la connaissance reposant sur l'idée que notre image de la réalité, ou les notions structurant cette image, sont le produit de l'esprit humain en interaction avec cette réalité, et non le reflet exact de la réalité elle-même. L'approche constructiviste met en avant l'activité et la capacité inhérentes à chaque sujet, ce qui lui permet d'appréhender la réalité qui l'entoure. Le constructivisme suppose que les connaissances de chaque sujet ne sont pas une simple « copie » de la réalité, mais une « re-construction » de celle-ci. Il s'attache à étudier les mécanismes et processus permettant la construction de la réalité chez les sujets à partir d'éléments déjà intégrés. La compréhension psychologique, constamment renouvelée, s'élabore à partir des représentations plus anciennes d'événements passés, que le sujet a d'ores et déjà « emmagasinés » dans son vécu. En fait, le sujet restructure ou « re-conceptualise », en interne, les informations reçues en regard de ses propres concepts : c'est le phénomène de restructuration conceptuelle à travers ses expériences

²⁷⁸ Carmen Boustani et Edmond Jouve, *Des Femmes et de l'écriture Le Bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2005, p101

vous pas ?), de modes d'adresses et d'interlocutions, appel à autrui, incises, etc. (si vous voulez, si je puis dire, ne croyez-vous pas, etc.) est privilégié par les personnes du sexe femelle. L'expression *sexe femelle* peut déranger ; sexe féminin serait préférable ? Elle est là pour faire entendre comment la langue nous conditionne et va jusqu'à nous faire éprouver des affects et émettre des jugements de valeur sur les façons de parler. Ceci révèle de l'imaginaire linguistique d'une part du sexisme de la langue d'autre part. Car la langue discrimine et transmet des discriminations sexuelles : non seulement des différences, mais des dévalorisations et des occultations des femmes ; elle les voile aussi, les rendant invisibles dans les discours, ou bien les minorise, ou même les déprécie. »²⁷⁹

Ces stéréotypes linguistiques et oppresseurs sont également dénoncés dans le roman *Boys, Boys, Boys* de Joy Sorman.

« Je veux me battre, je veux être un homme, un homme à la con, qui un jour dans sa vie est allé aux putes, au baston, aux trois jours. »

« Sandra déprime encore, ça fait bien trois ans, tu te souviens, les seins qui tombent, et le prof de latin, le café du lycée, trop vieille pour porter des pantalons taille basse, sûrement pas le mariage, Elisabeth Badinter je connais de nom mais j'ai pas lu, le voile c'est dégradant, il me plaît vraiment, au boulot la jupe je suis obligée, complètement névrosée, fait n'importe quoi, prétentieuse, gros cul, je ne regarde pas ce genre de conneries à la télé, s'est fait larguer, ils sont où les hommes, fais pas la gueule... t'es débile, entre les hommes et les femmes le gouffre il est culturel ou structurel, les femmes afghanes putain, la maternité, la générosité, tu sais quoi... »²⁸⁰

La narratrice de *Boys, Boys, Boys* énumère tous les clichés langagiers conventionnellement considérés comme féminins. Elle joue avec eux pour dénoncer le formalisme dans lequel se sont enfermées les femmes d'aujourd'hui pour ne pas perdre leur féminité et en participant ainsi à l'anti-féminisme. Avec ironie, elle propose une nouvelle identité à la femme en lui redonnant une force et un pouvoir discursif.

Joy Sorman souligne l'importance de la parole, souvent considérée comme propre au sexe masculin.

« Parler c'est jouer et la parole creuse le fossé entre les sexes. La parole des hommes c'est la grande affaire des féministes pas encore sevrées, leur grande gueule de machos qui se la ramènent, qui parlent toujours plus haut, systématiquement, qui dévorent tout, qui saturent tout, le temps, la pièce, les autres, les bouteilles vides, qui renversent les cendriers, qui bousculent les filles. Mais pourquoi accepter d'être dévorée par ces garçons ? Il se trouve que ces hommes-là vous recouvrent,

279 Carmen Boustani et Edmond Jouve, *Des Femmes et de l'écriture Le Bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2005, p101

280 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p52

vous enduisent de paroles, mais avec quelque chose en plus, le désir, le corps qui incarne les phrases, qui leur donne la chair qui manquait. »²⁸¹

Dans une écriture vulgaire et proche de l'oralité, la jeune fille partage ses idées sur les différences sexuelles. Elle affirme constamment son choix de vivre aux côtés d'hommes qui, malgré leur engouement pour l'alcool et leurs échanges discursifs tumultueux, lui apportent de nouvelles possibilités : débattre, s'affirmer, exister. Pour la narratrice, les mots peuvent ainsi retrouver leur corps, leur substance et leur origine sémantique. Avec ces hommes, les mots reprennent vie et une existence dans la sphère publique.

L'histoire littéraire féminine du XXe siècle et l'écriture féminine sont liées aux manifestations culturelles et sociales qui évoluent à travers le temps et les civilisations. En devenant historique dans les années 1970, l'écriture féminine devient pertinente pour le travail de recherches du XXe et XXIe siècle, en se positionnant entre l'universalisme de Simone de Beauvoir et le structuralisme de Judith Butler.

281 Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p32

b) Le structuralisme et l'oralité

L'expression littéraire féminine connaît des résistances sur l'expression de la responsabilisation des femmes, tout en voulant rester fidèle aux luttes féministes du XXe siècle. Les écrivaines d'aujourd'hui prennent les suffragettes comme modèles, dans l'esprit du refus, et imaginent les moyens de créer leur propre vie, dans l'indépendance et la dignité. Le pouvoir de l'écriture de cette deuxième moitié de l'humanité ne se cantonne plus à la rhétorique ou à l'écriture intime et privée. Cette avancée existentielle éclairée particulièrement par Simone de Beauvoir, a permis aux femmes de vivre leur propre vie et de faire des choix. C'est pourquoi il est intéressant d'étudier des auteures qui donnent du pouvoir à l'écriture et renouvellent la sémiologie tout en déconstruisant les images.

« Quand il s'agit de déconstruction des mentalités, analyser les contes ou les bandes dessinées, les publicités, ou les émissions dites de télé-réalité est d'un intérêt certain ; c'est en ce sens que les analyses sémiologiques peuvent être mobilisées. Le champ d'investigation de la sémiologie est en effet plus vaste que celui du seul linguistique ou littéraire puisqu'elle prend en compte tous les systèmes de signes de la vie sociale, qu'elle soit définie comme « des systèmes de signes »²⁸² (Saussure) ou comme « des pratiques signifiantes » (Barthes). C'est pourquoi elle peut être conçue comme une anthropologie culturelle. »²⁸³

Le pouvoir de l'écriture libère aussi l'éducation, les mœurs, tous les pans de la vie en société. Ces bouleversements culturels, intrinsèquement liés au langage, intéressent Ferdinand de Saussure²⁸⁴ et Roland Barthes²⁸⁵. Par conséquent, il faut observer l'évolution du langage qui se construit autour du structuralisme au XXe siècle et se retrouve dans la théorie de l'oralité au XXIe siècle.

L'expression et la transposition orale sont d'actualité car elles permettent de fixer les subversions sémiotiques du discours du XXIe siècle. Au cours de la deuxième moitié du XXe siècle, le refus des théoriciens et théoriciennes de fonder leurs pensées à partir d'un point de vue historique et temporel, ainsi que le besoin de formaliser une structure linguistique ont créé le structuralisme. Inspirés des théories de Ferdinand de Saussure, des auteurs de référence participent à ce mouvement comme Claude Lévi-Strauss pour l'anthropologie, Jacques Lacan en psychanalyse, Michel Foucault en philosophie ou Roland Barthes pour la littérature.

282 « Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique... c'est-à-dire l'empreinte psychique, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens ; elle est sensorielle donc « matérielle ». » Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p98

283 Carmen Boustani et Edmond Jouve, *Des Femmes et de l'Écriture Le Bassin méditerranéen*, p106

284 Ferdinand de Saussure (1857-1913) linguiste suisse

285 Roland Barthes (1915-1980) critique littéraire et sémiologue français. Il fut l'un des principaux animateurs du structuralisme et de la sémiologie linguistique et photographique en France

Afin de définir l'écriture, Roland Barthes présente la langue comme un système historique et idéologique pour la littérature.

« La langue est un corps de prescriptions et d'habitudes, commun à tous les écrivains d'une époque. Cela veut dire que la langue est comme une Nature qui passe entièrement à travers la parole de l'écrivain, sans pourtant lui donner aucune forme, sans même la nourrir : elle est comme un cercle abstrait de vérités, hors duquel seulement commence à se déposer la densité d'un verbe solitaire... La langue est pour l'écrivain comme une ligne dont la transgression désignera peut-être une surnature du langage : elle est l'aire d'une action, la définition et l'attente d'un possible. »²⁸⁶

La langue devient ainsi une structure qui spatialise le langage. Mais surtout, Roland Barthes démontre que l'écriture n'est pas une Nature mais l'objet d'un choix de l'écrivain. En s'inspirant du matérialisme, le livre est une rencontre avec le monde.

« Le langage n'est jamais innocent : les mots ont une mémoire seconde qui se prolonge mystérieusement au milieu des significations nouvelles. L'écriture est précisément ce compromis entre une liberté et un souvenir, elle est cette liberté souvenante qui n'est liberté que dans le geste du choix, mais déjà plus dans sa durée... Comme Liberté, l'écriture n'est donc qu'un moment. Mais ce moment est l'un des plus explicites de l'Histoire, puisque l'Histoire, c'est toujours et avant tout un choix et les limites de ce choix. C'est parce que l'écriture dérive d'un geste significatif de l'écrivain, qu'elle affleure l'Histoire, bien plus sensiblement que telle autre coupe de la littérature. »²⁸⁷

Ces théories barthésiennes rejoignent librement le style d'écriture de Simone de Beauvoir. Si *Le Deuxième Sexe* s'inscrit dans l'Histoire et dans la durée, il fait intervenir également l'expérience vécue de son auteure. Dans sa volonté d'écrire une autobiographie, Simone de Beauvoir utilise le « je », non pas pour revendiquer son sexe féminin mais pour témoigner sur des détails significatifs. Elle se raconte pour échapper aux restrictions de la condition féminine. Son essai s'alimente de l'existence afin de mieux la comprendre et l'écrire. Ainsi, des éléments autobiographiques sont présents dans *Le Deuxième Sexe* et donnent des points de repère à la lecture.

« Si la critique du structuralisme passe par la critique d'une conception abstraite du langage, de la communication, du sujet, elle est à la fois commencée et à recommencer depuis longtemps, par la psychanalyse ou par la sociolinguistique. Si elle touche certains couples notionnels fondateurs, et référés à Saussure, et trop connus pour qu'on en soit quitte, langue/parole, synchronie/diachronie, motivation/arbitraire – la critique est si ancienne, depuis Benveniste et Jakobson, qu'elle fait

286 *Le degré zéro de l'écriture*, Roland Barthes, Seuil, points, Paris, 1979, p15

287 Ibid.

pratiquement partie du structuralisme même. De sa vitalité, de sa période de vitalité. Qui est close, à ne juger que par ce qui est venu depuis. Mais il est de plus en plus patent que le rapport du structuralisme à Saussure n'est pas de simple et seul héritage, comme le structuralisme a longtemps fait croire. »²⁸⁸

L'écriture est donc l'exploration des tenants et aboutissants individuels, de son être et de son devenir par le langage. Le structuralisme est un système de pensée qui cherche à structurer le langage, la pensée et donc l'individu. Mais, dans les années 1970, il connaît une crise par le désintérêt de ce besoin de tout rationaliser et de tout théoriser. En effet, le structuralisme rejette toutes subversions et critiques. Cette nécessité de créer des concepts s'inscrivant dans la durée est reprise par le courant humaniste qui fait du sujet de l'écriture un être de plaisir et d'insouciance, tout en travaillant sur le pouvoir de la langue et sur l'hégémonie historique.

Le livre devient alors une force pour l'écrivain-e qui peut parler de lui et lui permet de rétablir l'équilibre entre son « je » profond et son « je » social, d'égaliser la sphère privée et la sphère publique, le monde des femmes et celui des hommes.

« De Platon à Derrida, la voix est la vie, l'écrit par lui-même est mort. C'est ce que développe Barthes, dans un texte de 1974 mis en tête au *Grain de la Voix* : « ce qui se perd dans la transcription, c'est tout simplement le corps – du moins ce corps extérieur (contingent) qui, en situation de dialogue, lance vers un autre corps, tout aussi fragile (ou affolé) que lui, des messages intellectuellement vides, dont la seule fonction est en quelque sorte de raccrocher l'autre et de le maintenir dans son état de partenaire. » Barthes réserve la subordination à l'écrit, la hiérarchie, la parenthèse même, « qui n'existe pas dans la parole ». La parole serait la parataxe, la non-hiérarchie. Ce schéma d'oppositions exclusives de la langue, la rhétorique distingue l'écrit et le transcrit. »²⁸⁹

Le plaisir, les passions, les désirs de la lecture déconstruisent l'être et amènent une notion subversive de l'œuvre. La jouissance amène à la perte où le « je » du livre et le « je » personnel se mêlent et se rendent indicibles, dans une totale perte de l'identité. Touché-e au plus profond de son identité, le/la lecteur/lectrice l'est aussi dans son corps : il jouit tout en se perdant, c'est la « perversité » de la jouissance de Roland Barthes. La lecture permet donc une révélation de soi-même dans une perte identitaire vers l'anonymat et le commun.

288 Meschonnic Henri. *Qu'entendez-vous par oralité?*. In: *Langue française*, n°56, 1982. *Le rythme et le discours*, sous la direction de Henri Meschonnic. pp. 6-23. www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1982_num_56_1_5145 09/2016

289 Ibid.

« L'écrivain suit les langages réellement parlés, non plus à titre pittoresque, mais comme des objets essentiels qui épuisent tout le contenu de la société, l'écriture prend pour lieu de ses réflexes la parole réelle des hommes ; la littérature n'est plus un orgueil ou un refuge, elle commence à devenir un acte lucide d'information, comme s'il lui fallait d'abord apprendre en reproduisant le détail de la disparité sociale ; elle s'assigne de rendre un compte immédiat, préalable à tout autre message, de la situation des hommes murés dans la langue de leur classe, de leur région, de leur profession, de leur hérédité ou de leur histoire. À ce titre, le langage littéraire fondé sur la parole sociale ne se débarrasse jamais d'une vertu descriptive qui le limite. »²⁹⁰

Roland Barthes démontre ainsi la fusion entre la littérature et la société par le langage. Il donne une nouvelle reconnaissance à la langue qui construit la vie humaine. La sémiologie lui permet de relier l'histoire à la culture, de pénétrer, d'interpréter et d'écrire sur la voix et le soupir, sur le corps et l'âme de manière à faire du discours une littérature. Il réunifie ainsi la littérature traditionnelle et la contemporaine et peint l'épanouissement linguistique de l'ineffable dans une poétique de l'égaré. Le corps est aussi irrationnel que la vie. Dans l'écriture, le langage, la société, lors des luttes pour l'émancipation féminine, le corps prend une grande importance au nom de sa libération. En bouleversant les pratiques sociales, le corps est au cœur de l'individu. L'écriture féminine est donc dans la lignée du langage corporel, c'est-à-dire que le discours sur le corps est continu et s'impose au langage, afin de rappeler les différences sexuelles ou le remaniement sémantique du sexe par exemple. En établissant une anthropologie du corps, des pratiques ou des cultures, les sciences humaines font du cœur un objet mythique.

Du structuralisme à l'oralité, la littérature et les théories linguistiques sacralisent le langage en étudiant les civilisations, l'Histoire, les systèmes philosophiques.

Le Degré zéro de l'Écriture de Roland Barthes est donc une critique de la signification et non du sens : ce n'est pas le langage codifié entre les humains et le monde mais le système des valeurs. En étudiant la sémiologie, il explore les imbrications du langage, sa construction, ses mécanismes, afin d'analyser les signes qui systématisent la vie sociale. Pour cela, Roland Barthes reprend les idées saussuriennes : « le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. »²⁹¹

290 Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'Écriture*, Seuil, point, Paris, 1979, p63

291 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1995, p25

Ces études sur le langage rappelle celles de Judith Butler et *Trouble dans le Genre*. Elle réfléchit sur la symbolique et ses contraintes de sexe et ses conséquences. Les codes sont des figements qui déterminent l'être et lui ôte des possibilités. Le pouvoir de l'écriture permet de reconsidérer l'identité et les symboles sociaux.

« Le courant « pro-sexe » dans les théories et les pratiques féministes a soutenu que la sexualité était toujours construite par le discours et le pouvoir, le pouvoir renvoyant partiellement ici aux conventions culturelles hétérosexuelles et phalliques. Mais si ces conventions construisent des sexualités émergentes dans des cultures aussi bien lesbiennes, bisexuelles qu'hétérosexuelles, cela n'implique pas pour autant que cette émergence ne serait que le signe d'une identification masculine. Cela ne signifie pas non plus l'échec du projet de critiquer le phallogentrisme ou l'hégémonie hétérosexuelle, comme si une critique politique pouvait réellement démonter la construction culturelle de la sexualité vue par les féministes dans leurs analyses critiques... Si l'on peut mettre au jour la structure fantasmatique de toute « identification », alors on doit pouvoir faire fonctionner une identification de sorte à rendre visible une telle structure. S'il n'y a pas moyen de répudier complètement une sexualité culturellement construite, reste la question de savoir comment reconnaître la construction et comment faire pour « réaliser » la construction dans laquelle on se trouve invariablement pris.e. »²⁹²

L'entrave hétérosexiste qui identifie les sexes peut être menacée par l'homosexualité, si elle est considérée non plus comme une erreur mais comme un véritable désir. Le changement des mœurs et des mentalités misogynes donne un nouveau sens à chaque signe et met en doute le genre et l'identification sexuelle. De même, les domaines culturels et historiques ne peuvent assujettir l'individu, codifier son existence et déterminer son genre.

Les « *gender studies* » ont pour objectif de détruire les stéréotypes, pourtant les chercheuses féministes qui ont étudié le sens du genre, comme expliqué précédemment, ont longtemps dénoncé les rapports sociaux de sexe qui discriminent les personnes pour des raisons terminologiques biologiques ou sociologiques. Les « *gender studies* » traduites en langue française apportent des polysémies linguistiques et discursifs que l'on retrouve en littérature.

292 *Trouble dans le Genre Le féminisme et la subversion de l'Identité* Chap 1. Sujets de sexe/genre/désir, Judith Butler, La Découverte, Paris, 2005, p106

II. Le pouvoir de l'écriture selon Beauvoir, Colette et Butler

a) Beauvoir : une écriture du sens

Simone de Beauvoir écrit sur toutes les nuances de la nature humaine. En jouant avec tous les genres littéraires, elle donne naissance à une utopie réaliste et sensée dans le but que chaque individu puisse trouver sa place, son sens dans l'existence. Partager les détails de sa vie lui permet de vivre de manière plus authentique. Ce besoin d'être naturelle fait ressortir son obsession de renverser le monde. Elle réinvente alors l'écriture et sa sémantique pour se créer et élaborer l'image de la femme libre et indépendante.

Beauvoir est une femme engagée et met en place toute sa force pour l'écriture, sa vie, ses amours, ses idéaux, ses revendications afin de démontrer que la femme peut être épanouie, poser un regard sur elle-même et la société. Son style littéraire s'oriente alors vers une quête du sens existentiel libérateur.

« En 1946, Simone de Beauvoir, en tant que philosophe et essayiste, défendait une théorie de l'écriture qui associe étroitement la philosophie à la littérature : l'expérience que nous livre le romancier s'avère complémentaire du travail de reconstruction intellectuelle auquel le philosophe se consacre...Il convenait donc de faire place nette et de mettre un point final à cette inflation du langage que le suffrage des femmes avait attisée. L'exposé de la morale existentialiste avec sa théorie du sujet « qui ne se pose qu'en s'opposant », et réciproquement, lançait le débat sur de nouveaux rails. En remettant dans les mains des femmes l'accomplissement de leur liberté, en dénonçant tous les amalgames entre groupes minoritaires et différence des sexes, amalgames qui obstruent toujours notre scène politique, elle ne laissait au concept de différence aucune chance de fructifier. Mais ce recours à la philosophie existentialiste, aussi radical soit-il, ne suffisait pas. Son ambition ne se limite pas à apporter des preuves ; elle veut persuader le lecteur, l'embarquer dans des développements imprévus, sachant que, sur ce sujet plus qu'un autre, il fallait vaincre des résistances, des habitudes. La littérature était le vivier idéal d'où elle pouvait prélever des morceaux de subjectivité, des expériences irréductibles. »²⁹³

293 Fauré Christine, « *Le Deuxième Sexe*, œuvre classique », *Les Temps Modernes* 1/2008 (n° 647-648), p. 311-323
URL : www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-1-page-311.htm. (09/2016)

Le pouvoir d'écriture de Simone de Beauvoir se reflète donc dans cette volonté inébranlable de révolutionner ce monde fait d'illusions. Cette force d'écriture se retrouve tant dans ses essais que dans ses œuvres autobiographiques : « La littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle ; pour écrire – Blanchot²⁹⁴ l'a bien montré dans le paradoxe d'Aytré – la première condition c'est que la réalité cesse d'aller de soi ; alors seulement on est capable de la voir et de la donner à voir. Au sortir de l'ennui et de l'esclavage de ma jeunesse, j'ai été submergée, étourdie, aveuglée ; et comment eussé-je puiser dans mon bonheur le désir de lui échapper. »²⁹⁵

Les recherches de Simone de Beauvoir sur le sens de la vie et tout ce qui en découle passent systématiquement par l'écriture de soi afin de s'améliorer et de se cultiver tout au long de sa vie. C'est pourquoi l'histoire est si importante pour Simone de Beauvoir, au point d'y consacrer tout le premier tome du *Deuxième Sexe*.

« Simone de Beauvoir développe dans son ouvrage une vision transhistorique de la condition féminine qui échappe à l'accidentel de l'événement... L'histoire des femmes avec son potentiel d'émancipation n'existait pas pour Simone de Beauvoir ; le seul exercice de la liberté individuelle contenait les possibilités d'une amélioration de leur condition. Pourtant, elle s'est astreinte à un travail de périodisation de la condition féminine au cours des siècles, pour rappeler à quel point le pouvoir masculin s'était appliqué avec rigueur, sans retenue, et pour rappeler aussi de ne pas se satisfaire d'une représentation édulcorée de ce rapport de dépendance... »²⁹⁶

En représentant le domaine historique qui se conjugue au sociologique, son écriture engagée redonne une existence unique aux femmes et les encourage à refuser leur destin.

« Les hommes exagèrent volontiers l'étendue de ces influences quand ils veulent convaincre la femme qu'elle a la plus belle part ; mais en fait les voix féminines se taisent là où commence l'action concrète ; elles ont pu susciter des guerres, non suggérer la tactique d'une bataille ; elles n'ont guère orienté la politique que dans la mesure où la politique se réduisait à l'intrigue : les vraies commandes du monde n'ont jamais été aux mains des femmes...

Le grand homme jaillit de la masse et il est porté par les circonstances : la masse des femmes est en marge de l'histoire, et les circonstances sont pour chacune d'elles un obstacle et non un tremplin. Pour changer la face du monde, il faut y être d'abord solidement ancré ; mais les femmes solidement enracinées dans la société sont celles qui lui sont soumises ; à moins d'être désignées

294 Maurice Blanchot (1907-2003) romancier et critique littéraire. Le paradoxe d'Aytrée, préface à *Aytré qui perd l'habitude*, de Jean Paulhan (Spectres familiaux, 1988).

295 Simone de Beauvoir, *La Force de l'Age*, Gallimard, Folio, Paris, 2014, p472

296 Fauré Christine, « *Le Deuxième Sexe*, œuvre classique », *Les Temps Modernes* 1/2008 (n° 647-648), p. 311-323
URL : www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-1-page-311.htm. (09/2016)

pour l'action par droit divin... C'est seulement depuis que les femmes commencent à se sentir chez elles sur cette terre qu'on a vu une Rosa Luxemburg²⁹⁷, une Mme Curie²⁹⁸. Elles démontrent avec éclat que ce n'est pas l'infériorité des femmes qui a déterminé leur insignifiance historique : c'est leur insignifiance historique qui les a vouées à l'infériorité. »²⁹⁹

Dans ce discours féministe, Simone de Beauvoir cherche à changer les mentalités mais aussi à devenir éternelle grâce au travail intellectuel littéraire.

« Je désirais passionnément que le public aimât mes œuvres ; alors, comme George Eliot³⁰⁰ qui s'était confondue pour moi avec Maggie Tulliver³⁰¹, je deviendrais moi-même un personnage imaginaire : j'en ai la nécessité, la beauté, la chatoyante transparence ; c'est cette transfiguration que visait mon ambition. J'étais sensible, je le suis encore, à tous les reflets qui se jouent dans les vitres ou dans l'eau ; je les suivais pendant de longs moments, curieuse et charmée : je rêvais à me dédoubler, à devenir une ombre qui transpercerait les cœurs et qui les hanterait. Il était inutile que ce fantôme eût des attaches avec une personne en chair et en os : l'anonymat m'eût parfaitement convenu. »³⁰²

En cherchant à rénover le langage, Simone de Beauvoir fait part de son monde utopique pour pénétrer l'inconscient de toutes et de tous. Ses œuvres, c'est-à-dire sa vie transcendante, au-delà du miroir, tendent vers l'éternité et l'universalité.

Si l'auteure du *Deuxième Sexe* cherche à faire de sa vie un exemple, c'est en utilisant le genre autobiographique. Elle cherche aussi à universaliser son œuvre en citant différentes « Situations » de femmes et parler de « L'expérience vécue ». C'est pourquoi en invoquant « la jeune fille », « la femme mariée » ou « la mère », le pouvoir de son écriture engagée résonne en chaque conscience féminine.

« L'hétérogénéité des citations n'était pas contenue par l'existence d'un moi personnel qui, malgré des variations d'écriture, affirmerait sa continuité ou révélerait, comme pour les surréalistes, un dénominateur commun insoupçonné, voire inconscient. Simone de Beauvoir avait décidé de séparer sa biographie du traitement de la généralité de la condition féminine. À travers la mise en scène, la mise en perspective de ces fragments d'expériences diverses mais irréductibles les unes par

297 Rosa Luxemburg (1871-1919) militante socialiste et communiste, théoricienne marxiste, révolutionnaire, journaliste

298 Marie Curie (1867-1934) physicienne nucléaire

299 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe Tome 1. Faits et Mythes Deuxième partie Histoire*, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p226

300 George Eliot, de son vrai nom Mary Anne Evans (1819-1880) écrivaine anglaise

301 Maggie Tulliver, personnage central du roman *The Mill on the Floss* (1860)

302 *Simone de Beauvoir; La Force de l'Âge*, Gallimard, Folio, Paris, 2014, p473

rapport aux autres, tout était là, les valeurs de la littérature engagée, les auteurs dont on reconnaissait l'importance, ceux que l'on rejetait, sans aucune interférence de sa part. Il ne s'agissait pas pour elle de se livrer à une activité de commentaire, d'extraire un sens second d'un stock de citations, mais de construire, à partir de matériaux variés, un texte ouvert qui contienne la diversité du monde et dans lequel se reconnaisse un lectorat aussi large que possible. Cette mobilisation culturelle sans précédent assura à l'ouvrage sa renommée mondiale. »³⁰³

La littérature devient ainsi un outil de révélation et d'apprentissage. Tous ces miroirs de femmes démontrent également que chaque moment de l'existence représente une leçon sur soi, sur son indépendance et sur sa liberté, et qu'il faut se remettre perpétuellement en question, dans une visée existentialiste.

L'appartenance du *Deuxième Sexe* à l'existentialisme est évidente par l'influence de Jean-Paul Sartre qui a marqué la vie et l'écriture de Simone de Beauvoir.

« Pour des raisons que précisément j'ai exposées dans *Le Deuxième Sexe*, les femmes, plus que les hommes, éprouvent le besoin d'un ciel au-dessus de leur tête ; on ne leur a pas donné cette trempe qui fait les aventuriers, au sens que Freud prêtait à ce mot ; elles hésitent à mettre de fond en comble le monde en question comme aussi à le reprendre en charge. Ainsi me convenait-il de vivre auprès d'un homme que j'estimais m'être supérieur ; mes ambitions, quoique têtues, restaient timides et le cours du monde, s'il m'intéressait, n'était tout de même pas mon affaire. Cependant on a vu que j'attachais peu d'importance aux conditions réelles de ma vie : rien n'entravait, croyais-je, ma volonté. Je ne niais pas ma féminité, je ne l'assumais pas non plus : je n'y pensais pas. J'avais les mêmes libertés et les mêmes responsabilités que les hommes. La malédiction qui pèse sur la plupart des femmes, la dépendance, me fut épargnée... Ni Sartre ni aucun de mes amis ne manifestèrent jamais à mon égard de complexe de supériorité. Il ne m'a donc jamais paru que j'étais désavantagée. Je sais aujourd'hui que pour me décrire, je dois dire d'abord : « Je suis une femme » ; mais ma féminité n'a constitué pour moi ni une gêne ni un alibi. De toute façon, elle était une donnée de mon histoire, non une explication... Je crois encore aujourd'hui à la théorie de l'« Ego transcendantal » : le moi n'est qu'un objet probable, et celui qui dit je n'en saisis que des profils ; autrui peut en avoir une vision plus nette ou plus juste. Encore une fois, cet exposé ne se présente aucunement comme une explication. Et même, si je l'ai entrepris, c'est en grande partie parce que je sais qu'on ne peut jamais se connaître mais seulement se raconter. »³⁰⁴

303 Fauré Christine, « *Le Deuxième Sexe*, œuvre classique », *Les Temps Modernes* 1/2008 (n° 647-648) , p. 311-323
URL : www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-1-page-311.htm. (09/2016)

304 *La Force de l'Âge*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio, Paris, 2014, p475-476

Dans cet extrait, Simone de Beauvoir met au point son but littéraire : le pouvoir d'écriture du *Deuxième Sexe* réside dans sa polysémie et son ouverture d'esprit. Il se crée dans un cadre logique et intellectuel. Son style semble classique mais les questions sur la sémantique relevant du genre, du sexe et de l'identité transfigurent les théories sur le langage et le discours.

En fin de compte, la visée du *Deuxième Sexe* n'est pas de renouveler la sémiologie mais le sens de la vie, et surtout celle des femmes. L'écriture devient ainsi une lutte existentielle contre les stéréotypes qui privent de liberté le sexe féminin.

b) Colette : L'Écriture et la nécessité

De la littérature de Simone de Beauvoir à celle de Colette, il n'y a qu'un pas. En effet, l'auteure du *Deuxième Sexe* franchit ce pas en citant l'auteure du *Blé en Herbe* dans l'essai mais également en la considérant comme une référence.

« Mais l'intéressant était ailleurs : avec Cocteau, si brillant, si drôle, elle avait invité la vieille Colette. Vous avez entendu parler d'elle, je suppose, c'est en France le seul grand écrivain femme, je parle d'un véritable grand écrivain. Très belle dans sa jeunesse, elle se produisait au music-hall, couchait avec des tas d'hommes, bâclait des romans pornographiques ; puis elle a écrit ses vrais livres. Elle adorait la nature, les fleurs, les bêtes, l'amour physique, ce qui ne l'empêchait pas de goûter aussi vivement certains excès de sophistication... Quand elle se met à raconter, à sourire, à rire, nul ne songerait à regarder une femme plus jeune et plus jolie... Petite, j'étais amoureuse d'elle à travers ses livres, et la rencontrer a eu pour moi une véritable signification. Quel mystère une vieille femme qui a vécu une vie si pleine, si ardente, si libre, qui en sait si long, et qui est détachée de tout parce que pour elle tout est fini. »³⁰⁵

Colette est admirée par ses pairs et est souvent citée comme une des plus grandes femmes écrivaines. En effet, elle a réussi à écrire sur ses sentiments, ses passions et ses préoccupations, tout en renouvelant son indépendance et sa liberté de femme, dans chacune de ses œuvres. Elle dévore la vie, explore le monde dans les moindres détails, d'une pensée profonde à un brin d'herbe. Son écriture transcende son existence, allant de ses souvenirs d'enfant à ses idéaux de liberté et de voyage. Elle cherche à saisir chaque instant de vie, à sonder chaque parcelle de l'existence à travers le temps et l'espace.

« Colette est un écrivain fasciné par ce que la phénoménologie nommerait le « présent vif », c'est-à-dire cette expérience minimale d'une apparition disparaissante, du temps où se nouent une apparition et une disparition, où, la sensation se vit dans l'« actuel » paradoxal d'un « voir sans voir », ou plutôt dans ce temps éluif et insaisissable du voir « sans reconnaître », ce temps qui ne dure qu'un moment, de par la grâce du rayon, du reflet ou du nuage. »³⁰⁶

305 *Lettres à Nelson Algren, un amour transatlantique, Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir (essai et dossier)*, Eliane Lecarme-Tabone, Gallimard, Foliothèque, Paris, 2008, p265

306 *Colette Les Pouvoirs de l'Écriture*, Francine Dugast-Portes, Presses universitaires de Rennes, collection Interférences, Rennes, 1999, p9

Du poétique au romanesque, la nature permet à Colette d'imager ses sensations, de comprendre à la fois la gravité et la légèreté de l'expérience. Vinca et Phil dépendent de la nature et leurs portraits s'intègrent spontanément à elle. L'écriture lui permet de faire voir chaque *Blé en Herbe*, chaque trait du monde. Les mots décrivent le monde et le monde devient les mots. Le langage et la société cohabitent pour créer une même expérience. Colette écrit alors pour transcender les mots et dévoiler l'empire des sens et notamment celui de l'amour. En jouant sur les codes traditionnels du romanesque et de l'allégorie sentimentale, son inventivité littéraire transforme la réalité, l'ordinaire en instant rare et précieux.

« Un des programmes essentiels de l'écriture colettienne serait de s'affairer inlassablement à guetter et à saisir, sur le vif, dans le livre du monde, l'instant privilégié et instable de la modification, du passage, de la transition ; qui viserait à rendre compte d'un présent lui-même affairé à se renouveler sans trêve, à manifester sa productivité à la fois furtive et spectaculaire pour qui sait voir, c'est-à-dire deviner et entrevoir l'avènement toujours renaissant et disparaissant de la différence. Colette semble restreindre son objet à l'inventaire de ce qui surgit, ou au souvenir de ce qui a surgi un moment unique, précieusement : « Les larmes de délice d'un adolescent, - le premier choc du feu sombre, à l'aurore, sur une cime de fer bleu et de neige violette, - le desserrement floral d'une main plissée de nouveau-né, - l'écho d'une note unique et longue, envolée d'un gosier d'oiseau, basse d'abord, puis si haute que je la confondais, dans le moment où elle se rompit, avec le glissement d'une étoile filante. » (NDJ, OCC VI, p460). »³⁰⁷

Le point de vue du *Blé en Herbe* est parfois celui de Phil. Les descriptions de la réalité, du décor qui entoure les personnages, sont alors imprégnées des sensations et des émotions de Phil. Les informations sur l'extérieur et les états d'âme intérieurs du héros s'entremêlent.

« « Deux heures », compta Philippe, l'oreille tendue vers l'horloge du village. Les quatre sons cristallins, les deux heures graves voyagèrent mollement dans la brume saline et tiède. Il ajouta, rituellement : « Le vent a tourné, on entend l'horloge de l'église, c'est changement de temps... » et le son de la phrase familière lui parvint de très loin, d'une vie révolue... Il s'assit sur le rebord gazonné d'une plate-bande, devant la villa, pleura brusquement, et se fit honte de ses larmes, jusqu'au moment où il prit conscience qu'il pleurait avec plaisir. »³⁰⁸

Sans besoin de connaître le décor, écrire sur la réalité ne sert alors qu'à être le miroir des émotions amoureuses et adolescentes.

307 Ibid. p9

308 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p102

Dans une réécriture sur l'évidence, sur la nature, sur les émotions, sur la vie humaine, Colette révolutionne également l'image de la femme, lui rendant sa liberté, ses particularités, en se détachant du modèle féminin traditionnel. Dans son style littéraire, elle joue ainsi sur les stéréotypes de la femme de son époque en proposant une femme imaginaire émancipée qui vit sa vie et ses amours à sa manière, sans se soucier de la figure sexiste de la femme mariée et au foyer. En manipulant l'image de la femme, Colette devient alors une éminente écrivaine. Écrire sur des adolescent-e-s, par exemple, montre une volonté de détruire les clichés sur la jeunesse de son temps en employant la sauvagerie, les profondeurs existentielles et la perversité. « La mise en parallèle de deux types littéraires – la jeune fille et le Don Juan – révèle aussi l'apport original de Colette : propose des formes d'affranchissement aux lois du milieu, un retentissement frondeur sur la jeunesse de son époque. »³⁰⁹

Les romans de Colette sont entre la fiction et l'autobiographie. Par des renvois à ses œuvres, elle transcende ses expériences pour mettre en scène son écriture dans un décor naturel occupé par des artifices. L'intertextualité ancre l'écrivaine dans l'histoire littéraire qu'elle revendique : ses œuvres tendent vers l'universel hors des repères temporels. *Le Blé en Herbe*, écrit entre *Chéri* et *La Fin de Chéri*, reprend les mêmes thèmes : la relation entre une femme adulte et un jeune homme, l'apprentissage de la sexualité et de la vie par des déchirures, des réflexions et des solutions de continuité. Dans ces trois romans, Colette réfléchit sur l'identité sexuelle féminine et masculine, sur la féminité et la virilité.

À l'instar de sa Vinca, Colette est libre, versatile, autonome et dominatrice. Inversement, Colette dépeint des personnages masculins tel que Phil comme des êtres perdus qui subissent les caprices féminins : « Colette dévoile souvent un homme misogyne mais victime des femmes, qui souhaiterait, dans un plaidoyer inattendu, plus de retenue chez ses partenaires. C'est souvent à rebours que Colette aborde la morale. »³¹⁰

À la manière de Vinca, Colette impose son autorité, son existence et sa singulière féminité, pour déjouer les déceptions et les angoisses. En prenant en mains sa vie, elle crée aussi son puissant pouvoir d'écriture afin de dominer sa condition féminine jusqu'à conquérir le monde littéraire.

309 *Colette Les Pouvoirs de l'Écriture*, Francine Dugast-Portes, Presses universitaires de Rennes, collection Interférences, Rennes, 1999, p15

310 *Colette Les Pouvoirs de l'Écriture*, Francine Dugast-Portes, p15

« Outre cette domination extérieure, volontiers caricaturale et parfois injuste, l'auteur agence un autre combat, plus intime et personnel, pour maîtriser son destin : il s'agit de cette nécessité d'écrire qui fut d'abord imposée, et qui évolue bientôt en exigence naturelle, en discipline intériorisée liant Colette à une quête inlassable des mots les plus rebelles. Colette manifeste ainsi sa volonté d'imposer un sens à son destin, et retourne à son profit les pouvoirs de l'écriture. »³¹¹

De cette prise de pouvoir par l'écriture, Colette se forme tout au long de sa vie. Cet apprentissage perpétuel s'illustre dans ses œuvres. Colette est une éternelle adolescente qui se nourrit sans cesse de la jeunesse.

« L'image de l'enfance et ses fonctions dans l'oeuvre de Colette. Entre tradition et modernité... Parler de la représentation de l'enfance dans l'oeuvre de Colette, c'est reprendre un discours déjà abondamment tenu, en tant que thème littéraire, parce que l'oeuvre de Colette fournit, il englobe de l'image stéréotypée de Colette que les médias ont popularisée : le thème occupe dans son oeuvre une place qui frappe même le lecteur le plus superficiel. »³¹²

La jeunesse de Colette ne signifie pas qu'elle est enfantine, puérile et inexpérimentée. Au contraire, par ses expériences, elle recherche l'inouï, le nouveau et la fraîcheur, sans préjugés et pleinement libre.

« Les définitions de l'enfance de l'écrivaine elle-même sont faites de nuances subtiles, les faits remémorés s'accompagnant de notations d'âges flous, de caractérisations contradictoires qui soulignent l'imprécision du concept d'enfance. La plupart des images renvoient à des âges intermédiaires entre ce que nous considérons aujourd'hui comme enfance et adolescence. Les critères biologiques de clivage sont peu opératoires, et les critères sociaux sont fluctuants : Colette qualifie d'enfants ses jeunes héros, ceux du *Blé en Herbe* par exemple, mais elle ne cesse de mettre en valeur chez eux la continuité, la mouvance dans les métamorphoses, la survivance de la puérité, les prémonitions des traits et des comportements de l'adulte. »³¹³

Les clichés veulent que la maturité soit synonyme de fixation et détermination alors que l'adolescence est le moment de la découverte, de l'émerveillement et du changement. L'enfance est l'abri nécessaire face aux exigences adultes. Dans *Le Blé en Herbe*, les adultes représentés par les parents, ces « pâles Ombres à peine présentes »³¹⁴ sont des personnages secondaires.

311 *Colette Les Pouvoirs de l'Écriture*, Francine Dugast-Portes, Presses universitaires de Rennes, collection Interférences, Rennes, 1999, p15

312 Ibid. p15

313 Ibid. p48

314 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p76

Le/la lecteur/lectrice ne sait rien d'eux, ils ne servent qu'à présenter l'enfance de Vinca et Phil. Ils ne parlent que des projets professionnels et de mariage. Ils suppriment toute l'inspiration poétique du roman et dévoilent le sexisme et l'intolérance de l'époque.

« - L'inaptitude des femmes à certaines connaissances est bien curieuse. En voilà une à qui j'ai expliqué vingt fois le système des marées, et elle reste comme un mur devant la syzygie !

- Auguste, ce n'est pas parce que vous êtes mon beau-frère que je vous écouterai plus que les autres... »³¹⁵

« - Elle est plus commerçante qu'on ne croit, la mâtine. Je me reproche quelquefois...

- Oh ! Auguste, tu vas recommencer ?

- Je recommencerai si je juge bon de recommencer. Voilà une enfant que tu prétends garder à la maison, bon. Quelle pâture donneras-tu à son activité morale et physique ?

- La même pâture qu'à la mienne. Tu ne me vois pas souvent me tourner les pouces, je crois ? Et puis, je la marierai. Un point, c'est tout.

- Ma sœur est pour les vieilles traditions.

- Ce ne sont jamais les maris qui s'en plaignent.

- Bien dit, Madame Ferret. L'avenir d'une fille... Je sais bien que rien ne presse. Quinze ans. Vinca a encore le temps de se découvrir une vocation. Eh, Vinca ! Tu entends ? Accusée, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

- Rien, Monsieur Audebert. »³¹⁶

« Philippe leva sur Vinca des yeux inquisiteurs. On venait d'évoquer un temps où elle n'était visible pour personne, et cependant déjà un peu vivante... Il ne gardait d'ailleurs aucun souvenir précis de l'époque où ils trébuchaient ensemble sur ce sable blond des vacances : la petite forme ancienne, mousseline blanche et chair brunie, s'était dissoute. Mais quand il disait dans son cœur : « Vinca ! » le nom appelait, inséparable de son amie, le souvenir du sable, chaud aux genoux, serré et fuyant au creux des paumes... »³¹⁷

315 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p72

316 Ibid. p74

317 Ibid. p75

La maturité représente l'enfermement individuel par les traditions sociales telles que le mariage et le travail. Dans cet univers rejeté par les personnages principaux, l'amour devient alors une sottise incompréhensible. La nature se retrouve emprisonnée par un système rationnel, les marées. Le monde adulte illustre la superficialité, le matérialisme et s'oppose à l'adolescence de Vinca et Phil.

De cette façon, Colette est comme ces femmes émancipées, elle cherche à être libre, qu'elle soit constamment sur la route du monde et de l'esprit. Cette instabilité lui permet de découvrir toutes les facettes de sa personnalité, de les détruire et de travailler. Elle s'efforce de se renouveler dans le temps et l'espace, en restant jeune et proche du naturel, sauvage et insondable.

c) Judith Butler : l'écriture poétique selon Julia Kristeva illustrée par le *Blé en Herbe*

Colette réinvente donc le travail d'écriture sur les mouvances existentielles de l'être afin de renouveler le discours sur l'individu et sa singularité. Judith Butler, quant à elle, s'appuie sur une écriture théorique afin de bouleverser le langage et la sémiologie sur l'identité et sur l'individu.

« Nous attribuons au langage une puissance d'agir, un pouvoir de blesser, et nous nous positionnons comme des objets situés sur sa trajectoire injurieuse. Nous affirmons que le langage agit, et qu'il agit sur nous ; cette affirmation est elle-même une production linguistique, mais elle vise à arrêter la force de la production précédente. Ainsi, nous recourons à la force du langage alors même que nous cherchons à la contrer, et nous sommes pris dans un nœud que nul acte de censure ne peut défaire. »³¹⁸

Pour Butler, le pouvoir de l'écriture peut être violent et entrer dans un rapport de dominance. Si Colette pense que les mots permettent d'être libre et de choisir son destin, l'auteure de *Trouble dans le Genre* va plus loin en critiquant les travaux de Julia Kristeva sur le rapport entre l'inceste et le langage. Elle reprend également les théories de Kristeva sur « l'instinct » maternel des femmes qui, selon cette dernière, existe avant même l'apparition de la culture et de la société et serait donc « naturel ».

« Pour Kristeva, le sémiotique traduit la multiplicité libidinale originelle dans le langage même de la culture, plus précisément dans le langage poétique où prévalent les significations plurielles et la non-clôture de la loi paternelle, permet de recouvrir le corps maternel dans la langue... J'aimerais revenir sur la position problématique de Kristeva lorsqu'elle soutient que le sémiotique est vraiment une source de subversion. Premier problème, on ne sait pas si le rapport primaire au corps maternel – que Kristeva et Lacan semblent tous deux accepter – est une expérience viable ni si leurs théories du langage la rendent connaissable. »³¹⁹

« Kristeva décrit le corps maternel comme s'il portait un ensemble de significations précédant la culture elle-même. Elle s'en tient donc à l'idée que la culture est une structure paternelle et voit dans la maternité une réalité essentiellement pré-culturelle. Elle décrit le corps maternel en des termes naturalistes qui réifient de fait la maternité et excluent la possibilité d'en analyser la construction et la variabilité culturelles. En nous interrogeant sur la possibilité d'une multiplicité

318 *Le Pouvoir des Mots Discours de haine et politique du performatif*, Judith Butler, Éditions Amsterdam, Paris, 2004, p21

319 *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, chap. 3 Actes corporels subversifs*, Judith Butler, La Découverte, Paris, 2005, p180

libidinale, nous nous demanderons aussi si ce que Kristeva prétend découvrir dans le corps maternel prédiscursif n'est pas précisément le produit d'un discours historique donné, un effet de la culture plutôt que sa cause première secrète. »³²⁰

Le langage serait alors un outil d'expression de la nature maternelle. Celle-ci serait alors institutionnalisée par l'histoire, la culture et le langage poétique. Le discours de Kristeva sur l'inceste se retrouve dans *Le Blé en Herbe* : l'initiation sexuelle de Phil avec la Dame en blanc. « Ce corps de femme, voué à des rapt délicats, doué d'un génie spoliateur, d'une implacabilité passionnée, d'une enchanteresse et hypocrite pédagogie »³²¹ va se donner au jeune Phil. Après leur relation sexuelle, Phil se sent honteux, angoissé. Même s'il ressent une joie d'être dépuclé et d'avoir enfin pu expérimenter l'acte sexuel, son émoi est semblable à un malaise incestueux.

« Philippe croisa l'une sur l'autre ses jambes nues, et la Dame en blanc sourit, pour accroître la sensation de somptueux cauchemar, d'arrestation arbitraire, d'enlèvement équivoque qui ôtait à Philippe tout son sang-froid. »³²²

« Elle n'avait pas fait un mouvement depuis leur entrée dans la pièce obscure, ni risqué une parole qui ne fût parfaitement banale. Pourtant le son de sa voix, chaque fois, infligeait à Philippe une sorte inexprimable de traumatisme, et il reçut avec terreur la menace d'un mutuel silence. Sa sortie fut piteuse et désespérée. Il heurta son verre à un fantôme de petite table, proféra quelques mots qu'il n'entendit pas, se mit debout, gagna la porte en fendant des vagues lourdes et des obstacles invisibles, et retrouva la lumière avec une aspiration d'asphyxié. »³²³

Le champ lexical de la peur et du traumatisme suggère l'acte condamnable qu'est l'inceste. La Dame en blanc pourrait être la mère de Phil, vu leur différence d'âge. Ce serait alors l'une des raisons pour laquelle Colette n'est pas aussi explicite dans ce passage important qu'est l'initiation sexuelle de Phil.

« C'est l'inceste qui semble intéresser fondamentalement notre auteur : après *Chéri* et *Le Blé en Herbe*, elle l'avoue presque dans *La Naissance du jour*. Faut-il rappeler l'arrière-plan de ces textes, tel qu'il a été reconstitué par Bertrand de Jouvenel lui-même : « Toutefois, le climat de scandale qui nous entourait devait à la fin nous séparer. Y a-t-il de belles séparations ? [...] Les plaisirs qu'elle me donnait étaient tous ceux que procure l'ouverture sur le monde, que je lui devais entièrement. » Leur lien est un scandale, mais il ouvre sur le monde, selon les dires du principal protagoniste de cette

320 *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, chap. 3 Actes corporels subversifs*, Judith Butler, La Découverte, Paris, 2005, p181

321 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p106

322 Ibid. p84

323 Ibid. p85

initiation. Est-ce parce que Colette y assume le rôle d'auteur de ce plaisir qui est aussi une délivrance ? Si elle est la mère incestueuse, elle n'en est pas moins celle qui effectue une « mise au monde » de Bertrand... et probablement aussi d'elle-même. »³²⁴

Colette a toujours attaché une importance à partager sa vie à travers la littérature, c'est pourquoi la violence qu'est l'inceste est écrite comme un non-dit. Cette partie répréhensible de la vie de l'auteure est passée sous silence.

Par ailleurs, *Trouble dans le Genre* s'ouvre sur la conception de la littérature poétique de Julia Kristeva. La poésie est comme le corps maternel : pluralité des significations, séparation entre la sonorité et le sens et organisation autour des pulsions. Pour échapper à la psychose lacanienne, c'est-à-dire la confusion entre réalité et imaginaire que ne trouve ni discours ni interprétation, Kristeva propose de se référer à la « loi paternelle » : la garantie qui permet à l'individu d'être psychologiquement stable en s'identifiant comme femme-mère et homme-père. Cette « loi » est représentée sur le champ sémiotique par la maternité et le langage poétique.

« Substitut de l'amour, ce lien de l'écriture selon Colette est en effet lyrique, poétique, et, s'il emprunte les voies du récit, il ne s'y tient pas. Que raconter si rien n'est interdit ? Puisqu'une narration, depuis la nuit des temps, ne fait que retracer les épreuves nécessaires à la quête – transgression, interrogation, punition ? Immersée dans l'instant du plaisir, Colette peine à raconter des histoires : ses contes éclatés nous bouleversent surtout par les flashes sensuels et les méditations sur la guerre des sexes, et fort peu, voire pas du tout, par leurs intrigues répétitives et plutôt banales. Le temps du récit s'éclipse chez Colette, ses vaudevilles désuets se fanent et vieillissent mal, mais demeure intacte la poésie du pur temps incorporé, à l'instar de celui de Proust...

Si Colette partage avec les maîtres du roman contemporain l'art poétique de capter le temps sensible, elle le fait à sa manière incomparable, avec cette inhumaine sérénité qu'épouse la jouissance de l'homme et de la femme lorsqu'ils s'accordent avec la chair du monde. »³²⁵

Les romans de Colette semblent se rapprocher du conte par leurs structures et les narrations très simples. *Le Blé en Herbe* n'y échappe pas. Ker-Anna, le nom de l'habitation de la Dame en blanc, est un lieu reculé, obscur et inaccessible. « Il gisait au pied d'un mur que des pins bleus, des trembles blancs couronnaient. Philippe connaissait la côte par cœur, depuis qu'il savait marcher sur deux pieds et rouler sur deux roues. « C'est Ker-Anna. J'entends la dynamo qui fait la lumière. Mais je ne sais pas qui a loué la propriété cet été. » Un moteur, derrière le mur, imitait au loin le clappement de langue d'un chien haletant, et les feuilles des trembles argenté se rebroussaient au

324 *Le Génie Féminin Tome III Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p236

325 Ibid. p30

vent comme les petits flots d'un ru. »³²⁶ Phil pénètre dans ce lieu merveilleux et surnaturel comme un chevalier en quête de bravoure alors que Mme Dalleray ressemble à une sorcière avec des philtres magiques.

« Phil, en ouvrant les yeux, vit au-dessus de lui, inversé comme dans un miroir d'eau, un visage de femme, penché. Ce visage, à l'envers, montrait un menton un peu gras, une bouche rehaussée de rouge, le dessous d'un nez aux narines serrées, irritables, et deux yeux sombres qui, vus d'en bas, affectaient la forme de deux croissants... Philippe reconnu la Dame en blanc... »³²⁷

« Il entendit grincer une grille à l'angle du mur, et sa tentative de fuite le mena juste devant une porte ouverte, une allée d'hortensias roses apoplectiques, et la Dame en blanc. »³²⁸

« Il entra, et crut perdre pied en pénétrant dans une pièce noire, fermée aux rayons et aux mouches. La basse température qu'entretenaient persiennes et rideaux tirés lui coupa le souffle. Il heurta du pied un meuble mou, chut sur un coussin, entendit un petit rire démoniaque, venu d'une direction incertaine, et faillit pleurer d'angoisse. Un verre glacé toucha sa main... Une main blanche plongea trois doigts dans le verre et les retira aussitôt. Le feu d'un diamant brilla, reflété dans le cube de glace que serraient les trois doigts. La gorge serrée, Philippe but, en fermant les yeux, deux petites gorgées, dont il ne perçut même pas le goût d'orange acide ; mais quand il releva les paupières, ses yeux habitués discernèrent le rouge et le blanc d'une tenture, le noir et l'or assourdi des rideaux... Un ara rouge et bleu, sur son perchoir, ouvrit son aile avec un bruit d'éventail... »³²⁹

Phil semble être sous le charme de Mme Dalleray car dès son entrée dans la maison, qui ressemble à l'ancre d'un dragon, il ferme les yeux et perd toutes sensations et tous repères rationnels. Après leur relation sexuelle, il finit par s'enfuir et retrouver Vinca. Il termine son initiation telle une fiction d'aventure : « J'ai été attaqué à un tournant, enfermé dans une cave, abreuvé de narcotiques puissants, lié tout nu à un poteau, fustigé, mis à la question. »³³⁰

Le Blé en Herbe est un roman d'apprentissage écrit dans un style poétique, dès le premier chapitre et à travers l'un de ses personnages principaux Vinca. La nature est un champ lexical typique du genre poétique et la description de la jeune fille est liée à la mer et au sable : « D'un signe de tête hautain, la Pervenche, Vinca aux yeux couleur de pluie printanière... Ses espadrilles racornis par le sel... Ce béret de laine hérissé et bleuâtre comme un chardon des dunes... Ses fuseaux

326 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p80

327 Ibid. p81

328 Ibid. p82

329 Ibid. p83

330 Ibid. p86

maigres et bien tournés, couleur de terre cuite... Sous le soleil d'onze heures le bleu délicieux de ses prunelles verdit un peu au reflet de la mer. »³³¹

À travers des figures de style et une prosodie lyrique, le récit se déroule dans un paysage poétique, idyllique et romantique qu'est la Bretagne avec son bord de mer aux multiples et douces nuances.

« Il se renversa à son tour sur la vague, laissa l'eau salée emplir ses oreilles d'un silence grondant. Un petit nuage couvrant le soleil haut, Phil ouvrit les yeux et vit passer au-dessus de lui les ventres ombrés, les grands becs effilés et les pattes sombres, repliées en plein vol, d'un couple de courlis. »³³²

« Il s'accorda un repos bien gagné, et consentit à attendre sa petite compagne fanatique qu'il venait d'abandonner dans le désert de rocs, de flaques et d'algues que découvrait la grande marée d'août. En bas de la plage déclinée, parmi les feux de cents petits miroirs d'eau d'où jaillissait le soleil... Phil soupira, atteint d'un bonheur vague et sans tache auquel la fatigue agréable, la couleur et la chaleur d'un après-midi breton chargé de vapeur saline, versaient, chacune, leur part. Il s'assit, les yeux éblouis par le ciel laiteux qu'ils avaient contemplé... »³³³

« Son rêve viril où l'amour, devant l'âge de l'amour, se laissait lui-même distancer par ses fins généreuses et simples, fonça vers des solitudes dont il fut le maître. Il dépassa une grotte, - un hamac de fibres creusé sous une forme nue, un feu rougeoyant qui battait de l'aile à ras de terre - puis perdit son sens divinatoire, sa puissance de vol, chavira, et toucha le fond moelleux du plus noir repos. »³³⁴

En évoquant la sensualité corporelle, le lyrisme du décor, l'écriture de Colette est donc poétique par l'expression singulière de l'amour entre une femme et un homme, dans cet accord entre deux libertés qui se rencontrent. Mais la poésie de Colette apparaît également dans la mélancolie amoureuse, dans cette tristesse nébuleuse et tendre dans laquelle l'individu se complaît et qui flatte la rêverie déçue et la solitude.

« Deux petites larmes glissèrent de ses yeux, mais elle n'était pas près encore de la douceur et du silence des larmes... La couleur rayonnante de son teint, de ses yeux, la précision de sa forme mince, le pli tendu de sa robe blanche sur ses longues jambes, reléguèrent à un plan lointain la souffrance presque suave qui l'avait couché, immobile, sur l'herbe... »³³⁵

331 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p31

332 Ibid. p39

333 Ibid. p51

334 Ibid. p71

335 Ibid. p160

Même le titre *Le Blé en Herbe* est poétique par la métaphore de l'amour, de l'adolescence et de la nature.

« Dans cet entrelacs des identités, Colette – qui déteste les généralités ! Dit-elle – médite pourtant avec une justesse éblouissante sur l'« éphémère », cible privilégiée de son écriture, et souligne le déséquilibre qui caractérise le rythme de ses récits. Ni le « notoire », ni le « vénérable » ne méritent que l'auteur s'y attarde ; seul vaut le banal ou le « rebattu ». Entendez : elle ne célèbre que le quotidien rendu à l'étonnement, révélé dans ses détails vivifiants qui appellent la saisie d'une écriture en « vrilles de la vigne ». »³³⁶

Judith Butler critique vivement les théories de Kristeva qui considère que l'identité féminine se fait par la maternité et que la culture, l'histoire et la « loi paternelle » sont utiles à la transmission de ces idéaux, pour ne pas devenir folle/fou. Colette traite la lutte des sexes et la question de l'identité à sa manière, grâce à une écriture poétique sur l'amour hétérosexuel.

³³⁶*Le Génie féminin Tome III Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p528

2.2 L'écriture comme outil de liberté

a) Écrire comme un roman

Le Blé en Herbe est souvent considéré comme une œuvre simpliste par son intrigue et ses personnages limités. Pourtant, la profondeur du travail d'écriture de Colette sur l'amour est inouïe. L'initiation sexuelle d'un jeune homme par une femme mature est un thème classique chez Colette.

Mais l'auteure réfléchit sur cette transition entre l'enfance et l'adolescence, faisant douter de la féminité de Vinca et la masculinité de Phil, et questionnant le désir, les passions, la rupture et le suicide. Les émotions, les sentiments et les émois adolescents sont surtout intensifiés par l'apparition de Mme Dalleray. Le roman relate une étape importante dans la construction identitaire : l'initiation sexuelle. Ce pas vers le monde des adultes mêle la peur et le désir, la douleur et la jouissance, la mort et la vie. Le roman écrit de manière poétique donne une cohérence naturelle, vivante à la narration. Vinca et Phil partagent avec le ou la lecteur/lectrice un des instants les plus importants de leur vie. Ils font le compte-rendu quotidien de leur vie en perpétuel mouvement. La simplicité du schéma narratif permet finalement d'analyser l'apparition de l'amour à l'adolescence et de la rupture avec l'enfance.

L'apparente naïveté de l'intrigue permet surtout d'introniser la psychologie : à partir d'une histoire limpide qui parle d'une expérience commune, Colette surprend son/sa lecteur/lectrice en exposant un je-ne-sais-quoi de brûlant, dérangeant, obscur, troublant et libérateur.

Le Blé en Herbe peut donc être considéré comme un roman qui tend à devenir une étude sentimentale sur une expérience. Cette ambivalence de genre se retrouve dans *Boys, Boys, Boys* de Joy Sorman. Si le roman construit une narration par un « je », le roman devient essai par de longues réflexions sur la guerre des sexes.

« Mais ce n'est pas ça mon problème, je ne veux ni l'égalité ni la guerre des sexes, je veux un seul sexe, le sexe viril, univoque, interchangeable, je veux que tout le monde relève la tête. Comme si toi tu n'avais pas pitié de moi, comme si moi je n'avais pas de revanche à prendre, comme si plus aucune fille n'avait besoin de dire à un homme je t'emmerde, comme si plus aucun homme ne pensait dans un sourire tiens, tiens aujourd'hui c'est la Journée de la femme. Je ne veux plus de garçons et de filles, je ne veux plus de cow-boys et d'Indiens, plus de colons et de colonisés, je veux

un seul camp ouvert à toutes les fictions, à tous les transferts, un camp à rebours des identités sexuelles, pour y mettre tout le monde, sous la seule égide de la force, de la volonté, de l'intelligence, de la parole, de la virilité, c'est-à-dire non pas la domination masculine – j'ai pas dit masculin, j'ai dit viril – mais la puissance pour tous, sans distinction, sans héritage, sans histoire.

Elle arrive dix minutes en avance pour le guetter, il est déjà là, il a dû passer la journée, on ne pouvait pas le rater, tête de coupable, tête de macho, tatouage ethnique, un masque africain sous les poils d'avant-bras... »³³⁷

Le genre romanesque permet aux auteures de partager leurs expériences personnelles, de se raconter, tout en employant la troisième personne pour mettre une distance face aux événements bouleversants et de donner une structure narrative simple à l'écriture.

Ce partage se retrouve également dans l'essai autobiographique *Le Deuxième Sexe*, et plus particulièrement dans le second tome « L'expérience vécue » et ses « situations ».

Dans la section « La Mère », Simone de Beauvoir dévoile son refus de la maternité et fait exploser toute sa révolte dans une écriture théorique, analytique et souvent politique.

« C'est par la maternité que la femme accomplit intégralement son destin physiologique ; c'est là sa vocation « naturelle » puisque tout son organisme est orienté vers la perpétuation de l'espèce. Mais on a dit déjà que la société humaine n'est jamais abandonnée à la nature. Et en particulier depuis environ un siècle, la fonction reproductrice n'est commandée par le seul hasard biologique, elle est contrôlée par des volontés³³⁸... C'est souvent entre amants ou époux une source de conflits et de rancune ; l'homme s'irrite d'avoir à surveiller son plaisir ; la femme déteste la corvée du lavage ; il en veut à la femme de son ventre trop fécond ; elle redoute ces germes de vie qu'il risque de déposer en elle. Et c'est pour tous deux la consternation quand, malgré les précautions, elle se trouve « prise ». Le cas est fréquent dans les pays où les méthodes anticonceptionnelles sont rudimentaires. Alors l'anti-physis prend une forme particulièrement grave : c'est l'avortement. Également interdit dans les pays qui autorisent le « birth-control », il a beaucoup moins d'occasions de s'y proposer. Mais en France c'est une opération à laquelle quantité de femmes se trouvent acculées et qui hante la vie amoureuse de la plupart d'entre elle. »³³⁹

Simone de Beauvoir détruit ainsi l'image stéréotypée patriarcale de la « nature » maternelle

337 *Boys, Boys, Boys*, Joy Sorman, Gallimard, Folio, Paris, 2007, p112

338 Cf. vol. Ier, Deuxième partie « Histoire », section V, où on trouvera un historique de la question du « birth-control » et de l'avortement

339 *Le Deuxième Sexe Tome 2 L'Expérience vécue, Chapitre VI La Mère*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p326

de la femme. La place de la femme n'est pas déterminée, n'a pas de destin physiologique. Elle interpelle même la contraception, recours « instinctif » de la femme à mettre un terme à une grossesse. Elle critique également l'image féminine qui pense que la femme est heureuse quand elle est enceinte. Pour argumenter et appuyer ses dires, Simone de Beauvoir cite de nombreux hommes et femmes de lettres à l'instar de notre auteure du *Blé en Herbe* Colette.

« Quand la grossesse se poursuit, le rapport entre la mère et le fœtus change. Celui-ci s'est solidement installé dans le ventre maternel, les deux organismes se sont adaptés l'un à l'autre et il y a entre eux des échanges biologiques qui permettent à la femme de retrouver son équilibre. Elle ne se sent plus possédée par l'espèce : c'est elle qui possède le fruit de ses entrailles... Comblée, la femme connaît aussi la satisfaction de se sentir « intéressante », ce qui a été depuis son adolescence son plus profond désir ; comme épouse, elle souffrait de sa dépendance à l'égard de l'homme ; à présent elle n'est plus l'objet sexuel, servante, mais elle incarne l'espèce, elle est promesse de vie, d'éternité ; son entourage la respecte ; ses caprices même deviennent sacrés : c'est ce qui l'encourage à inventer des « envies ». Justifiée par la présence en son sein d'un autre, elle jouit enfin pleinement d'être soi-même. Colette décrit dans *L'Etoile Vesper* cette phase de la grossesse.

Insidieusement sans hâte, la béatitude des femelles pleines m'envahissait. Je n'étais plus tributaire d'aucun malaise, d'aucun malheur. Euphorie, ronronnement, de quel nom, le scientifique ou le familial, nommer cette préservation ? Il faut bien qu'elle m'ait comblée puisque je ne l'oublie pas... Sixième, septième mois... Premières fraises, premières roses. Puis-je appeler ma grossesse autrement qu'une longue fête ? On oublie les affres du terme, on n'oublie pas une longue fête unique : je n'en ai rien oublié... Cette grossesse heureuse, Colette nous dit qu'un de ses amis la nomma une « grossesse d'homme ». Et elle apparaît en effet comme le type de ces femmes qui supportent vaillamment leur état parce qu'elles ne s'absorbent pas en lui. Elle poursuivait en même temps son travail d'écrivain. « L'enfant manifesta qu'il arrivait le premier et je vissai le capuchon de mon stylo ». »³⁴⁰

En donnant comme modèles des auteures comme Colette, Simone de Beauvoir affirme aussi que « la maternité est un étrange compromis de narcissisme, d'altruisme, de rêve, de sincérité, de mauvaise foi, de dévouement, de cynisme. »³⁴¹ Elle dévoile ainsi toute l'hypocrisie de la femme qui se sent exister par la maternité. En effet, la femme n'est pas libre ou émancipée, elle est juste respectée par l'homme car elle détient en elle une part de celui-ci, sa descendance, son extrapolation. La femme n'est pas considérée pour ce qu'elle est, son corps reste un objet et ne lui appartient toujours pas. C'est pourquoi Simone de Beauvoir lutte pour que la femme puisse choisir librement d'être enceinte, au nom de son épanouissement personnel.

340 *Le Deuxième Sexe Tome 2 L'Expérience vécue, Chapitre VI La Mère*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p353-354

341 Ibid. p367

L'auteure du *Deuxième Sexe* fait également des synthèses théoriques afin de donner pleinement son portrait de la femme libre et indépendante, à son image.

« La femme reconnaît que l'univers dans son ensemble est masculin ; ce sont les hommes qui l'ont façonné, régi, et qui encore aujourd'hui le dominent ; quant à elle, elle ne s'en considère pas comme responsable ; elle n'a pas appris les leçons de la violence, elle n'a jamais émergé comme un sujet en face de ces dieux à face humaine qui définissent fins et valeurs. En ce sens, il y a de la vérité dans le slogan qui la condamne à demeurer « une éternelle enfant » ; on a dit aussi des ouvriers, des esclaves noirs, des indigènes colonisés qu'ils étaient de « grands enfants » aussi longtemps qu'on ne les a pas craints ; cela signifiait qu'ils devaient accepter sans discussion les vérités et les lois que leur proposaient d'autres hommes. Le lot de la femme, c'est l'obéissance et le respect. »³⁴²

« Il est donc aussi absurde de parler de « la femme » en général que de l'« homme » éternel. Et on comprend pourquoi toutes les comparaisons où l'on s'efforce de décider si la femme est supérieure, inférieure ou égale à l'homme sont oiseuses : leurs situations sont profondément différentes. Si l'on confronte ces situations mêmes, il est évident que celle de l'homme est infiniment préférable, c'est-à-dire qu'il a beaucoup plus de possibilités concrètes de projeter dans le monde sa liberté ; il en résulte nécessairement que les réalisations masculines l'emportent de loin sur celles des femmes : à celles-ci, il est à peu près interdit de rien faire... Sous des formes diverses, les pièges de la mauvaise foi, les mystifications du sérieux les guettent les uns comme les autres ; la liberté est en entière en chacun... La résignation n'est qu'une démission et une fuite ; il n'y a pour la femme aucune autre issue que de travailler à sa libération.

« Cette libération ne saurait être que collective, et elle exige avant tout que s'achève l'évolution économique de la condition féminine... Elles essaient de justifier leur existence au sein de leur immanence. C'est cet ultime effort – parfois ridicule, souvent pathétique – de la femme emprisonnée pour convertir sa prison en ciel de gloire, sa servitude en souveraine liberté que nous trouvons chez la narcissiste, chez l'amoureuse, chez la mystique. »³⁴³

Dans ce passage, Simone de Beauvoir dévoile tout son pouvoir d'écriture, sa force de conviction sur les luttes féminines qui lui tiennent à cœur. L'écriture théorique laisse place au poétique de la liberté de chacun et à la rhétorique politique qui tente de convaincre les femmes et les hommes et de l'égalité sexuelle.

342 *Le Deuxième Sexe Tome 2 L'Expérience vécue, Chapitre X Situation et Caractère de la Femme*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p478

343 Ibid. p515-516

b) Écrire sur soi

Le travail d'écriture sur le sens de l'existence de Simone de Beauvoir met en évidence l'épanouissement personnel de la femme et sa quête de liberté. Ses recherches exploitent pleinement sa vie, ses expériences, ses initiations, ses apprentissages. Son pouvoir littéraire l'amène à son émancipation et son indépendance. Ses créations essayistes, liées à ses autobiographies, lui permettent d'inventer tout son univers personnel retranscrit dans un style innovant, libérateur et galvanisant. C'est pourquoi ses romans autobiographiques restent des repères à la compréhension de l'essai.

Le Deuxième Sexe se présente comme une œuvre encyclopédique, psychanalytique, littéraire. Mais il est aussi comme un documentaire sur une expérience personnelle qui renvoie à ses autobiographies.

« Le premier tome du Deuxième sexe fut publié en juin ; en mai avait paru dans Les Temps Modernes le chapitre sur « l'initiation sexuelle de la femme », que suivirent en juin et juillet ceux qui traitaient de « la lesbienne » et de « la maternité ». En novembre le second volume sorti chez Gallimard. J'ai dit comment ce livre fut conçu : presque fortuitement ; voulant parler de moi, je m'avisai qu'il me fallait décrire la condition féminine ; je considérai d'abord les mythes que les hommes ont forgés à travers les cosmologies, les religions, les superstitions, les idéologies, les littératures. Je tentai de mettre de l'ordre dans le tableau, à première vue incohérent, qui s'offrit à moi : en tout cas l'homme se posait comme le Sujet et considérait la femme comme un objet, comme l'Autre. Cette prétention s'expliquait évidemment par des circonstances historiques ; et Sartre me dit que je devais aussi en indiquer les bases physiologiques... Je n'avais pas envisagé d'écrire un ouvrage aussi vaste...

Je m'étais mise à regarder les femmes d'un œil neuf et j'allai de surprise en surprise. C'est étrange et stimulant de découvrir soudain, à quarante ans, un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas. Un des mal-entendus qu'a suscité mon livre, c'est qu'on a cru que j'y niais entre hommes et femmes toute différence : au contraire j'ai mesuré en l'écrivant ce qui les sépare ; ce que j'ai soutenu, c'est que ces dissemblances sont d'ordre culturel et non pas naturel. J'entrepris de raconter systématiquement, de l'enfance à la vieillesse, comment elles se créent ; j'examinai les possibilités que ce monde offre aux femmes, celles qu'il leur refuse, leurs limites, leurs malchances et leurs chances, leurs évasions, leurs accomplissements. Je composai ainsi le second volume : *l'Expérience vécue.* »³⁴⁴

344 *La Force des Choses*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Paris, 1986, p203

Le Deuxième Sexe fait part d'une profusion de références littéraires et intellectuelles mais la plus conséquente de ces références est l'auteure elle-même, qui donne toute sa vie, son être, son existence à son/sa lecteur/lectrice. Par l'interdisciplinarité (de la psychanalyse à l'anthropologie) de l'histoire à la littérature, le genre autobiographique structure l'essai *Le Deuxième Sexe*.

Simone de Beauvoir est la principale narratrice. L'emploi du « je » dans l'essai en est la preuve. Mais ce « je » reste en retrait et se présente comme une simple observatrice et non comme la protagoniste. Les exemples sont nombreux, notamment son voyage aux États-Unis qui lui permet de parler du « *birth-control* ». Elle se rend compte également de l'importance du mariage pour les jeunes filles.

« Dans le culte de son moi, l'adolescente peut puiser le courage d'aborder l'avenir inquiétant ; mais c'est une étape qu'il faut vite dépasser : sinon l'avenir se referme. L'amoureuse qui enferme l'amant dans l'immanence du couple le voue avec elle à la mort... En consentant à un mariage d'argent, elle se voue au plus étroit esclavage : elle ne prend pas appui sur sa liberté, elle fait de soi un objet qui est en danger dans le monde et dans les consciences étrangères. Son corps et son visage sont une chair vulnérable... La femme américaine, se voulant idole, se fait l'esclave de ses adorateurs, elle ne s'habille, ne vit, ne respire que par l'homme et pour lui. »³⁴⁵

Simone de Beauvoir se réfère aussi à ses souvenirs d'enfance afin de discuter sur la bourgeoisie, la religion pour peindre la femme de son époque : « Le mariage expose sa signification universelle et abstraite : un homme et une femme sont unis selon les rites symboliques sous les yeux de tous ; mais dans le secret du lit ce sont des individus concrets et singuliers qui s'affrontent et tous les regards se détournent de leurs étreintes. »³⁴⁶ Cette critique sur le mariage et la religion renvoie à : « J'étais à deux doigts de m'avouer la vérité : j'en avais assez d'être un pur esprit. Non que le désir me tourmentât, comme à la veille de la puberté. Mais je devinais que la violence de la chair, sa crudité, m'auraient sauvée de cette fadeur éthérée où je m'étiolais... Je détestais de plus en plus franchement le catholicisme : voyant Lisa et Zaza se débattre contre « cette religion martyrisante », je me réjouissais de lui avoir échappé ; en fait j'en restais barbouillée ; les tabous sexuels survivaient, au point que je prétendais pouvoir devenir morphinomane ou alcoolique, mais que je ne songeais même pas au libertinage. »³⁴⁷

345 *Le Deuxième Sexe, Tome 2 L'Expérience vécue, Troisième partie Justifications*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p437

346 *Le Deuxième Sexe, Tome 2 L'Expérience vécue, Deuxième partie Situation*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p243

347 *Mémoires d'une jeune Fille rangée*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio, Paris, 2008, p406

Le Deuxième Sexe et *Mémoires d'une jeune Fille rangée* ont de nombreux points communs au sujet de l'adolescence, de la mère, de l'amour, et autres thèmes sur l'image féminine.

« Depuis longtemps je me permettait de bénignes désobéissances ; ma mère me défendait de manger entre les repas ; à la campagne, j'emportais chaque après-midi dans mon tablier une douzaine de pommes : nul malaise ne m'avait jamais punie de mes excès. »³⁴⁸

« Je me rappelle la dissertation d'une élève de seize ans... Soudain, dans la cuisine où la mère lave la vaisselle, la fillette comprend que depuis des années, chaque après-midi, à la même heure, ces mains ont plongé dans les eaux grasses, essuyé la porcelaine avec le torchon rugueux. Et jusqu'à la mort elles seront soumises à ces rites. Manger, dormir, nettoyer... »³⁴⁹

Ces rituels maternels et l'éducation formelle sexiste sont des sources d'angoisse et de révolte pour Simone de Beauvoir. *Le Deuxième Sexe* et *Mémoires d'une jeune Fille rangée* se rapprochent également du *Blé en Herbe* de Colette sur les penchants adolescents. En effet, à partir d'une expérience de fascination pour le professeur Garric, Simone de Beauvoir crée une théorie sur l'objet d'adoration nécessaire à l'évolution adolescente. Cette obsession se retrouve chez Phil et ses scrupules sur Mme Dalleray déjà cités.

« Bien qu'ayant passé le certificat de littérature, je n'envisageai pas de me priver des cours de Garric : je continuai à m'asseoir en face de lui tous les samedis après-midi. Ma ferveur ne déclinait pas : il me semblait que la terre n'aurait pas été habitable si je n'avais personne à admirer... Son existence illuminait mes jours. »³⁵⁰

« L'homme l'éblouit et cependant il lui fait peur. Pour concilier les sentiments contradictoires qu'elle lui porte elle va dissocier en lui le mâle qui l'effarouche et la divinité rayonnante qu'elle adore pieusement... De telles amours ne soulèvent aucun problème. Très souvent c'est à un homme doué de prestige social ou intellectuel mais dont le physique ne saurait susciter de trouble qu'elles s'adressent ; par exemple à un vieux professeur un peu ridicule ; ces hommes d'âge émergent au-delà du monde où l'adolescente est enfermée... »³⁵¹

348 *Mémoires d'une jeune Fille rangée*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio, Paris, 2008, p144

349 *Le Deuxième Sexe, Tome 2 L'Expérience vécue, Deuxième partie Situation*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p264

350 *Mémoires d'une jeune Fille rangée*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio, Paris, 2008, p258

351 *Le Deuxième Sexe, Tome 2 L'Expérience vécue, Première Partie Formation*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p113

L'autobiographie permet donc d'argumenter et de citer des exemples utiles à la pensée féminine du *Deuxième Sexe*. Écrire sur des faits réels communs perfectionne et confirme les théories de Simone de Beauvoir. Elle partage en outre ses idées d'un point de vue subjectif et spontané : « Je revois cette autre femme qui avait gardé de beaux yeux, des traits nobles malgré une face bouffie de souffrance et qui laissait, sans même s'en apercevoir, les larmes couler sur ses joues en public, aveugle, sourde. »³⁵²

Ces descriptions, ces citations, ces exemples donnent une vivacité à la lecture, une force de conviction à l'écriture de l'auteure.

En se référant à ses romans autobiographiques et surtout aux *Mémoires d'une jeune Fille rangée*, au sujet de la jeune fille, la compréhension du *Deuxième Sexe* est plus facile. Dans ce jeu de miroirs entre la vie de Beauvoir et ses théories, elle se donne comme exemple et ses œuvres deviennent des références littéraires, politiques, historiques et féministes. Le travail d'écriture de Simone de Beauvoir, du roman à l'essai interagissant et se documentant l'un l'autre, montre une construction rigoureuse de l'ensemble de sa littérature.

³⁵²*Le Deuxième Sexe, Tome 2 L'Expérience vécue, Première Partie Formation*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p570

c) Le roman d'apprentissage

Simone de Beauvoir utilise le genre autobiographique ou l'essai pour parler de son enfance et de son adolescence. Afin d'en tirer des leçons existentialistes, Colette s'oriente instinctivement vers le romanesque et plus particulièrement vers le roman d'apprentissage ou « bildungsroman » : un jeune héros, Phil en occurrence, a pour but de s'instruire, de se cultiver et de s'accomplir pour devenir responsable, et cette quête didactique passe surtout par l'érotisme. À travers l'écriture sur la sexualité, Colette décrit toute la complexité existentielle de l'adolescent-e, entre l'amour et la vie, la mort et l'altérité. Elle/il se retrouve alors confronté-e au monde et ses multiples nuances. *Le Blé en Herbe* présente cette période charnière entre l'enfance et la maturité sur une période temporelle très courte : le temps d'un été. Mais il est frappant que ce roman d'apprentissage se révèle être aussi proche de l'autobiographie : Colette donne son opinion sur l'amour, la sexualité, en utilisant la voix et les pensées de ses deux protagonistes.

Le Blé en Herbe est un roman d'apprentissage sur l'adolescence où le décor naturel reflète les personnages principaux : Vinca et Phil.

« Le camarade qui l'épiait, couché sur la dune à poils d'herbe, berçait sur ses bras croisés son menton fendu d'une fossette. Il compte seize ans et demi, puisque Vinca atteint ses quinze ans et demi. Toute leur enfance les a unis, l'adolescence les sépare. »³⁵³

« De jour en jour changé, d'heure en heure plus fort, ne rompe la frêle amarre qui le ramène, tous les ans, de juillet en octobre, au bois touffu incliné sur la mer, aux rochers chevelus de fucus noir. »³⁵⁴

Sans situation ni repère temporel, sauf la Bretagne et la période des vacances estivales, les deux adolescents partagent un moment idyllique et suspendu dans un lieu mystérieux et rêveur. Loin de la civilisation, Vinca et Phil existent dans un court instant de bonheur et de plénitude, des conditions idéales pour l'épanouissement personnel et pour vivre des expériences. Connaître leurs âges permet de placer le roman à l'adolescence.

L'arrivée de la Dame en blanc est un élément perturbateur des deux enfants qui plonge Phil au cœur de cette transition entre l'enfance et l'adolescence.

353 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p32

354 Ibid. p33

« -Hep ! Petit !

La voix qui l'éveilla était jeune, autoritaire. Phil se tourna, sans se lever, vers une dame tout de blanc vêtue qui enfonçait, à dix pas de lui, ses hauts talons blancs et sa canne dans le chemin du goémon... Par politesse, Phil se leva, s'approcha, et ne rougit que quand il fut debout, en sentant son torse nu le vent rafraîchi et le regard de la dame en blanc, qui sourit et changea de ton.

– Pardon, Monsieur... je suis sûre que mon chauffeur s'est trompé. J'ai eu beau l'avertir...

Phil n'eut pas le temps de retenir un éclat de rire que la dame blanche imita complaisamment :

– J'ai dit quelque chose de drôle ? Prenez garde, je vais devoir vous tutoyer : vous paraissez douze ans, quand vous riez.

Mais elle le regardait dans les yeux, comme un homme. »³⁵⁵

Si le désir libidinal de Phil se réveille, Vinca, quant à elle, révèle son fort attachement pour son partenaire. Elle est jalouse de cette rencontre entre Phil et la Dame en blanc. Restant dans son monde enfantin, Vinca reste la figure de l'innocente jeune fille sentimentale.

« - Phil ! Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

Des épaules et de tout le visage, il exprima qu'il n'en savait rien.

– Tu ne la connais pas et tu lui parles ?

Phil toisa sa petite amie avec une malice qui renaissait et secouait un joug passager. Il percevait joyeusement leur âge, leur amitié déjà troublée, son propre despotisme et la dévotion hargneuse de Vinca. Ruisselante, elle montrait des genoux meurtris de saint Sébastien, parfaits sous leur épiderme balaféré ; des mains d'aide-jardinier ou de mousse ; un mouchoir verdi la cravatait et son blouson sentait la moule crue. Son vieux béret poilu ne luttait plus avec le bleu de ses yeux et, sauf ces yeux anxieux, jaloux, éloquents, elle ressemblait à un collégien déguisé pour une charade. »³⁵⁶

Cet excès de jalousie rejoint l'exacerbation de leurs sentiments : Vinca et Phil subissent les mouvements de leurs émotions.

« Phil s'assit d'un coup de reins, prêt à répondre à l'ironie... Honteux de tant de douceur, il se tut, et elle leva sur lui des yeux étonnés, car elle n'attendait point de mansuétude. Lui-même crut à une trêve passagère de susceptibilité et s'apprêta aux reproches, aux sarcasmes enfantins, à ce qu'il appelait l'« humeur lévrière » de sa petite compagne. Mais elle sourit mélancoliquement, d'un sourire errant qui s'adressait à la mer calme, au ciel où le vent haut dessinait des fougères de nuages. »³⁵⁷

355 *Le Blé en Herbe*, Colette, Flammarion, Paris, 2015, p53

356 Ibid. p55

357 Ibid. p53

Vinca se montre parfois modérée, impassible, n'existant que par les mots, la tonalité, le jeu du langage ironique et le bon mot alors que Phil se dépense dans de grands gestes, se rapprochant de l'éloquence, de la gravité et de l'agressivité. Même si Vinca donne l'image d'une enfant, Phil dévoile pleinement sa crise adolescente, se plonge ouvertement dans ses profondeurs existentielles et ses contrariétés agitées de jeune homme en rupture. Mais les rôles peuvent s'inverser lors de crises de jalousie et de fortes vibrations amoureuses.

d) La littérature amoureuse

Dans *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir cite de nombreux-ses écrivain-e-s pour expliquer l'idéologie affirmée, culturelle et historique, sur la femme. À partir de ses analyses sur la littérature amoureuse selon André Breton par exemple, elle tend à affirmer sa théorie sur le mythe féminin.

Dans l'univers poétique de Breton,

« La femme est un élément de perturbation ; elle arrache l'homme au sommeil de l'immanence ; bouche, clé, porte, pont, c'est Béatrice initiant Dante à l'au-delà. « L'amour de l'homme pour la femme, si nous nous attachons une seconde à l'observation du monde sensible, persiste à encombrer le ciel de fleurs géantes et fauves. Il demeure pour l'esprit qui éprouve toujours le besoin de se croire en lieu sûr la plus terrible pierre d'achoppement. » L'amour d'une autre conduit à l'amour de l'Autre. »³⁵⁸

« Cette femme unique, à la fois charnelle et artificielle, naturelle et humaine, a le même sortilège que les objets équivoques aimés des surréalistes : elle est pareille à la cuiller-soulier, à la table-loup, au sucre de marbre que le poète découvre à la foire aux puces ou invente en rêve ; elle participe au secret des objets familiers soudains découverts dans leur vérité ; et à celui des plantes et des pierres. Elle est toutes les choses :

Ma femme à la chevelure de feu de bois

aux pensées d'éclair de chaleur

à la taille de sablier

... Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens

*... Ma femme aux yeux de savane*³⁵⁹

Mais surtout elle est par-delà toutes choses la Beauté. La beauté n'est pas pour Breton une idée qui se contemple mais une réalité qui se révèle – donc existe – qu'à travers la passion ; il n'y a pas de beauté au monde que par la femme... « La beauté, convulsive sera érotique, voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle ou ne sera pas. »... Pour tous les poètes – ou presque – la femme incarne la nature ; mais selon Breton elle ne l'exprime pas seulement : elle la délivre. »³⁶⁰

358 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p366

359 En italique dans le texte

360 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p371

Le genre poétique de Breton transpose tous ses fantasmes sur le mythe féminin. Pour lui, elle incarne un bouleversement indispensable à l'homme qui veut expérimenter l'amour. Mais la femme est enfermée dans cette figure de la poésie, dans une relation amoureuse partagée, symbole de la Beauté. Simone de Beauvoir condamne cette image idyllique de la féminité : « Vérité, Beauté, Poésie, elle est Tout : une fois de plus tout sous la figure de l'autre, Tout excepté soi-même. »³⁶¹ Aussi flatteur que peut être le portrait de Breton sur les femmes, il leur ôte leur propre identité, leur singularité, et par là leur indépendance et leur liberté existentielle.

« Le rôle qu'elle devrait remplir, c'est avant tout un rôle pacificateur... Si la femme apparaît aujourd'hui comme inadaptée, mal équilibrée, c'est par suite du mauvais traitement que lui a infligé la tyrannie masculine ; mais elle garde un miraculeux pouvoir du fait qu'elle plonge ses racines aux sources vives de la vie dont les mâles ont perdu les secrets.

Il convient donc de prendre parti aujourd'hui pour la femme ; en attendant que lui ait été restituée dans la vie sa véritable valeur, l'heure est venue « de se prononcer en art sans équivoque contre l'homme pour la femme »... Dans la mesure où la femme est simplement assimilée à un être humain, elle sera aussi incapable que les êtres humains mâles de sauver ce monde en perdition, c'est la féminité comme telle qui introduit dans la civilisation cet élément autre qui est la vérité de la vie et de la poésie et qui seul peut délivrer l'humanité.

La perspective de Breton étant exclusivement poétique, c'est exclusivement comme poésie donc comme autre que la femme y est envisagée. Dans la mesure où on s'interrogerait sur son destin à elle, la réponse serait impliquée dans l'idéal de l'amour réciproque : elle n'a d'autre vocation que l'amour ; ceci ne constitue aucune infériorité puisque la vocation de l'homme est aussi l'amour. »³⁶²

D'autre part, Simone de Beauvoir fait une étude littéraire sur Stendhal dans laquelle les personnages féminins se rapprochent de la femme libre et autonome de l'auteure du *Deuxième Sexe*.

« Si quittant l'époque contemporaine je reviens maintenant à Stendhal, c'est qu'au sortir de ces carnivals où la Femme tout à tour se déguise en mégère, en nymphe, en étoile du matin, en sirène, il est réconfortant d'aborder un homme qui vit parmi des femmes en chair et en os... Il préfère leur amour à toute amitié, leur amitié à celle des hommes ; des femmes inspirent ses livres, des figures de femmes les peuplent ; c'est en grande partie pour elles qu'il écrit. »

361 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, p375

362 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, p375

« Ce tendre ami des femmes, et précisément parce qu'il les aime dans leur vérité, ne croit pas au mystère féminin ; aucune essence ne définit une fois pour toutes la femme ; l'idée d'un »éternel féminin « lui semble pédante et ridicule... Si l'on trouve dans l'histoire si peu de génies féminins, c'est que la société les prive de tout moyen de s'exprimer. « Tous les génies qui naissent femmes sont perdus pour le bonheur du public ; dès que le hasard leur donne les moyens de se montrer, voyez-les atteindre aux talents les plus difficiles. » Le pire handicap quelles aient à supporter, c'est l'éducation dont on les abrutit ; l'opresseur s'attache toujours à diminuer ceux qu'il opprime ; c'est à dessein que l'homme refuse aux femmes leurs chances. »³⁶³

« Ce que nous appellerions aujourd'hui leur authenticité : c'est là le trait commun à toutes les femmes qu'il a aimées ou inventées avec amour ; toutes sont des êtres libres et vrais... Lamiel³⁶⁴ se rit des conventions, des mœurs, des lois ; la Sanseverina³⁶⁵ se jette avec ardeur dans l'intrigue et ne recule pas devant le crime... C'est chez Mme de Rênal³⁶⁶ que l'indépendance de l'âme est le plus profondément cachée ; elle ignore elle-même qu'elle est mal résignée à son sort ; c'est son extrême délicatesse, sa sensibilité à vif qui manifestent sa répugnance pour la vulgarité de son entourage... Ces femmes sont tout simplement vivantes ; elles savent que la source des vraies valeurs n'est pas dans les choses extérieures, mais dans les cœurs ; c'est ce qui fait le charme du monde qu'elles habitent ; elles en chassent l'ennui du seul fait qu'elles y sont présentes avec leurs rêves, leurs désirs, leurs plaisirs, leurs émotions, leurs inventions. »³⁶⁷

Les héroïnes stendhaliennes sont des femmes accomplies car elles assument leur existence, leur être, leur liberté, restant elles-mêmes malgré l'adversité. Pour Stendhal, rejoint par Simone de Beauvoir, l'amour est la femme car il est aussi libre, émancipateur et sincère qu'elle.

« Devant la femme, l'homme goûte le plaisir de la contemplation ; il s'en enivre comme d'un paysage ou d'un tableau ; elle chante dans son cœur et nuance le ciel. Cette révélation le révèle à lui-même : on ne peut comprendre la délicatesse des femmes, leur sensibilité, leur ardeur sans se faire une âme délicate, sensible, ardente ; les sentiments féminins créent un monde de nuances,

363 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p378

364 Lamiel personnage principal du roman éponyme *Lamiel* (1889) jeune fille passionnée de romans d'aventure

365 La Sanseverina - Gina del Dongo, la comtesse Pietranera, la duchesse Sanseverina, la comtesse Mosca. Tante de Fabrice, éprise de lui. *La Chartreuse de Parme* (1841)

366 Mme de Rênal est l'épouse de Monsieur de Rênal et l'amante de Julien. D'un caractère doux et réservé, elle se montre parfois naïve. Mère aimante de trois enfants, la maladie du plus jeune la fera se repentir de son adultère. Manipulée par son confesseur, elle écrit, à la fin du roman, une lettre de dénonciation de Julien au marquis de la Mole, qui précipitera sa chute. *Le Rouge et le Noir* (1830)

367 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p380

d'exigences dont la découverte enrichit l'amant : près de Mme de Rênal, Julien³⁶⁸ devient un autre que cet ambitieux qu'il avait décidé d'être, il se choisit à neuf...

« C'est un but nouveau dans la vie auquel tout se rapporte et qui change la face de tout. L'amour-passion jette aux yeux d'un homme toute la nature avec ses aspects sublimes comme une nouveauté inventée d'hier. » L'amour brise la routine quotidienne, chasse l'ennui, l'ennui en qui Stendhal voit un mal si profond parce qu'il est l'absence de toutes raisons de vivre ou de mourir ; l'amant a un but et cela suffit pour que chaque journée devienne une aventure ! »³⁶⁹

Pour Stendhal et Simone de Beauvoir, la littérature amoureuse peut donc parler de cette femme émancipée, libre et vivante. La femme peut donc être elle-même et être amoureuse. Dans un style poétique et passionné, Simone de Beauvoir encourage alors la femme à être amoureuse car l'amour peut être une voie pour se trouver, se choisir et s'assumer.

Auparavant, elle rappelle la quasi-absence des femmes dans l'Histoire. Et cette idée est encore présente de nos jours, en concédant néanmoins l'apport de plus en plus important de documents et d'archives qui permettent au sexe féminin de retrouver une place dans cette Histoire masculine.

« Les hommes exagèrent volontiers l'étendue de ces influences quand ils veulent convaincre la femme qu'elle a la plus belle part ; mais en fait les voix féminines se taisent là où commence l'action concrète ; elles ont pu susciter des guerres, non suggérer la tactique d'une bataille ; elles n'ont guère orienté la politique que dans la mesure où la politique se réduisait à l'intrigue : les vraies commandes du monde n'ont jamais été aux mains des femmes ; elles n'ont pas agi sur les techniques ni sur l'économie, elles n'ont pas fait ni défait des Etats, elles n'ont pas découvert des mondes. C'est par elles que certains événements ont été déclenchés : mais elles ont été prétextes beaucoup plus qu'agents... Le grand homme jaillit de la masse et il est porté par les circonstances : la masse des femmes est en marge de l'histoire, les circonstances sont pour chacune d'elles un obstacle et un tremplin. Pour changer la face du monde, il faut y être d'abord solidement ancré ; mais les femmes solidement enracinées dans la société sont celles qui lui sont soumises ; à moins d'être désignées pour l'action par droit divin – et en ce cas elles se sont montrées aussi capables que les hommes –

368 Julien Sorel héros du roman. Fils d'un charpentier de Verrières, il est anobli à la fin du roman. Un temps précepteur chez Monsieur de Rênal où il est l'amant de M^{me} de Rênal, il vit ensuite dans un séminaire avant de devenir secrétaire chez le Marquis de la Mole. Il est décrit physiquement comme brun, pâle, fin et séduisant. Au fur et à mesure du roman, sa personnalité se révèle : jeune homme ambitieux, il n'hésite pas à user d'hypocrisie et de manipulations pour satisfaire son rêve d'ascension sociale ; pourtant il garde un « cœur noble ». Malgré son intelligence et son excellente mémoire, il ne parvient pas à briller en société, où il commet de nombreuses maladresses et autres erreurs de jugement. Son admiration pour Napoléon ne rencontre pas la faveur de l'époque (la Restauration) et il est contraint de la dissimuler. Il est âgé de dix-huit ans au début du roman et en a vingt-trois quand il meurt. *Le Rouge et le Noir* (1830)

369 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p387

l'ambitieuse, l'héroïne sont des montres étranges. C'est seulement depuis que les femmes commencent à se sentir chez elles sur cette terre qu'on a vu apparaître une Rosa Luxembourg, une Marie Curie. Elles démontrent avec éclat que ce n'est pas l'infériorité des femmes qui a déterminé leur insignifiance historique : c'est leur insignifiance historique qui les a vouées à l'infériorité.³⁷⁰ »³⁷¹

Il est vrai que le plus souvent les femmes marquent l'Histoire dans un effet de masse et qu'il est rare qu'une femme soit à la tête d'un gouvernement, d'ailleurs quand c'est le cas, les médias, les politiques relayent l'information comme un fait remarquable, et non une banalité. De ces considérations sur la place des femmes dans l'Histoire, Simone de Beauvoir fait le lien évident entre histoire et culture.

« Le fait est flagrant dans le domaine où elles ont le mieux réussi à s'affirmer, c'est-à-dire le domaine culturel. Leur sort a été profondément lié à celui des lettres et des arts... Parce qu'elles sont en marge du monde, c'est vers elles que les hommes vont se tourner quand ils s'efforcent par la culture de franchir les bornes de leur univers et d'accéder à ce qui est autre. Le mysticisme courtois, la curiosité humaniste, le goût de la beauté qui s'épanouit dans la Renaissance italienne, la préciosité du XVIIe, l'idéal progressiste du XVIIIe amènent sous des formes diverses une exaltation de la féminité. La femme est alors le principal pôle de la poésie, la substance de l'œuvre d'art ; les loisirs dont elle dispose lui permettent de se consacrer aux plaisirs de l'esprit : inspiratrice, juge, public de l'écrivain, elle devient son émule ; c'est elle souvent qui fait prévaloir un mode de sensibilité, une éthique qui alimente les cœurs masculins et ainsi elle intervient dans son propre destin... C'est parce qu'elle n'est pas engagée dans l'action que la femme a une place privilégiée dans les domaines de la pensée et de l'art ; mais l'art et la pensée ont dans l'action leurs sources vives. »³⁷²

La littérature, tout au long des siècles, a enfermé la femme dans un rôle de féminité, synonyme de sensibilité, de la délicatesse, de charme, jusqu'à devenir tantôt une mère pleine de tendresse tantôt une femme cruelle qui se joue de l'homme misérable désespérément amoureux.

Pour finir ce chapitre sur les mythes et la littérature, Simone de Beauvoir remobilise la forte impression des contes de fées qui bercent très tôt la majorité des petites filles qui s'identifie à la princesse en attente du prince charmant.

370 « Il est remarquable qu'à Paris, sur un millier de statues (si l'on excepte les reines qui forment pour une raison purement architecturale la corbeille du Luxembourg), il n'y en ait que dix élevées à des femmes. Trois sont consacrées à Jeanne d'Arc. Les autres sont Mme de Ségur, George Sand, Sarah Bernhardt, Mme Boucicaut et la baronne de Hirsch, Maria Deraismes, Rosa Bonheur. »

371 *Le Deuxième Sexe Tome I Les Faits et les Mythes, Chapitre Histoire*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p226

372 Ibid. p227

« Comment le mythe de Cendrillon ne garderait-il pas toute sa valeur ? Tout encourage la jeune fille à attendre du « prince charmant » fortune et bonheur plutôt qu'à en tenter seule la difficile et incertaine conquête. En particulier, elle peut espérer accéder grâce à lui à une caste supérieure à la sienne, miracle que ne récompensera pas le travail de toute sa vie. Mais un tel espoir est néfaste parce qu'il divise ses forces et ses intérêts ; c'est cette division qui est peut-être pour la femme le plus grave handicap. »³⁷³ Cette croyance misogyne renforce le pouvoir des hommes sur les femmes : l'homme a une image de perfection et la jeune fille se doit de rester patiente et passive.

À partir de cette éducation phallocrate des jeunes filles de l'époque de Simone de Beauvoir, nous savons déjà que Judith Butler élabore aussi cette théorie : l'identité et le sexe féminin ne sont pas innés mais sont une construction matérialiste. Elle souligne également l'impact du discours dans ce jeu de pouvoir entre les femmes et les hommes.

« Les débats féministes actuels autour de l'essentialisme posent différemment la question de l'identité féminine et de l'oppression masculiniste. Les revendications universalistes se fondent sur un point de vue épistémologique commun ou partagé, un point de vue issu de la conscience ou des structures partagées de l'oppression ou des structures prétendument trans-culturelles de la féminité, de la maternité, de la sexualité et/ou de l'écriture féminine. On a vu que ce geste globalisant avait soulevé un certain nombre de critiques de la part de femmes pour qui la catégorie « femme » était normative et exclusive et que celle-ci était invoquée sans aucune mention des rapports de classe ou des privilèges raciaux. En d'autres termes, à force d'insister sur la cohérence et l'unité inter-sections culturelles, sociales et politiques où toutes sortes de « femmes » en chair et en os sont construites. »³⁷⁴

Dans cet extrait, Judith Butler tient un discours politique. En interpellant les minorités sociales ou identitaires, elle questionne les féministes sur leur revendication d'universaliser l'identité « femme ». *Trouble dans le Genre* va même au-delà de ce débat, en sortant de la binarité terminologique femme/homme, quand elle traite de l'autorité hétérosexuelle, déjà analysée. En analysant les relations entre les sexes, les civilisations et les races, la théoricienne du genre démontre les entraves du discours et du langage.

À propos de l'écriture féminine, Judith Butler considère que cette nomination enferme l'esprit féminin dans un corps. La formule « écriture féminine » serait alors un autre outil pour

373 *Le Deuxième Sexe Tome 1 Les Faits et les Mythes, première partie Destin, Chapitre Histoire*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p233

374 *Trouble dans le Genre Le féminisme ou la subversion de l'Identité, Chap. Sujets de Sexe/Genre/Désir*, Judith Butler, La Découverte, Paris, 2005, p80

assujettir les femmes dans leur propre substance. Le corps des femmes est une psychose masculine. L'existence de la femme est niée et se présente comme l'opposé du corps masculin. « Ce sujet est abstrait dans la mesure où il nie l'incarnation qui le marque socialement, et projette cette incarnation déniée et dénigrée sur la sphère féminine, assignant le corps au féminin. Cette association entre le corps et le féminin finit par se réduire à son corps, et le corps masculin, totalement nié, devient paradoxalement l'instrument incorporel d'une liberté prétendument absolue. »³⁷⁵

Au sujet de l'écriture féminine, selon Butler, l'homme est présenté comme un esprit alors que la femme est un corps, un objet. En effet, le genre romanesque représente souvent la femme entre la prostituée ou la mère, une amoureuse ou une sorcière.

De même, Judith Butler reprend la question du « je » en se définissant comme « je suis une femme » ou « je suis un homme », les structures sociales et surtout le langage attachent le monde extérieur à l'être.

« Revendiquer comme si cela ne posait aucun problème le fait d'« être » une femme ou d'« être » hétérosexuel. le serait un symptôme de cette métaphysique de la substance pour le genre... Le genre que l'on confond naïvement (plutôt que dans une perspective critique) avec le sexe, sert de principe unificateur du soi incorporé et maintient cette unité envers et contre le « sexe opposé » dont la structure est censée maintenir un parallèle mais aussi une cohérence oppositionnelle interne entre le sexe, le genre et le désir. Qu'une personne de sexe féminin puisse dire « Je me sens femme » ou qu'une autre de sexe masculin dire « Je me sens homme », repose sur l'idée que la redondance dans ces énoncés ne les rend pas pour autant insignifiants. Bien qu'il puisse sembler qu'être d'une certaine anatomie ne soit pas problématique, on considère que l'expérience que l'on fait d'une prédisposition psychique ou d'une identité culturelle genrée est un énoncé vrai...

Le genre ne peut dénoter une unité de l'expérience, du sexe, du genre et du désir, que lorsque le sexe est compris comme ce qui nécessite d'une certaine manière le genre et le désir – le genre étant ici une désignation psychique ou culturelle du soi, le désir étant hétérosexuel et se différenciant donc dans un rapport d'opposition à l'autre genre qui est son objet. »³⁷⁶

Dans *Trouble dans le Genre*, Judith Butler critique donc les théories philosophiques qui se basent sur l'identification de l'être par le corps. Le genre n'est pas naturel, pré-historique ou pré-culturel, il ne se définit pas non plus par des pratiques sexuelles ou sociales comme le langage.

375 *Trouble dans le Genre Le féminisme ou la subversion de l'Identité*, Chap. Sujets de Sexe/Genre/Désir, Judith Butler, La Découverte, Paris, 2005, p76

376 Ibid. p92

Tout discours, de la littérature à l'oralité, cherche à aller au-delà des mots employés. De la même manière, le travail d'écriture de Judith Butler dépasse la simple finalité de la « subversion de l'identité ». Elle arrive à déconstruire le genre mais aussi à repenser les diverses constructions sociales qui régissent l'être et le langage. En mettant en doute les règles publiques et privées, elle bouleverse aussi celles de l'écriture et la philosophie traditionnelle.

Ces codes d'écriture traditionnelle s'illustrent dans le genre romanesque de Colette et *Le Blé en Herbe* ne déroge pas à la règle. En effet, le roman d'apprentissage s'inscrit dans la lignée d'une tradition littéraire née de l'Antiquité. La référence la plus évidente est celle de *Daphnis et Chloé* de Longus, ouvrage rédigé fin du IIe – début IIIe siècle.

« Ce roman grec ou pastorale avait été adapté par Amyot au XVIe siècle et par Paul-Louis Courier au XIXe siècle ; il avait fourni le livret d'un ballet avec les chœurs de Maurice Ravel créé en 1912 par la Compagnie de Ballets russes au théâtre du Châtelet. Et surtout, il était devenu le sujet d'une opérette dont Colette avait rendu compte en 1918 ; il est donc naturel que la narratrice, voulant écrire l'initiation amoureuse de deux adolescents, y fasse directement allusion en intitulant le chapitre IV « Daphnis ». Le court roman de Longus raconte comment, sur l'île de Lesbos, deux enfants abandonnés sont recueillis l'un par un chevrier, l'autre par un berger. Devenus adolescents, ils gardent ensemble les troupeaux et, vivant constamment en pleine nature, s'adonnent à des jeux pastoraux ; mais ils commencent à être tourmentés par un mal dont ils ignorent la cause et que le vieux Philétas leur explique comme venant d'Eros ; il termine ainsi sa leçon : « Pour l'amour, il n'est pas de remède, ni que l'on boive, ni que l'on mange [...] il n'y a que le baiser, les étreintes, et de s'étendre, sans vêtement, l'un près de l'autre, corps contre corps³⁷⁷ ». Mais cette leçon devra être complétée par Lycénion, la femme d'un paysan voisin ; elle éloigne Daphnis de Chloé par ruse et l'initie à l'amour « pour leur venir en aide et satisfaire son propre désir³⁷⁸ ». Daphnis, à son tour, initiera Chloé. Ce roman, sur lequel se greffent quelques aventures... a donc pour sujet unique la découverte de l'amour par deux adolescents. Or bien des détails du *Blé en Herbe* rappellent l'histoire de Daphnis et Chloé. Les deux romans présentent une même unité de lieu et de temps, *Daphnis et Chloé* se déroule, au rythme des saisons, sur deux ans ; *Le Blé en Herbe* évoque deux mois d'été, au rythme du soleil et de la pluie. Les deux adolescents, d'un côté comme de l'autre, vivent et jouent dans la nature et aiment se réfugier à l'intérieur de leur grotte... « Le foin dur » sur lequel Phil initie, à son tour, Vinca peut aussi faire penser à une pastorale... Quant à Lycénion, femme de la ville, elle s'oppose à la fille toute naturelle, comme Mme Dalleray à Vinca... »³⁷⁹

377 *Chloé et Daphnis*, Longus

378 Ibid.

379 Colette *Le Blé en Herbe*, Françoise Brin, Ellipses, Paris, 1999, p12

Ce lien entre *Daphnis et Chloé* et *Le Blé en Herbe* met en évidence le style romanesque et amoureux assez classique de Colette. Mais la célèbre écrivaine va au-delà de cette écriture apparemment simpliste jusqu'à renouveler à sa manière le genre littéraire, marquant ainsi la littérature de son époque. Ses romans révèlent toute sa vie, ses bonheurs et ses déboires, surtout sur le plan sentimental.

À plusieurs reprises et surtout après sa rupture avec Willy, Colette s'interroge sur ce fondement de l'écrit qu'est le lien amoureux, pour le défaire et le refaire : « « Tous mes romans, après, ressassent pourtant l'amour, et je m'en suis pas lassée. Mais je ne me suis reprise à mettre l'amour en romans, et à m'y plaire, que lorsque j'eus retrouvé de l'estime pour lui – et pour moi. »³⁸⁰

L'écriture de Colette lui permet de se construire, d'élaborer son image d'écrivaine et de femme à travers l'amour, cet inlassable plaisir qu'elle vit et revit pleinement. La passion et l'esprit s'entrecroisent dans chacune de ses relations et donc de ses romans.

« Mais en réalité c'est le sens de la relation amoureuse qui se modifie au cours de cette interrogation : que reste-t-il de l'amour lorsque l'écrivain se détache de l'« objet » d'amour, de tout « autre », quel que soit son sexe, pour se confondre seule et uniquement avec le rythme du monde ? Épouser un chat, une fleur : Colette ne fait qu'en rêver, elle le fait réellement – en écrivant le chat, la fleur. Cette alchimie psychique et corporelle s'accomplit progressivement et non sans hésitations, car elle commettra aussi maintes pages faciles dans lesquelles de fulgurantes épiphanies côtoient de lassantes variations sur le ménage à trois. Mais le « changement » lui importe plus que les productions littéraires qui en résulteront : dire qu'il « n'a rien à voir avec la littérature » ne marque pas nécessairement une dévalorisation de l'écriture de la part de l'écrivain, mais une inclusion totale de l'expérience littéraire dans celle de l'Être tout entier pour un sujet nommé Colette. »³⁸¹

L'écriture amoureuse de Colette reste sensée tout en préservant les émotions, les plaisirs et les désirs. Elle exploite chaque apparition sentimentale qui lui vient à l'esprit, qu'elle cherche à réaliser et pas seulement à imaginer. Son existence et la vie de ses personnages se fondent sur la volonté de réaliser leurs rêves, d'assouvir leurs désirs pour atteindre le bonheur et la liberté, malgré les déceptions, les angoisses existentielles adolescentes ou les tentatives de suicide.

« Avec sa nouvelle façon d'être et d'écrire, elle accède à cette figuration par soustraction que visent de façon si différente un Léonard ou un Freud. Telle une entaille ou une morsure, son style étincelant, succinct, où l'opulence elle-même est lestée par le non-dit, s'arroge cette négativité qui résorbe le prolix. De même, dans sa vie, Colette assume une forme de cruauté en s'obstinant, car l'enjeu est existentiel, à privilégier sa solitude d'écrivain – quoique bien entourée par de solides

380 *Mes apprentissages*, Colette, Fayard, Hachette Littérature, Paris, 2004

381 *Le Génie féminin Tome 3 Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p110

amitiés gratifiantes et exigeantes. Plus tard, l'auteur chevronné décrira son art, négativement, comme « la connaissance de ce qu'il convenait de ne pas écrire... On devient un grand écrivain... autant par ce que l'on refuse à sa plume que par ce qu'on lui accorde ; ... l'honneur de l'écrivain, c'est le renoncement.³⁸² »³⁸³ »

L'écriture et l'amour demandent à l'être des exigences et notamment celui du renoncement. Si l'écrivain-e doit renoncer à certaines amitiés, accepter de devenir un être solitaire, l'amour demande d'accepter autrui et de lui donner une part de soi. La résignation est aussi de se soumettre à la perte de l'amour, comme la perte de soi-même. Cette idée poétique du renoncement venant de Colette rejoint celle de Rousseau sur l'amour :

« Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour ; on prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur surchargé d'un sentiment si doux l'étend pour ainsi dire sur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on servoit détruite, on se voit réciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus on se dépite contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus »³⁸⁴

La violence de l'amour est une source d'inspiration pour Rousseau, tout comme Colette qui découvre un nouveau rôle à l'écriture.

« Tressage serré, pudique et brûlant, entre les mots et le désir, les souvenirs et les sensations, le sens et les sons. Affirmée comme une ascèse si on la compare à l'ébriété des intrigues amoureuses antérieures dans lesquelles s'illustra l'auteur, et commencée auprès de Missy, cette écriture en « sulfures » trouvera son espace d'étayage, sa source et son apogée dans la figure mythique de Sido. Lacunaire, antinarratif, tout en réserve et en retenue, le style littéraire singulier de Colette fragmente le récit comme il pulvérise le temps : il brouille la chronologie, mélange les saccades temporelles pour assembler les souvenirs en un kaléidoscope. Expression de l'intimité la plus secrète, de la « sensualité plus éparse que le spasme », « sans résolution et sans exigences »³⁸⁵, qu'est, selon Colette, la sexualité féminine, cette portée du style colettien triomphe dans une série de textes »³⁸⁶. C'est le cas du *Le Blé en Herbe*.

382 *Paysages et Portraits*, Colette, Flammarion, Paris, 2002

383 *Le Génie féminin Tome 3 Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p112

384 *La Nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques Rousseau, 1761

385 *Le Pur et l'Impur*, Colette, 1932

386 *Le Génie féminin Tome 3 Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p141

L'écriture amoureuse, communément liée au genre poétique, perd son rythme et crée des dissonances chez Colette. L'écrivaine rapproche alors la sensibilité littéraire à la sensualité et à la sexualité. L'amour n'est plus alors cet état d'âme qui dépasse l'être mais s'ancre dans la réalité grâce aux « spasmes » littéraires. Écrire devient aussi voluptueux qu'un orgasme.

« Colette développe une écriture romanesque qui, elle aussi, s'en ressent en brisant la ligne chronologique des intrigues, en insérant des kaléidoscopes mémoriels et des épiphanies sensorielles, mais qui conserve néanmoins l'apparence de la narration vouée aux épreuves psychologiques »³⁸⁷ comme *Le Blé en Herbe*. « S'il nous arrive souvent que cette psychologie complaisante nous lasse, rappelons-nous la sévérité avec laquelle Colette elle-même jugée ces textes : « dialogue lâche, rapide, malléable, [...] langue veule et vive [...] ma victime [il s'agit de Léopold Marchand] n'aura appris de moi qu'une chose, mais qui compte : l'art de mal écrire.³⁸⁸ » Et pourtant le style de Colette pénètrent jusqu'au style formulaire et gnomique... Dans ce double régime de son écriture, le genre romanesque révèle une Colette qui excelle dans la description intime, dans le fragment - « morceaux choisis » - que ses romans aux variations psychologiques semblent faits pour préparer ou mettre en valeur, et non l'inverse. Est-ce parce que le raccourci et la condensation, plutôt que le développement, conviennent mieux aux troubles des sens, voire aux abords de l'insoutenable que vise précisément le génie de Colette ? Cet art percutant de la saisie du détail s'épanouit aussi et tout particulièrement dans ses portraits, chroniques et autres notules journalistiques ou théâtrales, qui proposent non pas un jugement politique ou esthétique, mais une captation à la fois dramatique et généreuse de l'autre. »³⁸⁹

Proche de l'écriture féminine du XIXe siècle, Colette actualise le genre romanesque à son époque et rejoint ainsi le style littéraire de Simone de Beauvoir : l'écriture permet de parler de soi et d'universaliser la femme, sans systématiquement utiliser l'autobiographie, mais en manipulant le roman ou l'essai.

« Les contraintes journalistiques ont souvent imposé cette écriture lapidaire et crochue ... »
L'écriture poétique et amoureuse « ne vise pas à raconter, mais à capter, saisir, ciseler la pulsion plutôt que l'âme – une émotion prépsychique au lieu de la psyché elle-même. Sa fulgurance touche l'Être au travers des êtres, et atteint la doublure animale de la psychologie humaine. Art de la soustraction mais sans sécheresse, de la brièveté intense, la petite « nouvelle » se sert des métamorphoses poétiques des partenaires amoureux tout autant que les *insights* de l'écrivain sur le sadomasochisme érotique. Et si Colette, ce faisant, ne devient pas une star du polar, c'est d'abord parce que le plaisir et la sexualité l'intéressent plus que la désolation mélancolique qui guide la

387 *Le Génie féminin Tome 3 Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p141

388 *Journal de Monaco*, Colette

389 *Le Génie féminin Tome 3 Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p142

plume de ses consœurs anglo-saxonnes. Enfin et surtout, dans cette captation de la jubilation, c'est l'hyperbole lyrique qui retient la gourmande, évitant ainsi la morbidité qui se délecte de longues enquêtes logiques. »³⁹⁰

L'écriture amoureuse permet donc de renouveler l'écriture sur les passions et les plaisirs. La sexualité féminine n'est plus cachée mais assumée, sans devenir pornographique ou précieux.

Si Judith Butler considère l'écriture féminine comme un nouvel outil linguistique et littéraire pour la misogynie, Simone de Beauvoir et Colette ne sont pas aussi radicales : la féminité n'est pas une entrave à la femme, tant que celle-ci a pris librement le choix d'être féminine. L'amour hétérosexuel est vivement critiqué par la théoricienne de *Trouble dans le Genre* car, l'hétérosexualité, il est vrai, est un système de codes sociaux qui enclavent les individus dans un genre, un sexe et une identité. Mais l'amour, sous toutes ses formes, de l'hétérosexualité à l'homosexualité par exemple, reste un choix libre et indépendant et ne doit pas devenir un interdit. En effet, la jeune fille et le jeune homme, comme dans *Le Blé en Herbe*, commence ses recherches sur elle/lui-même en se confrontant à autrui et à d'autres libertés qui ne sont pas les siennes. Une de ses libertés peut se risquer à l'amour, une expérience à vivre pleinement car nécessaire à la construction de soi.

390 *Le Génie féminin Tome 3 Colette*, Julia Kristeva, Fayard, Paris, 2002, p144

PARTIE 3

3. La femme : libre et amoureuse

3.1 La construction du mythe et de l'identité féminine

Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, devenu une référence dans le monde féministe, est souvent critiqué dans le but d'initier une nouvelle théorie sur le thème déterminatif de la femme. En rejoignant l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, son compagnon tant littéraire que dans sa vie, Beauvoir est souvent sous-estimée, vue comme son disciple, par ignorance et par extrémisme. Si elle admire l'instigation de l'existentialiste, elle arrive tout de même à s'en détacher afin de revendiquer ses propres idées : montrer la situation sociale, politique et historique limitant l'exploration de la liberté humaine, dans la conjecture féminine.

a) La sociologie de genre

La femme a une image personnelle pré-construite. Avant même de prendre conscience d'elle-même, dès son enfance, la femme se conçoit à partir d'idées pré-conçues par la société et par les stéréotypes masculins. Il est alors intéressant d'analyser les pratiques et les théories qui maintiennent encore aujourd'hui cette image de la femme, ce mythe féminin, à partir d'études sociologiques et anthropologiques, et notamment celles de Pierre Bourdieu et sa *Domination masculine*.

Dès la préface de son œuvre, le renommé sociologue tient à préciser qu'il fait « le constat de la constance relative des structures sexuelles et des schèmes à travers lesquelles elles sont perçues comme une manière condamnable et immédiatement condamnée, fausse et immédiatement réfutée par le rappel de toutes les transformations de la situation des femmes, de nier et de condamner les changements de cette situation. »³⁹¹ En effet, malgré les revendications et les manifestations sur l'émancipation féminine, la reconstruction historique et institutionnelle, ayant tenté de remodeler l'ordre sexuel, a marqué le savoir relatif, notamment sur la question du genre. Mais il a malgré tout maintenu les relations inégalitaires entre la femme et l'homme.

Bien que la connaissance tende vers une neutralité humaniste, que l'essentialisme biologique et psychanalytique soit contrecarré par l'individualisme discursif prisé par Judith Butler, les femmes ont du mal à s'engager pour lutter en faveur de leur indépendance et de leur liberté. Mais il faut rappeler que ce combat n'est plus pour leur quotidien ou pour le droit de vote, mais « c'est souhaiter qu'elles sachent travailler à inventer et à imposer, au sein même du mouvement social, et en s'appuyant sur les organisations nées de la révolte contre la discrimination symbolique, dont elles sont, avec les homosexuel(le)s, une des cibles privilégiées, des formes d'organisation et d'action

391 *La Domination masculine, Préface*, Pierre Bourdieu, éditions du Seuil, 1998 et 2002 pour la préface, p7

collectives et des armes efficaces, symboliques notamment, capables d'ébranler les institutions qui contribuent à éterniser leur subordination. »³⁹²

La femme d'aujourd'hui est donc maintenue dans une représentation inférieure au sexe masculin par le système politique et social. En effet, les mentalités ont toujours besoin de poser une étiquette sur l'individu en la/le reliant au sexe. Considérer la femme ou l'homme ne se fait pas par la reconnaissance de sa singularité originelle mais par un classement binaire entre le sexe féminin et masculin.

« Ce tri est confirmé à différentes étapes de la croissance de l'individu par d'autres signes biologiques, certains d'entre eux étant reconnus par le sens commun, d'autres (au moins dans la société moderne) étant élaborés par la science, tels ceux produits par la découverte des chromosomes, des gonades et des hormones. Dans tous les cas, l'affectation à une classe sexuelle s'applique presque sans exception à toute la population et vaut pour toute la vie, ce qui constitue un cas exemplaire, sinon prototypique, de classification sociale. De plus, dans la société moderne, nous avons le sentiment que l'opposition mâle-femelle correspond à une division sociale fonctionnant en pleine harmonie et en accord réaliste avec notre « héritage biologique » et qu'il s'agit là d'un élément qui ne peut être démenti, cas exceptionnel d'adéquation entre la compréhension spontanée de l'homme de la rue et les découvertes des laboratoires. (Ainsi le profane peut-il être disposé à admettre la thèse célèbre de Margaret Mead³⁹³, selon laquelle le tempérament est déterminé culturellement et non biologiquement et, au-delà, l'idée que les femmes puissent exercer avec compétence des métiers comme celui de dentiste, ou même de pompier, et aller jusqu'à admettre que seuls des partis pris littéraires justifient la convention qui place « il » avant « elle », « homme » avant « femme », « son » avant « sa » dans les phrases qui les associent, ce qui autorise l'utilisation d'« homme » pour signifier l'espèce humaine tout entière, et l'emploi de « son » comme pronom relatif des termes semi-définis, tels qu'« individu », les désignations masculines étant à l'évidence la forme « non marquée » ; mais, en faisant ces concessions, le profane, comme Margaret Mead [et apparemment comme moi-même], ne voit pas de raison de nier que les termes « il » et « elle » restent parfaitement adéquats pour désigner les individus dont il s'agit.) »³⁹⁴

C'est pourquoi il est intéressant d'étudier des auteures comme Judith Butler qui déconstruit le langage ou encore Simone de Beauvoir qui avait, déjà à son époque, dénoncé ces pratiques sexistes qui enferment la femme dans une définition préétablie.

392 *La Domination masculine, Préface*, Pierre Bourdieu, éditions du Seuil, 1998 et 2002 pour la préface, p7

393 Margaret Mead (1901-1978) anthropologue américaine, populaire pour ses travaux sur le rapport à la sexualité dans les cultures traditionnelles de l'Océanie et du sud-est asiatique

394 *L'Arrangement des Sexes*, Erving Goffman, édition La Dispute, Série Le Genre du Monde, Paris, 2002 p46

Effectivement, l'image que la femme se crée sur elle-même vient de la religion et de la littérature. Simone de Beauvoir révèle et analyse ce fait afin de démontrer que les qualificatifs féminins, donnant lieu au concept de féminité, ne sont pas naturels et émancipateurs. Le mythe féminin, engageant des pratiques féminines, ne valorise pas la femme, ne la représente aucunement et ne lui permet pas d'être libre et d'exister par et pour elle-même.

Simone de Beauvoir découvre l'idéologie, les mythes féminins, construits par les hommes. Ces révélations lui permettent de mieux comprendre les fondements initiaux de la condition féminine : « la femme se connaît et se choisit non en tant qu'elle existe pour soi mais telle que l'homme la définit. Il nous faut donc la décrire d'abord telle que les hommes la rêvent puisque son être-pour-les-hommes est des facteurs essentiels de sa condition concrète. »³⁹⁵

Le mythe de la femme est initié dès le christianisme, religion qui a longtemps organisé la société, aux premières heures de la civilisation occidentale.

« La femme apparaissait comme l'inessentiel qui ne retourne jamais à l'essentiel, comme l'Autre absolu, sans réciprocité. Tous les mythes de la création expriment cette conviction précieuse au mâle et entre autres, la légende de la Génèse, qui, à travers le christianisme, s'est perpétuée dans la civilisation occidentale... Eve est la nature élevée à la translucidité de la conscience, elle est une conscience naturellement soumise. Et c'est là le merveilleux espoir que souvent l'homme a mis dans la femme : il espère s'accomplir comme être en possédant charnellement un être, tout en se faisant confirmer dans sa liberté par une liberté docile. Aucun homme ne consentirait à être une femme, mais tous souhaitent qu'il y ait des femmes. »³⁹⁶

La femme reste une conscience subordonnée à l'homme, ce qui permet à ce dernier de se valoriser tout en restant le dominant. Le mythe de la création, où Eve aurait été créée à partir d'une côte d'Adam, - en omettant Lilith qui a été créée en même temps qu'Adam -, tente de démontrer que la femme est un être secondaire. Mais l'homme ne se rend pas compte de son « arrogante naïveté ». La femme n'est pas un incident.

Cette croyance est le signe de l'angoisse masculine face à la solitude existentielle. Le sexe féminin doit prendre conscience de sa force, de son existence en dehors de l'homme. Celui-ci a eu besoin de construire un mythe pour se rassurer.

395 *Le Deuxième Sexe T1 Les Faits et les Mythes, Chapitre Histoire*, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p235

396 Ibid.

« Tout mythe implique un Sujet qui projette ses espoirs et ses craintes vers un ciel transcendant. Les femmes ne se posant pas comme Sujet n'ont pas créé le mythe viril dans lequel se refléteraient leurs projets ; elles n'ont ni religion ni poésie qui leur appartiennent en propre... »³⁹⁷ En effet, la religion et la littérature, du romanesque à la poétique, construisent le mythe féminin à partir duquel les femmes façonnent leur identité. « Elle est une idole, une servante, la source de la vie, une puissance des ténèbres ; elle est le silence élémentaire de la vérité, elle est artifice, bavardage et mensonge ; elle la guérisseuse et la sorcière ; elle est la proie de l'homme, elle est sa perte, elle est tout ce qu'il n'est pas et qu'il veut avoir, sa négation et sa raison... Et c'est pourquoi la femme n'incarne aucun concept figé ; à travers elle s'accomplit sans trêve le passage de l'espoir à l'échec, de la haine à l'amour, du bien au mal, du mal au bien. »³⁹⁸

L'image de la femme est donc liée à une croyance humaine dont la sociologie et l'anthropologie exposent les contours et les analysent. En effet, malgré la volonté féministe de détruire la symbolique féminine, il est difficile de rompre la complicité entre les deux sexes, cette domination symbolique que les femmes, dans un rôle de victime soumise, accordent aux hommes dominants. Ce rapport de domination se conserve par le choix séduisant de la simplicité, et par la connaissance ou l'ignorance de l'inversion possible des rôles entre dominant et dominé, voire même supprimer ces rapports.

« Il semble que les croyances relatives au genre, à la masculinité, à la féminité et à la sexualité soient en étroite interaction avec le comportement de genre effectif et qu'en cette matière intervienne une sociologie spontanée. Les découvertes sur le genre et la sexualité, qu'elles soient bien ou mal fondées, sont assimilées sélectivement – parfois très rapidement – à des visions normatives de la masculinité et de la féminité, ce qui peut leur permettre d'avoir un effet d'auto-réalisation sur le comportement objectif de genre. Néanmoins, les croyances concernant le genre, la masculinité, la féminité et la sexualité n'appartiennent pas en elles-mêmes au genre, sauf dans la mesure – qui peut être considérable – où les classes sexuelles y adhèrent différemment. »³⁹⁹

Le consentement des désignations des deux sexes intensifie alors le mythe féminin, « la dissymétrie fondamentale, celle du sujet et de l'objet, de l'agent et de l'instrument, qui instaure entre l'homme et la femme sur le terrain des échanges symboliques, des rapports de production et de reproduction du capital symbolique. »⁴⁰⁰ La domination masculine est donc préservée dans notre

397 *Le Deuxième Sexe T1 Les Faits et les Mythes, Chapitre Histoire*, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p243

398 Ibid. p245

399 *L'Arrangement des Sexes*, Erving Goffman, édition La Dispute, Série Le Genre du Monde, Paris, 2002, p50

400 *La Domination masculine, Chapitre 1 Une Image grossie*, Pierre Bourdieu, éditions du Seuil, 1998, p65

société actuelle par l'appropriation des moyens de production économique des hommes, masquant le travail réel des femmes dans les biens symboliques, comme la maternité, marquant ainsi leur hégémonie. Cette idée s'illustre par l'inégalité d'une partie des salaires pour le même travail entre les femmes et les hommes. La femme ne doit pas être définie par son aspect corporel mais plutôt :

« Comme n'étant qu'une des catégories de personnes défavorisées de la société moderne, alors la comparaison avec certaines de ces catégories s'impose d'elle-même, en même temps que la spécification de la place des femmes sur l'échelle des traitements injustes. La réponse à cette dernière question est parfois : pas tellement basse. Dans la société américaine, les femmes sont plus ou moins à égalité avec les hommes du point de vue de leur classement ethnique ou social ; tout ce que ces dernières propriétés confèrent socialement aux hommes sous la forme de gains ou de pertes, elles le confèrent aussi aux femmes. De même, il existe une forte égalité entre les sexes en ce qui concerne l'héritage, l'accès à l'enseignement (au moins secondaire), la consommation personnelle de biens, la plupart des droits égaux et l'amour et le respect de leurs enfants. Les femmes sont désavantagées du point de vue de la rémunération de leur travail et du niveau qu'elles peuvent atteindre dans leurs emplois, de l'accès à certaines professions et à certaines ressources de crédit, du point de vue des pratiques légales concernant le nom, de leurs droits à l'usage de l'espace public. (Certains de ces désavantages s'atténuent avec la modernisation et la transformation des politiques de contrôle des populations). »⁴⁰¹

Si la comparaison facile entre l'idéologie américaine et française se retrouve dans l'analyse comparative réalisée entre Simone de Beauvoir et Judith Butler, il est surtout intéressant de noter que la différence entre les sexes ne relève pas seulement de la biologie, de la psychanalyse ou de la politique mais d'« une archéologie historique de l'inconscient qui, sans doute originairement construit en un état très ancien et très archaïque de nos sociétés, habite chacun de nous, homme ou femme. »⁴⁰²

« Par tel ou tel geste ritualisé, les hommes ne vont pas manquer de montrer, de temps à autre, qu'ils considèrent les femmes comme des êtres fragiles et précieux qu'il convient de protéger des dures réalités de la vie et auxquelles on doit témoigner amour et respect. Les femmes peuvent bien être définies comme étant de moindre valeur que les hommes, mais c'est avec sérieux qu'elles sont néanmoins idéalisées, mythologisées, au travers de valeurs telles que le maternage, l'innocence, la gentillesse, l'attrait sexuel, et ainsi de suite – un panthéon de moindre valeur, peut-être, mais de tout de même un panthéon. De plus, de nombreuses femmes – peut-être leur grande majorité aux Etats-Unis, même de nos jours – sont profondément convaincues que, si désolante que soit la place

401 *L'Arrangement des Sexes*, Erving Goffman, édition La Dispute, Série Le Genre du Monde, Paris, 2002, p57

402 *La Domination masculine, Chapitre 2 L'Anamnèse des constantes cachées*, Pierre Bourdieu, éditions du Seuil, Paris, 1998, p79

qui leur est faite dans la société, la vision officielle de ce qui différencie leurs caractéristiques naturelles de celles des hommes est exacte, et qu'elle l'est éternellement et naturellement.

Ce sont ces facteurs particuliers associés à la position des femmes qui introduisent une ressemblance considérable entre notre monde moderne égalitaire et les mondes les plus patriarcaux que nous puissions imaginer – comme un éclat d'un bloc minéral très ancien. »⁴⁰³

C'est pourquoi la sociologie et l'anthropologie tentent de dégager les aspects culturels et inconscients de la définition de la femme, retranscrits dans les métaphores poétiques, afin de réaliser le difficile constat scientifique de la domination masculine. De l'objectivité à la subjectivité, l'idéalisation de la femme par le mythe rejoint le discours de Simone de Beauvoir sur la littérature et la poésie.

La femme et son image se construisent comme l'altérité de l'homme dans toutes ses ambivalences. Elle est son origine par la mère, elle est sa mort par la passion. Elle représente sa réalité par la Nature et sa prison pour la vie. En devenant une mère, une épouse, une fin, la femme devient le Paradis et l'Enfer, la vérité et la pensée, la nature et la matérialité, pour l'homme. C'est pourquoi le mythe est largement exploité en littérature.

« La poésie prétend capter ce qui existe par-delà la prose quotidienne : la femme est une réalité éminemment poétique puisque en elle l'homme projette tout ce qu'il ne décide pas d'être. Elle incarne le Rêve ; le rêve est pour l'homme la présence la plus intime et la plus étrangère, ce qu'il ne veut pas, ne fait pas, vers quoi il aspire et qui ne saurait être atteint ; l'Autre mystérieuse qui est la profonde immanence et la lointaine transcendance lui prêterait ses traits... Étant la substance même des activités poétiques de l'homme, on comprend que la femme apparaisse comme son inspiratrice : les Muses sont femmes. La Muse est médiatrice entre le Créateur et les sources naturelles où il doit puiser. C'est à travers la femme dont l'esprit est profondément engagé dans la nature que l'homme va sonder les abîmes du silence et de la nuit féconde. La Muse ne crée rien par elle-même ; c'est une Sibylle assagie qui s'est faite docilement servante d'un maître. »⁴⁰⁴

La poésie est la prétention de l'homme à comprendre la femme. Elle lui permet de la définir à travers ses états d'âme, ses émotions et ses passions, à travers son propre point de vue. Le genre poétique masculin ne tente jamais de se mettre à la place d'une femme, de la comprendre dans une position détachée. La poésie fait croire qu'elle embellit la femme, en décrivant sa Beauté ou sa supériorité, mais la femme-inspiratrice n'est qu'une illusion car c'est l'homme qui écrit, qui contrôle l'action.

403 *L'Arrangement des Sexes*, Erving Goffman, édition La Dispute, Série Le Genre du Monde, Paris, 2002, p61

404 Ibid. p299

De ce mythe poétique de la femme source inspiratrice, l'homme lui confie aussi le rôle de pédagogue : étant extérieure à la société dominée par les hommes, elle pourrait être alors juge et conseillère.

« Ce n'est pas seulement pour le posséder que l'homme rêve d'un Autre, mais aussi pour être confirmé par lui ; se faire confirmer par des hommes, qui sont ses semblables, réclame de lui une tension constante : c'est pourquoi il souhaite qu'un regard venu du dehors confère à sa vie, à ses entreprises, à lui-même une valeur absolue... Proche de l'homme, dominée par lui, la femme ne pose pas de valeurs qui lui soient étrangères : et cependant, comme elle est autre, elle demeure extérieure au monde des hommes et donc capable de le saisir avec objectivité. C'est elle qui en chaque cas singulier dénoncera la présence ou l'absence du courage, de la force, de la beauté, tout en confirmant du dehors le prix universel. Les hommes sont trop occupés de leurs rapports de coopération et de lutte pour être les uns pour les autres en public : ils ne se contemplent pas. La femme est à l'écart de leurs activités, elle ne prend pas part aux joutes et aux combats : toute sa situation la destine à jouer ce rôle de regard... Dans *Le Lys dans la Vallée*⁴⁰⁵ la femme joue le rôle d'éducatrice ; c'est celui qui lui est assigné dans *L'Éducation sentimentale*⁴⁰⁶, dans les romans de Stendhal et dans quantité d'autres romans d'apprentissage... Au près des femmes, le jeune homme s'initie au « monde », et à cette réalité complexe qu'on appelle « la vie ». Elle est un des buts privilégiés auxquels se destine le héros, l'aventurier, l'individualiste. »⁴⁰⁷

La femme a un nouveau rôle au regard du mythe créé par les hommes, elle peut ainsi incarner celle qui lui fait découvrir la vie, l'initiatrice et l'éducatrice de sa formation charnelle. La femme est encore une fois assignée à être un outil pour l'homme, sans existence propre. Les allégories d'antan, comme *Cendrillon*⁴⁰⁸ ou *Peau d'Âne*⁴⁰⁹, le cinéma contemporain, où « Orson

405 *Le Lys dans la Vallée*, Roman d'Honoré de Balzac (1835). Première étude des *Scènes de la Vie de Province*, livre original par sa structure déséquilibrée, il rassemble deux lettres. Roman typique de « l'homme aux deux femmes », *le Lys dans la vallée* est aussi le dernier des romans « poétiques » et « romantiques » de Balzac

406 *L'Éducation sentimentale*, Roman de Gustave Flaubert (1869). Sous-titré « Histoire d'un jeune homme », le roman relate la vie de Frédéric Moreau, jeune provincial tout juste bachelier, qui a le coup de foudre pour Marie Arnoux, épouse et mère de famille modèle. C'est elle qu'il ne cessera d'aimer, même si d'autres femmes traversent sa vie, flattant ses sens ou sa vanité. Entre les joies des vieilles amitiés ou des relations de camaraderie mondaines, Frédéric se laisse aller aux exaltations politiques et suit de plus ou moins loin la révolution de 1848. L'histoire avec un grand H serait en somme une série d'événements mesquins et décousus : leur vie, une suite d'occasions manquées et de désirs inaccomplis

407 *Le Deuxième Sexe* *II Les Faits et les Mythes, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p300-301

408 *Cendrillon*, personnage et titre d'un conte de Perrault

409 *Peau d'Âne*, Conte de Perrault, en vers (1694)

Welles⁴¹⁰ a incarné dans *Citizen Kane*⁴¹¹ l'impérialisme de cette fausse générosité... Kane choisit d'écraser de ses dons une obscure chanteuse »⁴¹². L'homme reste le héros, le sauveur, et la femme reste un but symbolique, sans corps.

Dans cette écriture chevaleresque, avec un héros qui part sauver la demoiselle en détresse, introduite par la tradition littéraire médiévale, « l'héroïsme et la poésie sont des modes de séduction : mais en se laissant séduire la femme exalte l'héroïsme et la poésie. Aux yeux de l'individualiste, elle détient un privilège encore plus essentiel : elle lui apparaît non comme la mesure de valeurs universellement reconnues, mais comme la révélation de ses mérites singuliers et de son être même... Il n'est viril, charmant, séducteur, tendre, cruel qu'en fonction d'elle : si c'est à ces plus secrètes vertus qu'il accorde du prix, il a d'elle un besoin absolu ; par elle il connaîtra le miracle de s'apparaître comme un autre, un autre qui est aussi son moi le plus profond. »⁴¹³

En effet, dans la littérature médiévale, la femme, gracieuse et bien éduquée, a une place importante dans l'épanouissement masculin : l'apparente passivité féminine est à assimiler à la réflexion. La femme devient la raison, la sagesse du héros. Elle représente ainsi l'image, l'idée, la réalité et la vérité que l'homme veut se faire de lui-même.

Le mythe féminin construit encore une fois la représentation féminine comme une altérité et non comme la reconnaissance de l'égalité, en admettant la femme comme une autre liberté aussi importante et existante que lui.

Cette reconnaissance égocentrique de la femme, comme un être différent de l'homme et qui lui sert à parler de lui, est particulièrement significative dans l'« Idéal » amoureux et dans une relation hétérosexuelle.

410 Orson Welles (1915-1985) Cinéaste et acteur américain, Le drame de la carrière d'Orson Welles, l'inaction forcée, le contraint à tourner chacun de ses films comme s'il réalisait son tout premier. Ses meilleures réussites, curieusement, appartiennent à un genre littéraire ou « hollywoodien » défini, cela quoi qu'il en ait : le « thriller » ou la saga familiale. Le cinéma est pour lui synonyme de « respiration », de raison de vivre et d'espérer. Excessif, infatigable, aussi peu conventionnel que possible, Orson Welles a poursuivi dans sa tête et dans ses trop rares films une œuvre de géant, à laquelle le cinéma doit beaucoup et devra toujours

411 *Citizen Kane*, Comédie dramatique d'Orson Welles (1941), avec Orson Welles (Charles Foster Kane). Produit, écrit, réalisé et interprété par un homme de vingt-six ans, *Citizen Kane* s'inspire de la vie du milliardaire William Randolph Hearst, un magnat essayant de se lancer dans le cinéma. Plus qu'une simple biographie, ce film est une véritable autobiographie de son auteur, jeune prodige qui révolutionnait là le cinéma mondial avant de rompre avec Hollywood. Régulièrement cité parmi les dix meilleurs films de tous les temps, *Citizen Kane* rompt avec les codes narratifs traditionnels en brisant la linéarité alors en usage au profit d'une structure éclatée.

412 *Le Deuxième Sexe* *II Les Faits et les Mythes*, Chapitre *Mythes*, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p302

413 Ibid. p303

« La femme fait rêver l'homme : cependant elle pense au confort, au pot-au-feu ; on lui parle de son âme alors qu'elle n'est qu'un corps. Et croyant poursuivre l'Idéal l'amant est le jouet de la nature qui utilise toutes ces mystiques aux fins de la reproduction. Elle représente en vérité le quotidien de la vie ; elle est niaiserie, prudence, mesquinerie, ennui... L'homme a réussi à asservir la femme : mais dans cette mesure il l'a dépouillée de ce qui en rendait la possession désirable. Intégrée à la famille et à la société, la magie de la femme, plutôt qu'elle ne se transfigure, se dissipe ; réduite à la condition de servante, elle n'est plus cette proie indomptée où s'incarnaient tous les trésors de la nature. Depuis la naissance de l'amour courtois, c'est en lieu commun que le mariage tue l'amour. Trop méprisée ou trop respectée, trop quotidienne, l'épouse n'est plus un objet érotique... C'est que l'érotisme implique une revendication de l'instant contre le temps, de l'individu contre la collectivité ; il affirme la séparation contre la communication ; il est rebelle à toute réglementation ; il contient un principe hostile à la société. »⁴¹⁴

L'amour est un moyen d'unir deux libertés existentialistes qui peuvent se respecter et communiquer, alors que le mariage enferme les deux êtres dans des institutions et des normes sociales. C'est pourquoi l'adultère est un symbole de liberté pour la femme :

« Pour arracher la femme à la Nature, pour l'asservir à l'homme par des cérémonies et des contrats, on l'a élevée à la dignité d'une personne humaine, on l'a douée de liberté. Mais la liberté est précisément ce qui échappe à toute servitude ; et si on l'accorde à un être originellement habité par des puissances maléfiques, elle devient dangereuse... L'homme n'a accepté la femme dans le monde masculin qu'en faisant d'elle une servante, en la frustrant de sa transcendance ; la liberté dont on l'a dotée ne saurait avoir d'autre usage que négatif ; elle s'emploie à se refuser. La femme n'est devenue libre qu'en devenant captive ; elle renonce à ce privilège humain pour retrouver sa puissance d'objet naturel. Le jour, elle joue perfidement son rôle de servante docile, mais la nuit elle se change en chatte, en biche ; elle se glisse à nouveau dans sa peau de sirène... La voilà donc vouée à l'infidélité : c'est le seul visage concret que puisse revêtir sa liberté. Elle est infidèle par-delà même ses désirs, ses pensées, sa conscience ; du fait qu'on la regarde comme un objet, elle est offerte à toute subjectivité qui choisit de s'emparer d'elle... »⁴¹⁵

Finalement, la seule liberté accordée par le mythe féminin, élaboré par les hommes, est le mensonge et l'infidélité par la sexualité. En effet, le mariage est l'ultime prison tolérée par la morale et institutionnalisée par la civilisation. Le mythe féminin encourage la femme à se marier, à enfanter pour enfin connaître le bonheur. D'après cette idéologie masculiniste, la construction de la femme,

414 *Le Deuxième Sexe T1 Les Faits et les Mythes, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p235

415 Ibid. p309

voire son émancipation, passe par l'union officialisée et en devenant femme mariée et mère. La prise en main de son existence et de sa liberté serait alors la trahison et la légèreté, dissimulées car dangereuses.

La femme se construit donc à partir d'un mythe féminin créé par la société masculine. Elle doit prendre la décision de les suivre ou de les combattre. Mais ce mythe est la base de son être, de son esprit. Chaque femme en a conscience, a été éduquée par toutes ces idéologies, ces images allégoriques, par la religion ou la littérature. Dans ce mythe, la femme est un jeu, une aventure où l'homme connaîtra le succès ou sa propre perte, le bonheur ou la mort.

« Voilà donc pourquoi la femme a un double et décevant visage : elle est tout ce que l'homme appelle et tout ce qu'il n'atteint pas. Elle est la sage médiatrice entre la Nature propice et l'homme ; et elle est la tentation de la Nature indomptée contre toute sagesse. Du bien au mal elle incarne charnellement toutes les valeurs morales et leur contraire ; elle est la substance de l'action et ce qui lui fait obstacle, la prise de l'homme sur le monde et son échec ; comme telle, elle est à la source de toute réflexion de l'homme sur son existence et de toute expression qu'il en peut donner ; cependant, elle s'emploie à le détourner de lui-même, à le faire sombrer dans le silence et dans la mort. Servante et compagne, il attend qu'elle soit aussi son public et son juge, qu'elle le confirme dans son être ; mais elle le conteste par son indifférence, voire ses moqueries et ses rires. Il projette en elle ce qu'il désire et ce qu'il craint, ce qu'il aime et ce qu'il hait. Et s'il est difficile de rien en dire, c'est parce que l'homme se cherche tout entier en elle et qu'elle est Tout. Seulement elle est Tout sur le mode de l'inessentiel : elle est tout l'Autre. Et, en tant qu'autre, elle est aussi autre qu'elle-même, autre que ce qui est attendu d'elle. Étant tout, elle n'est jamais ceci justement qu'elle devrait être ; elle est perpétuelle déception, la déception même de l'existence qui ne réussit jamais à s'atteindre ni à se réconcilier avec la totalité des existants. »⁴¹⁶

Ces considérations masculines sur les femmes ne sont que de la fiction car elles proviennent de l'imagination et de la littérature. En considérant la femme comme un but, un autre que lui-même, l'homme ne se rend pas compte de l'existence féminine. Il ne la place pas comme une égale. Au contraire, ces mythes permettent à l'homme de posséder la femme tout en confirmant ce qu'il est. Ces artifices aliènent la femme car elle doit alors se confronter à ce qu'elle est en réalité, une personne bien différente de cet idéal masculin. La femme ordinaire apparaît plus simple et plus insoumise que dans ces fantasmes masculins.

416 *Le Deuxième Sexe T1 Les Faits et les Mythes, Chapitre Mythes, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p320*

« Dans la société industrielle moderne, comme, semble-t-il, dans toutes les autres, le sexe est à la base d'un code fondamental, code conformément auquel s'élaborent les interactions et les structures sociales, code qui soutient également les conceptions que se font les individus de ce qui fonde leur nature humaine authentique. »⁴¹⁷

La maternité, la faible constitution physique des femmes, les différences dans l'éducation et dans le monde du travail, entre les femmes et les hommes sont des interprétations créées par la société.

« Appréhender ces très légères différences biologiques – si on les compare à toutes les autres différences existantes – comme étant à l'origine des conséquences existantes qui, semble-t-il, en découlent d'une manière intelligible, suppose tout un ensemble, suppose tout un ensemble intégré de croyances et de pratiques sociales, ensemble suffisamment vaste et cohérent pour justifier, aux fins de l'analyse, la résurrection de paradigmes fonctionnalistes indémodables... Ce ne sont pas, dès lors, les conséquences sociales des différences sexuelles innées qui doivent être expliquées, mais la manière dont ces différences ont été (sont) mises en avant comme garantes de nos arrangements sociaux, et surtout la manière dont le fonctionnement de nos institutions sociales permet de rendre acceptable cette façon d'en rendre compte. »⁴¹⁸

La femme est alors dans le déni de sa propre existence en acceptant, consciemment ou pas, la domination masculine mais surtout son rôle de soumise : « accepter comme évidentes, naturelles et allant de soi des prescriptions et des proscriptions arbitraires qui, inscrites dans l'ordre des choses, s'impriment insensiblement dans l'ordre des corps. » La place des femmes et ses possibilités dites « féminines » sont inculquées par la famille, la société, la politique, l'éducation. Chaque institution qui traverse la vie d'une femme l'identifie dans un déterminisme aliénant et charmant, entre la soumission et le besoin de sécurité, la gentillesse et la complaisance, le dévouement et le sacrifice, le choix et la « vocation », l'autorité et la subordination.

417 *L'Arrangement des Sexes*, Erving Goffman, édition La Dispute, Série Le Genre du Monde, Paris, 2002, p41

418 Ibid. p44

b) L'existentialisme beauvoirien

L'essentiel de la construction féminine réside dans l'existence. L'émancipation et l'indépendance individuelle passent par la prise de conscience de son unicité, pour atteindre sa propre liberté. Pour Simone de Beauvoir, la femme doit se considérer comme un Sujet et non un Autre.

« L'histoire nous a montré que les hommes ont toujours détenu tous les pouvoirs concrets ; depuis les premiers temps du patriarcat ils ont jugé utile de maintenir la femme dans un état de dépendance ; leurs codes se sont établis contre elle ; et c'est ainsi qu'elle a été concrètement constituée comme l'Autre. Cette condition servait les intérêts économiques des mâles ; mais elle convenait aussi à leurs prétentions ontologiques et morales. Dès que le sujet cherche à s'affirmer, l'Autre qui le limite et le nie lui est cependant nécessaire : il ne s'atteint qu'à travers cette réalité qu'il n'est pas... Il n'y a présence de l'autre que si l'autre est lui-même présent à soi : c'est-à-dire que la véritable altérité est celle d'une conscience séparée de la mienne et identique à elle. C'est l'existence des autres hommes qui arrache chaque homme à son immanence et qui lui permet d'accomplir la vérité de son être, de s'accomplir comme transcendance, comme échappement vers l'objet, comme projet. Mais cette liberté étrangère, qui confirme ma liberté, entre aussi en conflit avec elle : c'est la tragédie de la conscience malheureuse ; chaque conscience prétend se poser seule comme sujet souverain. Chacun essaie de s'accomplir en réduisant l'autre en esclavage... L'homme rêve de quiétude dans l'inquiétude et d'une plénitude opaque qu'habiterait cependant la conscience. Ce rêve incarné, c'est justement la femme ; elle est l'intermédiaire souhaité entre nature étrangère à l'homme et le semblable qui lui est trop identique »⁴¹⁹

Simone de Beauvoir développe ainsi ses théories sur la femme en utilisant les termes déjà parus dans la philosophie de Sartre et notamment dans *L'Être et le Néant*⁴²⁰. La reprise des pensées sartriennes permet à l'auteure du *Deuxième Sexe* de parler de cet Autre, pronom concis et maniable qui unit le moi individuel et le monde. *Le Deuxième Sexe* renoue aussi avec l'existentialisme afin de définir les rôles de chacun-e dans les relations. La femme ne se montre pas comme Sujet : être pensant qui est considéré, non dans ses particularités individuelles mais en tant que condition nécessaire à l'unité d'éléments représentatifs divers, une unité en vertu de laquelle ces représentations apparaissent comme constituant un objet.

⁴¹⁹*Le Deuxième Sexe T1 Les Faits et les Mythes, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, Flammarion, Folio/essai, Paris, 2015, p241-242

⁴²⁰*L'Être et le Néant*, Ouvrage de Jean-Paul Sartre, paru en 1943. L'auteur y expose sa métaphysique, qu'il appelle « existentielle » puisqu'elle analyse les problèmes de l'existence de l'homme.

Le sujet est celui ou celle qui agit et qui prend l'initiative d'une action. Face à l'objet, c'est-à-dire autrui, cet être, qui se définit pour le sujet alors qu'il est une conscience, reste alors un objet, une fin inexistante. Le sujet par rapport à autrui est défini comme un sexe qui justifierait l'existence et l'approfondissement méditatif ressenti par l'homme.

Même si Simone de Beauvoir reste originale dans son écriture et ses idées, la philosophie existentialiste de Sartre est utilisée pour préciser la transcendance et l'immanence, ce qu'est être, exister, vivre indépendamment et librement, et préciser surtout la relation amoureuse entre les deux sexes.

La transcendance est une conscience qui se situe au-delà de sa nature, au-delà ce qu'elle croyait être. « C'est l'impossibilité de principe pour les termes en nombre infini de la série d'exister en même temps devant la conscience en même temps que l'absence réelle... C'est ce qui se dérobe, ce qui, par principe, ne sera jamais donné, ce qui se livre par profils fuyants et successifs... C'est une grande joie que j'espère, une douleur que je redoute et acquiert de ce fait une certaine transcendance. »⁴²¹ La transcendance est donc cette expérience pleinement subjective que l'homme ou la femme rencontre. Simone de Beauvoir reprend le concept de transcendance pour conclure notamment le premier tome du *Deuxième Sexe* afin d'expliquer le mythe féminin créé entre autres par les écrivains :

« Ces mythes s'orchestrent pour chacun d'une manière très différente. L'Autre est singulièrement défini selon dont l'Un choisit de se poser. Tout homme s'affirme comme une liberté et une transcendance : mais ils ne donnent pas tous à ces mots le même sens. Pour Montherlant⁴²² la transcendance est un état : c'est lui le transcendant, il plane au ciel des héros ; la femme croupit sur terre, sous ses pieds ; il se plaît à mesurer la distance qui le sépare d'elle ; de temps à autre, il la soulève vers lui, la prend, puis la rejette ; jamais il ne s'abaisse vers sa sphère de gluantes ténèbres... Pour Breton la hiérarchie des sexes se renverse ; l'action, la pensée consciente où le mâle situe sa transcendance lui semblent une plate mystification qui engendre la guerre, la sottise, la bureaucratie, la négation de l'humain. »⁴²³

421 *L'Être et le Néant, Chapitre La Preuve ontologique*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p20

422 Henry Millon de Montherlant (1895-1972), écrivain français. Héritier du culte barrésien de l'énergie, il exalte dans ses romans (*les Olympiques*, 1924) les passions qui développent la vigueur physique et morale puis exprime sa vision de moraliste désabusé dans des récits (*les Célibataires*, 1934 ; *les Jeunes Filles*, 1936-1939) qui tournent en dérision « l'âme féminine ». L'héroïsme et la haine du sentimentalisme se retrouvent dans ses drames, qui ressuscitent l'austérité de la tragédie classique (*la Reine morte*, 1942)

423 *Le Deuxième Sexe, Tome 1 Les faits et les Mythes, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, édition Gallimard, Collection Folio/Essais, Paris, 2015 p390

L'immanence est un qualificatif de la conscience qui permet, par la réflexion, de faire un retour sur soi. Ce retour sur soi est nuancé par Sartre qui distingue l'être-en-soi et l'être-pour-soi. « L'immanence est tout rapport à soi, elle est le plus petit recul qu'on puisse prendre de soi à soi. Mais l'être n'est pas rapport à soi, il est soi. Il est une immanence qui ne peut se réaliser, une affirmation qui ne peut s'affirmer, une activité qui ne peut pas agir, parce qu'il s'est empâté de soi-même. Tout se passe comme si pour libérer l'affirmation de soi du sein de l'être il fallait une décompression d'être. »⁴²⁴

Toujours dans sa synthèse du tome 1 du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir rappelle l'emprisonnement qu'est l'immanence pour la femme de son époque : elle est détenue dans cette immanence car elle ne peut que rêver de celle qu'elle souhaite devenir.

« La femme est apparue comme chair ; la chair du mâle est engendrée par le ventre maternel et recréée dans les étreintes de l'amante ; par là la femme s'apparente à la nature, elle l'incarne ; bête, vallon de sang, rose épanouie, sirène, courbe d'une colline, elle donne à l'homme l'humus, la sève, la beauté sensible et l'âme du monde ; elle peut détenir les clefs de la poésie ; elle peut être médiatrice entre ce monde et l'au-delà... Elle est vouée à l'immanence ; et par sa passivité elle dispense la paix, l'harmonie. Elle apparaît comme l'Autre privilégié à travers lequel le sujet s'accomplit : une des mesures de l'homme, son équilibre, son salut, son aventure, son bonheur...C'est l'immanence, la pure présence opaque du réel qui est la vérité ; la véritable transcendance s'accomplirait par le retour à l'immanence. »⁴²⁵

L'Être et le Néant reste une œuvre de référence pour expliquer l'existentialisme beauvoirien. En créant un écrit pleinement original sur la condition des femmes, Simone de Beauvoir participe également à la conception de l'existentialisme. Ce qui démontre que cette philosophie n'est pas seulement sartrienne : les pensées de Beauvoir et de Sartre se complètent. C'est pourquoi il est intéressant de parler de *L'Être et le Néant* car une partie des réflexions exposées appartiennent à l'auteure du *Deuxième Sexe*, et réciproquement.

Dans cet ouvrage considérable qu'est *L'Être et le Néant*, Sartre explique que nous sommes le Néant de ce que nous voulons Être. Notre vie est cette foule de chemins possibles qu'il nous faut choisir, pour notre avenir, pour nourrir nos espoirs. Mais cette liberté totale est angoissante par rapport à l'infini des possibilités qu'elle nous offre. Elle nous amène à cette responsabilité humaine que la psychanalyse freudienne tente de déverrouiller pour ensuite s'en défaire.

424 *L'Être et le Néant, Chapitre La Preuve ontologique*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p31

425 *Le Deuxième Sexe, Tome 1 Les faits et les Mythes, Chapitre Mythes*, Simone de Beauvoir, édition Gallimard, Collection Folio/Essais, Paris, 2015 p389

L'existentialisme de Sartre vise à apprendre à l'individu à répondre de ses actes. Il n'y a pas de déterminisme, d'histoire et de passé qui délimitent l'être. Ces notions sont des dérobades, des auto-aveuglements, de la mauvaise foi.

« L'argument décisif utilisé par le bon sens contre la liberté consiste à nous rappeler notre impuissance. Loin que nous puissions modifier notre situation à notre gré, il semble que nous ne puissions pas nous changer nous-mêmes. Je ne suis « libre » ni d'échapper au sort de ma classe, de ma nation, de ma famille, ni même d'édifier ma puissance ou ma fortune, ni de vaincre mes appétits les plus insignifiants ou mes habitudes. Français, hérédosyphilitique ou tuberculeux. L'histoire d'une vie, quelle qu'elle soit, est l'histoire d'un échec. Le coefficient d'adversité des choses est tel qu'il faudrait des années de patience pour obtenir le plus infime résultat. Encore faut-il "obéir à la nature pour la commander", c'est-à-dire insérer mon action dans les mailles du déterminisme. Bien plus qu'il ne paraît " se faire ", l'homme semble " être fait " par le climat et la terre, la race et la classe, la langue, l'histoire de la collectivité dont il fait partie, l'hérédité, les circonstances individuelles de son enfance, les habitudes acquises, les grands et les petits événements de sa vie.

Cet argument n'a jamais profondément troublé les partisans de la liberté humaine : Descartes, le premier, reconnaissait à la fois que la volonté est infinie et qu'il faut *"tâcher à nous vaincre plutôt que la fortune"*. C'est qu'il convient ici de faire des distinctions ; beaucoup des faits énoncés par les déterministes ne sauraient être pris en considération. Le coefficient d'adversité des choses, en particulier, ne saurait être un argument contre notre liberté, car c'est par nous, c'est-à-dire par la position préalable d'une fin, que surgit ce coefficient d'adversité. Tel rocher qui manifeste une résistance profonde si je veux le déplacer sera, au contraire, une aide précieuse si je veux l'escalader pour contempler le paysage. En lui-même - s'il est même possible d'envisager ce qu'il peut être en lui-même - il est neutre, c'est-à-dire qu'il attend d'être éclairé par une fin pour se manifester comme adversaire ou comme auxiliaire. Encore ne peut-il se manifester de l'une ou l'autre manière qu'à l'intérieur d'un complexe-ustensile déjà établi. Sans les pics et les piolets, les sentiers déjà tracés, la technique de l'ascension, le rocher ne serait ni facile ni malaisé à gravir ; la question ne se poserait pas, il ne soutiendrait aucun rapport d'aucune sorte avec la technique de l'alpinisme. »⁴²⁶

Ce concept de l'individu se limitant par sa propre volonté rejoint, d'une certaine manière, celle de Simone de Beauvoir. Malgré les entraves construites par la société, la femme doit s'émanciper de sa condition d'être soumis pour reprendre sa liberté et revendiquer d'être et d'avoir une conscience et une indépendance. La femme n'a besoin d'aucune histoire, de déterminisme pour se définir et se borner. En effet, l'homme définit la femme pour limiter cet Autre qui n'est pas lui mais surtout pour mettre le doigt sur l'angoisse de sa solitude.

426 *L'Être et le Néant, chapitre Être et Faire : la Liberté*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p527

Dans *l'Être et le Néant*, Sartre explique que l'individu doit accepter sa solitude face à autant de liberté, qu'il doit assumer ses actes comme ses choix pour vivre au-delà de lui-même. La femme ou l'homme doit se transcender et chercher le dépassement de soi. Cette quête se fait en prenant pleinement conscience de lui/elle-même mais aussi en considérant les autres. Cette conduite vers autrui est une tendance vers l'universel, vers l'avenir, dans un espoir sans angoisse de sa condition.

« Autrui, comme unité synthétique de ses expériences et comme volonté autant que comme passion, vient organiser mon expérience. Il ne s'agit pas de la pure et simple action d'un noumène⁴²⁷ inconnaissable sur ma sensibilité, mais de la constitution dans le champ de mon expérience, par un être qui n'est pas moi. »⁴²⁸

« Ce qui décide dans l'objectivation d'autrui et de ses qualités c'est à la fois ma situation dans le monde et sa situation, c'est-à-dire les complexes ustensiles que nous avons organisés chacun et les différents ceci qui paraissent à l'un et à l'autre sur fond de monde... Ma réaction de défense à mon objectivité fera comparaître autrui devant moi à titre de tel ou tel objet. À ce titre il m'apparaîtra comme un « celui-ci », c'est-à-dire sa quasi-totalité subjective se dégrade et devient totalité-objet coextensive à la totalité du monde. Cette totalité se révèle à moi sans référence à la subjectivité d'autrui... Autrui-objet se révèle à moi pour ce qu'il est, il ne renvoie qu'à lui-même. Simplement autrui-objet est tel qu'il m'apparaît, sur le plan de l'objectivité en général et dans son être-objet ; il n'est même pas concevable que je rapporte une connaissance quelconque que j'ai de lui à sa subjectivité telle que je l'éprouve à l'occasion du regard. Autrui-objet n'est qu'objet, mais ma saisie de lui enveloppe la compréhension de ce que je pourrai toujours et par principe faire de lui une autre épreuve en me plaçant sur un autre plan d'être ; cette compréhension est constituée, d'une part, par le savoir de mon épreuve passée, qui est d'ailleurs, le pur passé (hors d'atteinte et que j'ai à être) de cette épreuve, et d'autre part, par une appréhension implicite de la dialectique de l'autre : l'autre, c'est présentement ce que je me fais ne pas être... Ainsi, autrui-objet est un instrument explosif que je manie avec appréhension, parce que je pressens autour de lui la possibilité permanente qu'« on » le fasse éclater et que, avec cet éclatement, j'éprouve soudain la fuite hors de moi du monde et l'aliénation de mon être. Mon souci constant est donc de contenir autrui dans son objectivité et mes rapports avec autrui-objet sont faits essentiellement de ruses destinées à le faire rester objet. Mais il suffit d'un regard d'autrui pour que tous ces artifices s'effondrent et que j'éprouve de nouveau la transfiguration d'autrui. »⁴²⁹

427 Noumène : Dans la doctrine de Kant, réalité intelligible qui ne peut être l'objet d'une connaissance empirique.

Synonyme de chose en soi Définition sur Trésor de la Langue française informatisé atilf.fr

428 *L'Être et le Néant, chapitre L'existence d'Autrui*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p264

429 Ibid. p335-336

Autrui est donc quelqu'un-e qui n'est pas moi et son appréhension peut se faire en considérant autrui comme objet : le regard fige autrui et autrui me regarde donc elle/il ne peut me connaître aussi bien je me connais en tant que sujet. Cette limite est donc objective. Les deux objets sont jetés au monde, ces deux libertés se confrontent. Les « ruses » et les « artifices » sont plus réels sur la considération des femmes : l'histoire, le passé, les mythes, les pratiques sociales vont bien au-delà d'une « aliénation de l'être » car les hommes ont créé toute une série de raisons, et cela depuis des siècles, qui définit la femme, que celle-ci même accepte et tente de se formaliser à ces stéréotypes. Elle ne se rend pas compte que ces derniers ont été créés par les hommes pour ne plus éprouver « la fuite hors de moi hors du monde et l'aliénation de mon être. »

Sur le plan religieux, pour Sartre tout comme Beauvoir, Dieu est un Être transcendant, inaccessible, dans un monde idéaliste, impossible à l'homme d'atteindre. L'existentialisme face à la religion prend une attitude intellectuelle afin de montrer les paradoxes de la vie humaine. En effet, Sartre nie l'existence de Dieu, voire regrette son inexistence : « L'existentialisme pense qu'il est très gênant que Dieu n'existe pas, car avec lui disparaît toute possibilité de trouver des valeurs dans un ciel intelligible ; il ne peut plus y avoir de valeur de bien a priori puisqu'il n'y a pas de conscience infinie et parfaite pour le penser. »⁴³⁰ L'homme a besoin de calmer ses angoisses, de se rassurer, c'est pourquoi il crée des mythes pour cacher son injustice et sa peur. En effet, l'homme est angoissé : en choisissant pour lui et pour l'humanité, il ressent le poids de sa responsabilité. Masquer l'angoisse c'est fuir. Le mensonge est une valeur universelle comme la mauvaise foi de Kierkegaard⁴³¹ et l'angoisse d'Abraham⁴³². L'angoisse s'oppose au quiétisme et l'inaction. Elle vient de la responsabilité universelle. Dieu n'existe donc pas, dans ces conditions, la morale peut être ignorée tout comme les concepts de bien ou d'honnêteté. Si Dieu n'existe pas, tout est alors possible.

D'ailleurs, depuis de siècles avant les luttes pour l'émancipation féminine, le mensonge et tous les clichés sur la femme étaient édifiés comme vérité sur le plan universel, moral, théorique et même biologique. Ce mensonge, déjà illustré dans les textes religieux, a toujours été expliqué, conceptualisé et approuvé par toutes et tous.

« L'essence du mensonge implique que le menteur soit complètement au fait de la vérité qu'il déguise. On ne ment pas sur ce qu'on ignore, on ne ment pas lorsqu'on répand une erreur dont on est soi-même dupe, on ne ment pas lorsqu'on se trompe. L'idéal du menteur serait une conscience cynique, affirmant en soi la vérité, la niant dans ses paroles et niant lui-même cette négation... Le mensonge est un phénomène normal. Il suppose mon existence, l'existence de l'autre, mon existence

430 *L'Existentialisme est un humanisme*, Jean-Paul Sartre, Gallimard, Folio essai, Paris, 1996, p 32

431 Soren Kierkegaard (1813-1855) écrivain, théologien protestant et philosophe danois dont l'œuvre est considérée comme existentialiste.

432 L'angoisse d'Abraham : Un ange a ordonné à Abraham de sacrifier son fils. Est-ce bien un ange ?

pour l'autre et l'existence de l'autre pour moi. Ainsi n'y a-t-il aucune difficulté à concevoir que le menteur doive faire en toute lucidité le projet du mensonge et qu'il doive posséder une entière compréhension du mensonge et de la vérité qu'il altère. Il suffit qu'une opacité de principe masque ses intentions à l'autre, il suffit que l'autre puisse prendre le mensonge pour la vérité. Par le mensonge, la conscience affirme qu'elle existe par nature comme cachée à autrui. »⁴³³

En conséquence de cette destruction de la religion et de la morale, l'individu est délaissé et il n'y a pas de déterminisme. « L'homme est libre, l'homme est liberté »⁴³⁴ Sans valeur, il n'y a plus de justifications ni d'excuses. « L'homme est condamné à être libre », « Jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait. » Il est « condamné à inventer l'homme. »⁴³⁵ La morale est à assimiler à la sympathie et le dévouement envers autrui. La morale existentialiste s'oppose ainsi à celle de Kant⁴³⁶ qui soutient : « ne traitez jamais les autres comme moyen mais comme fin. »⁴³⁷

Pour la morale existentialiste, il faut prendre tout en compte et « se fier à nos instincts » Pour se connaître, il faut connaître la valeur du sentiment que nous saisissons, puis passer à l'action. « Pour être libre, choisissez, c'est-à-dire inventer. »⁴³⁸ Aucune morale universelle ne peut indiquer ce qu'il y a à faire. Le désespoir dépend du champ des possibilités sur notre volonté. Il faut se désintéresser des possibilités qui sont dans le champ d'action. Il faut agir sans espoir.

La morale existentielle est créatrice et inventive. Chaque homme se réalise en réalisant un type d'humanité. L'homme se crée en choisissant sa morale. Le choix n'est pas gratuit et ne pas faire de choix est un choix. Le choix se fait en face des autres. La mauvaise foi est le choix fait par des excuses par rapport à ses passions. Mais c'est une erreur car on ne peut pas échapper à un jugement, à la vérité et dissimuler la liberté de l'engagement. La recherche de la liberté passe dans chaque acte, elle a pour but de se vouloir elle-même.

L'existentialisme, c'est donc se projeter en dehors de soi-même, c'est se perdre, poursuivre des buts transcendants, se baser sur la subjectivité humaine. L'individu n'est pas enfermé en lui-même mais présent dans la réalité humaine. « L'existentialisme est un optimisme, une doctrine d'action »⁴³⁹

433 *L'Être et le Néant, chapitre L'existence d'Autrui*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p83

434 *L'Existentialisme est un humanisme*, Jean-Paul Sartre, Gallimard, Folio essai, Paris, 1996 p39

435 Ibid.

436 Emmanuel Kant (1724-1804) philosophe allemand, fondateur de l'idéalisme transcendantal

437 *L'Existentialisme est un humanisme*, Jean-Paul Sartre, Gallimard, Folio essai, Paris, 1996, p 43

438 Ibid. p 46

439 Ibid. p 82

L'Être et le Néant explique aussi que l'être est issu du paraître à cause du sentiment de honte. Cette appréhension de soi sur un aspect de soi n'apparaît pas dans la solitude devant quelqu'un.

« Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement, je le réalise sur le mode du pour-soi. Mais voici que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Il est certain que ma honte n'est pas réflexive, car la présence d'autrui à ma conscience est incompatible avec l'attitude réflexive. J'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. »⁴⁴⁰

Cette honte est plus profonde chez la femme car la morale, la religion, la littérature, lui a dicté un rôle vertueux et présentable, par la féminité qu'elle se doit de suivre. La féminité, le péché originel, la charmante princesse de contes de fée, ont éduqué la jeune fille à avoir honte de son sexe et de son identité.

Mais il faut dépasser ce sentiment de honte. Autrui est le médiateur entre le moi et le moi-même : « j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. »⁴⁴¹ L'image que m'a apportée autrui par son regard me fait apparaître aussi de nouvelles qualifications sur moi-même. Ces nouvelles représentations sont nécessaires pour connaître pleinement toutes les structures de l'être. Autrui devient ainsi opportun pour contrer la honte.

Par ailleurs, le solipsisme⁴⁴² suppose autrui comme une substance pensante. Les corps sont les intermédiaires entre le sujet et autrui. C'est par analogie, par l'expérience et par le savoir individuel que l'on peut apprendre à déchiffrer autrui, jusqu'à la/le traiter comme une conscience identique à la sienne mais avec différentes émotions. La connaissance d'autrui et son existence se font par des hypothèses et par une réflexion critique. Autrui est une expérience à critiquer. Pour connaître autrui, il faut penser à son expérience et à son non-expérience. Faire des hypothèses qui sont créées et organisées selon mes ou ses impressions. En effet, autrui renvoie à des phénomènes et des expériences qui sont hors de moi-même. Il permet de faire aussi des découvertes sur mon système de représentation. Autrui n'est pas un objet ni un instrument car il n'existe que pour lui. Autrui permet de déterminer la place que j'occupe dans ce système de représentations. Je transcende le champ de mes expériences et je vais au-delà de mon intuition et de ma connaissance, grâce à autrui.

De plus, pour être, il faut faire. Agir c'est modifier la figure du monde, disposer des moyens en vue d'une fin, produire un complexe organisé pour modifier un des chaînons de la série pour produire un résultat.

440 *L'Être et le Néant, Chapitre le Pour-Autrui*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p260

441 Ibid.

442 Le solipsisme : attitude du sujet pensant pour qui sa conscience propre est l'unique réalité, les autres consciences, le monde extérieur n'étant que des représentations

La nature de l'acte est constituée de motifs et de mobiles, comme la peur qui n'a pas de sens hors d'elle-même. Elle apparaît dans la conception d'un projet de vie, d'idéaux ou dans un système de valeurs. C'est l'acte qui révèle les fins et les mobiles car « l'acte est l'expression de la liberté. »⁴⁴³

C'est pourquoi les femmes doivent encore aujourd'hui agir pour ne pas perdre ce qu'elles ont acquis et rester des êtres indépendants et libres. « Je suis condamné à être libre » car la liberté est dans mon existence. Elle n'a pas de limite qu'elle-même. Le déterminisme est une consolation. La liberté est liée au néant qui est au cœur de l'individu. La réalité humaine est constamment arrachée d'elle-même d'où l'angoisse devant la liberté. La spontanéité n'a aucune prise sur la volonté comme les émotions. Elle reste dans son incommunicable solitude. Elle est indéterminée entre la volonté libre et les passions déterminées. L'individu est ainsi entièrement libre. La liberté se définit par la volonté, elle est l'autonomie et l'indépendance. La volonté se pose comme une décision réfléchie pour des buts mais elle ne les crée pas. C'est elle qui détermine si les buts sont réfléchis et délibérés. Pour ne pas se tromper, il faut considérer à la fois la liberté dans son ensemble et déterminer son rôle et son but dans le monde. La liberté est le fondement des buts que je tente d'atteindre soit par volonté soit par passion.

Si l'homme se sent « de trop », il se doit alors de trouver un sens à sa vie, de créer et construire sa place dans l'existence. Il ne doit pas reposer ses angoisses sur les femmes au nom de l'ignorance et du choix de la facilité. Le « néant » est un vide humain où se trouve la responsabilité et la liberté des décisions. Cette sensation de vide est vital pour vivre et réaliser sa destinée.

La philosophie existentialiste de Sartre se construit donc autour de deux réalités « l'être » et « le néant » pour comprendre l'être et ses complexités. L'individu doit accepter le néant, ce trait essentiel et négatif en lui qui devient positif dans la résignation. En prenant conscience de soi, l'être se définit en prenant conscience de soi mais aussi en se confrontant à autrui, une autre liberté, qui peut être de sexe masculin ou féminin.

L'Être et le Néant est donc une œuvre ouverte c'est-à-dire qu'elle est tournée vers l'avenir, l'ailleurs, sans sens précis. Sartre s'y dévoile comme un écrivain qui a un rôle à jouer : montrer le négatif du monde et pousser l'homme à s'engager, se dépasser et se mettre de côté en société. La liberté est la seule condition pour atteindre le bonheur.

443 *L'Être et le Néant, Chapitre Être et faire : La Liberté*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p481

Dès le début de son *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir reprend toute cette philosophie sartrienne qui pousse l'individu à se dépasser. Elle va même beaucoup loin : la femme doit surmonter bien plus pour se transcender. « Le lien qui l'unit à ses oppresseurs n'est comparable à aucun autre. La division des sexes est en effet un donné biologique, non un moment de l'histoire humaine. C'est au sein d'un *mitsein* originel que leur opposition s'est dessinée et elle ne l'a pas brisé. Le couple est une unité fondamentale dont les deux moitiés sont rivées l'une à l'autre : aucun clivage de la société par sexes n'est possible. C'est là ce qui caractérise fondamentalement la femme : elle est l'Autre au cœur d'une totalité dont les deux termes sont nécessaires l'un à l'autre. »⁴⁴⁴

En s'inspirant d'Heidegger⁴⁴⁵, Beauvoir et Sartre reprennent le terme de *mitsein* pour désigner ce dévoilement qui rapproche l'individu au monde, ses rapports avec autrui et plus particulièrement dans une relation amoureuse entre l'homme et la femme. L'individu apparaît dans un monde qui se compose d'autres individus. La femme dépend de règles sociales et culturelles et le dévoilement se rattache aux significations créées par ces règles. Par conséquent, chacun-e est lié-e aux autres.

Simone de Beauvoir souligne ainsi l'interdépendance entre les êtres. Ce concept rejoint l'intersubjectivité sartrienne : « Il suppose mon existence, l'existence de l'autre, mon existence pour l'autre et l'existence de l'autre pour moi. »⁴⁴⁶ Ce *mitsein* s'illustre chez Sartre par la mauvaise foi en donnant l'exemple de l'indécision comportementale féminine lors d'une rencontre amoureuse :

« Voici, par exemple, une femme qui s'est rendue à un premier rendez-vous. Elle sait fort bien les intentions que l'homme qui lui parle nourrit à son égard. Elle sait aussi qu'il lui faudra prendre tôt ou tard une décision. Mais elle n'en veut pas sentir l'urgence : elle s'attache seulement à ce qu'on offre de respectueux et de discret l'attitude de son partenaire. Elle ne saisit pas cette comme une tentative pour réaliser ce qu'on nomme « les premières approches », c'est-à-dire qu'elle ne veut pas voir les responsabilités de développement temporel que présente cette conduite : elle borne ce comportement à ce qu'il est dans le présent, elle ne veut pas dire dans les phrases qu'on lui adresse autre chose que leur sens explicite : si on lui dit « je vous admire tant », elle désarme cette phrase de son arrière-fond sexuel, elle attache aux discours et à la conduite de son interlocuteur des significations immédiates qu'elle envisage comme des qualités objectives... C'est qu'elle n'est pas au fait de ce qu'elle souhaite : elle est profondément sensible au désir qu'elle inspire, mais le désir cru et nu l'humilierait et lui ferait horreur... Il faut, pour la satisfaire, un sentiment qui s'adresse tout entier à sa personne, c'est-à-dire à sa liberté plénière, et qui soit une reconnaissance de sa liberté. Mais il faut, en même temps, que ce sentiment soit tout entier désir, c'est-à-dire qu'il s'adresse à son corps en tant qu'objet... Nous dirons que cette femme est de mauvaise foi. »⁴⁴⁷

444 *Le Deuxième Sexe, Tome 1 Les faits et les Mythes, Introduction*, Simone de Beauvoir, édition Gallimard, Collection Folio/Essais, Paris, 2015 p22

445 Martin Heidegger (1889-1976) philosophe allemand de la phénoménologie

446 *L'Être et le Néant, Chapitre La mauvaise foi*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p 83

447 *L'Être et le Néant, Chapitre Les Conduites de mauvaise foi*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p 90

Le *mitsein* est donc ce concept de vivre ensemble qui donne vie au langage et aux symboles, et notamment ce mythe féminin. C'est pourquoi les femmes sont fortement dépendantes de la réalité et de ses relations humaines. La femme doit donc dépasser son statut d'être inférieur, se battre contre l'Histoire et le mythe féminin, lutter contre le système patriarcal et la domination masculine. Même s'il faut admettre que ce conflit archaïque est à placer dans son époque et est lié au féminisme des années 1970, les femmes ne doivent pas perdre de vue, encore aujourd'hui, le pouvoir de leur liberté et de leur indépendance.

D'autre part, sur le thème de l'amour et à partir de la vie de Jean-Paul Sartre, ce dernier peut être jugé comme un homme sexiste : il séduit Simone de Beauvoir, en la complimentant sur sa « drôle de voix rauque », sur sa nouvelle coupe de cheveux, sur sa façon de marcher et c'est la « naissance du Castor qui depuis si longtemps hésitait entre Mlle de Beauvoir intellectuelle et Mlle de Beauvoir passionnée. »⁴⁴⁸ La stratégie de séduction de Sartre était déjà décrite à l'avance : « Si j'étais homme, j'amènerais la femme au seuil de l'amitié, jusqu'au point d'intérêt et de confiance qui seul permet à quelque chose de s'établir, je l'y amènerais simplement en parlant de moi sans détour, et du monde tel que je le vois : alors je lui parlerais d'elle, alors, inconnu encore et plein de promesses, je lui ferais l'hommage de l'aimer avec tout ce qu'elle pourrait supposer de merveilleux en moi ; et quand plus tard elle s'apercevrait que tout cela n'y est pas, elle y croirait encore pour l'ivresse qu'elle avait en y croyant.»⁴⁴⁹ C'est exactement la manière dont Sartre va s'y prendre. Il interrompt sa correspondance avec Simone de Beauvoir, puis lui envoie en deux jours la lettre retardée, pour finalement se livrer à l'assaut décisif : « Éveil de ce corps, éveil de cette femme à qui nul n'avait parlé comme à une femme. »

Il arrive aussi à convaincre la jeune adolescente de l'époque qu'elle détient une supériorité intellectuelle. De là, elle le considère comme un « être supérieur » qui est « forcément masculin. »⁴⁵⁰

En outre, Sartre écrit sa conception de l'amour, dans *l'Etre et le Néant* :

« Celui qui veut être aimé ne désire pas l'asservissement de l'être aimé. Il ne tient pas à devenir l'objet d'une passion débordante et mécanique. Mais, d'autre part, il ne saurait se satisfaire de cette forme éminente de la liberté qu'est l'engagement libre et volontaire. Ainsi l'amant veut être aimé par une liberté et réclame que cette liberté comme liberté ne soit plus libre. Il veut à la fois que la liberté de l'Autre se détermine elle-même à devenir amour – et cela, non point seulement au

448 *Cahiers de Jeunesse : 1926-1930*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Paris, 2008, p482

449 Ibid. p658

450 *Castor de Guerre*, Danièle Sallenave, Gallimard, Folio, Paris, 2008, p98

commencement de l'aventure, mais à chaque instant – et, à la fois, que cette liberté soit captive par elle-même, qu'elle se retourne sur elle-même, comme dans la folie, comme dans le rêve, pour vouloir sa captivité. Et cette captivité doit être démission libre et enchaînée à la fois entre nos mains. Ce n'est pas le déterminisme passionnel que nous désirons chez autrui, dans l'amour, ni une liberté hors d'atteinte mais une liberté qui joue le déterminisme passionnel et qui se prend à son jeu »⁴⁵¹

L'amour-passion de Sartre est comme cet amour-objet de Freud où l'individu n'a aucune liberté et se retrouve enchaîner par ses besoins primaires. À la différence du psychanalyste, Sartre admet la liberté du choix, à partir du moment où l'individu est responsable de son existence, et qu'elle/il fait des choix pour son avenir.

Pour Sartre, l'amour est la confrontation de deux libertés qui s'aliène et s'attire par la communication, « cette tentation de s'abandonner à la passivité, au statisme, au sommeil. »⁴⁵² L'amour est alors un jugement sentimental pour autrui mais aussi un échec dans l'abandon de soi pour autrui qui amène à l'illusion. Le désir est brut, grossier, ne tend pas vers le dépassement de soi.

« Le désir est une conduite d'envoûtement. Il s'agit, puisque je ne puis saisir l'autre que dans sa facticité objective, de faire engluer sa liberté dans sa facticité : il faut faire qu'elle soit « prise » comme on dit d'une crème qu'elle est prise, de façon que le pour-soi d'autrui vienne affleurer à la surface de son corps, qu'il s'étende tout à travers de son corps et qu'en touchant ce corps, je touche enfin la libre subjectivité de l'autre. C'est là le vrai du mot possession. Il est certain que je veux posséder le corps de l'autre ; mais je veux le posséder en tant qu'il est lui-même un « possédé », c'est-à-dire en tant que la conscience de l'autre s'y est identifiée... L'autre désiré doit être saisi en situation : c'est une femme dans le monde, debout près d'une table, nue sur un lit ou assise à mes côtés que je désire... Celui qui veut être aimé ne désire pas l'asservissement de l'être aimé. Il ne tient pas à devenir l'objet d'une passion débordante et mécanique. Il ne veut pas posséder un automatisme. Mais, d'autre part, il ne saurait se satisfaire de cette forme éminente de la liberté qu'est l'engagement libre et volontaire. Qui se contenterait d'un amour qui se donnerait comme pure fidélité à la foi jurée ? Qui donc accepterait de s'entendre dire : « Je vous aime parce que je me suis librement engagé à vous aimer et que je ne veux pas me dédire ; je vous aime par fidélité à moi-même ? » Ainsi l'amant demande le serment et s'irrite du serment. Il veut être aimé par une liberté et réclame que cette liberté comme liberté ne soit plus libre. Il veut à la fois que la liberté de l'Autre se détermine elle-même à devenir amour – et cela, non point seulement au commencement de l'aventure, mais à chaque instant – et, à la fois, que cette liberté soit captive par elle-même, qu'elle se retourne sur elle-même, comme dans la folie, comme dans le rêve, pour vouloir sa captivité. Et cette captivité doit être démission libre et enchaînée à la fois entre nos mains. Ce n'est pas le déterminisme

451 *L'Être et le Néant, Chapitre Les Conduites de mauvaise foi*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p 434-435

452 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, Paris, 1991, p 70

passionnel que nous désirons chez autrui, dans l'amour, ni une liberté hors d'atteinte mais une liberté qui joue le déterminisme passionnel et qui se prend à son jeu. »⁴⁵³

L'amour n'est pas un déterminisme ni une entrave à la liberté. Il peut être un choix et se révéler rationnel. Il peut amener le sujet et l'objet du désir à se dépasser grâce à l'imagination.

L'auteur de *L'Être et le Néant* se tourne également vers un certain pessimisme par rapport à l'amour car la conscience glisse loin de la lucidité et manque son but. L'être passionné, donc amoureux, cherche à posséder et à se faire posséder par autrui, Le rapport sexuel en est un exemple. Il est nécessaire de rester rationnel en amour, jouer avec cette passion tout en restant indépendant.

« Le désir sartrien n'échapperait pas à l'échec, car à l'instant où l'on passe de la procédure d'envoûtement à l'appropriation concrète, il se mue en désir de prendre, de manier, de pénétrer, de se servir instrumentalement d'un corps, converti lui aussi en instrument... à nouveau, je retombe au dilemme fondamental. Ou je possède et l'autre cesse d'être cette conscience libre qui est l'objet de mon désir, ou il demeure conscience et je ne le possède pas. Sans doute je prends, mais ce que je prends est autre chose que ce je convoitais. Je le sens confusément, puisque le désir est trouble, et j'en souffre. »⁴⁵⁴

L'amour amène donc l'être vers des tensions contradictoires : désirer et se faire désirer, être possédé-e tout en voulant être perçu-e comme un esprit transcendant.

Par ailleurs, les idées de Jean-Paul Sartre sur les femmes se dévoilent dans la complexité de ses personnages. Les protagonistes de ses romans, représentant les concepts existentialistes et leur sexe masculin, s'attachent aux femmes, malgré leur raillerie sur elles.

« L'œuvre de Sartre abonde en observation sur les manières propres à la femme de penser, d'imaginer, de sentir, d'agir – manières toujours suspectes, toujours redoutées des personnages masculins dont elles constituent la hantise même de la tentation... « La guerre avait ça de bon qu'elle se faisait entre hommes. » Ou encore : « elle avait ça des femmes, il fallait toujours qu'elle fit confiance à quelqu'un » (Milan, dans *Le Sursis*). Elles « ont l'art de poser des questions idiotes » (Brunet, *Le Sursis*). « Il faut que les femmes nous laissent tranquilles » dit encore Brunet, « ce n'est pas le moment de venir embêter les hommes avec leurs conneries ». « Déconner » est spécifiquement féminin. C'est embrouiller les choses ou essayer de circonvenir son homme, car la femme empêche l'homme d'agir à la façon des hommes, elle le retient de lutter (comme Lola), elle l'empêche de penser (comme Marcelle fait de Mathieu, Lola de Boris). C'est à cause d'elle que se créent les

453 *L'Être et le Néant, Chapitre L'« être-avec » (Mitsein) et le « nous »*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, collection Tel, Paris, 1998, p150

454 Ibid.

malentendus (Jessica des *Mains Sales*)... Elle corrompt, elle contamine, elle compromet, poussant l'homme à des démarches sordides et des complicités honteuses (comme celles de Mathieu en vue de l'avortement de Marcelle (*L'âge de raison*) »⁴⁵⁵

Dans l'univers de Sartre, l'homme a peur de la femme. C'est pourquoi l'illustre écrivain la décrit de manière dégoûtante comme Marcelle. « Maîtresse usée, peu désirée, enceinte pour comble, lle représente à la fois la sordide routine charnelle de l'amour fait à cru et la surabondance détestable de la nature et de la vie. Sartre nous la décrit avec férocité. C'est une « grosse potiche posée sur le lit », une « épaisse odeur triste... en boule, qui s'effilocheait au moindre geste », une « lourde femelle en désarroi », un « marécage » (Mathieu a pu désirer ça ! Pense Daniel) »⁴⁵⁶

De cette image abjecte de la femme, le personnage d'Ivich est différent. Elle est plus charmante. Si elle semble ouverte au plaisir, elle réproouve les rapports sexuels. « Personnage ambigu, double, peu sexualisé, Ivich se dissocie complètement de ce Féminin dont Marcelle participe au point d'en devenir une sorte de symbole. Rien de moins femelle que cette austérité, cette absence de complaisance, de bonté, de pitié, ce refus ou cette ostentation de refus opposé à la vie, ce dédain de l'amour et du sexe. »⁴⁵⁷

Les femmes pour Sartre se scindent entre le sens et le non-sens de leur féminité : soit elle est acceptée par son image typiquement féminine de virginité et de pureté qui se refuse à la sexualité, soit elle est rejetée car elle aliène le désir sexuel. « Ce que Sartre condamne dans la femme, c'est une façon d'être au monde dont il ne nous montre que les travers, c'est un choix auquel elle incline et dont il s'évertue à gonfler la menace, la convertissant en hantise. Mais ce choix, la femme peut le rejeter, cette hantise, elle peut ne pas l'incarner. L'estime de Sartre est acquise à celles qui, par abstention, ont su réaliser cette dissociation difficile. »⁴⁵⁸

Le concept de l'amour de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre est à l'image de leur couple, une complexité. Cette tension entre être libre et indépendant-e tout en s'attachant à quelqu'un-e amène des angoisses, des passions, et surtout des réflexions sur le rôle d'autrui sur soi. Le thème de l'amour permet aussi de réfléchir sur la femme et la morale qui régit les rapports amoureux et la représentation de soi dans le monde.

455 *À propos de Sartre de l'Amour*, Suzanne Lilar, Grasset, Paris, 1967, p 176

456 Ibid. p 184

457 *À propos de Sartre de l'Amour*, Suzanne Lilar, Grasset, Paris, 1967, p 193

458 Ibid. p 203

Simone de Beauvoir est proche de la liberté sartrienne mais elle dénonce surtout les difficultés de l'émancipation féminine qui sont bien plus importantes que la transcendance masculine : l'homme peut se définir par lui-même alors que la femme doit d'abord se dégager des significations historiques, culturelles et morales créées par les hommes. L'oppression masculine est à abolir en priorité avant de se considérer comme une conscience autonome.

Simone de Beauvoir et Friedrich Nietzsche⁴⁵⁹ peuvent tous les deux être classé-e-s comme des philosophes existentialistes : leurs théories cherchent à donner une place à l'individu dans l'existence comme agent responsable dans ses choix auto-déterminés. Leurs perspectives sont bien différentes. En effet, Nietzsche travaille principalement sur l'individualité, l'ingéniosité et critique la réalité sociale, alors que Simone de Beauvoir se concentre surtout sur les femmes et les fins sociales et littéraires et tente d'expliquer ce mystérieux Autre que la société masculine considère. « Montherlant⁴⁶⁰ s'inscrit dans la longue tradition des mâles qui ont repris à leur compte le manichéisme orgueilleux de Pythagore⁴⁶¹. Il estime après Nietzsche que seules les époques de faiblesse ont exalté l'Éternel féminin⁴⁶² et que le héros doit s'insurger contre la *Magna Mater*⁴⁶³. Spécialiste de l'héroïsme, il entreprend de la détrôner. La femme, c'est la nuit, le désordre, l'immanence. »

Simone de Beauvoir reprend également Nietzsche dès le début de sa section sur *L'Amoureuse* dans *Le Deuxième Sexe* :

« Le mot « amour » n'a pas du tout le même sens pour l'un et l'autre sexe et c'est là une source des graves malentendus qui les séparent. Byron⁴⁶⁴ a dit justement que l'amour n'est dans la vie de l'homme qu'une occupation, tandis qu'il est la vie même de la femme. C'est la même idée qu'exprime Nietzsche dans *Le Gai Savoir*⁴⁶⁵ :

Le même mot d'amour, dit-il, signifie en effet deux choses différentes pour l'homme et pour la femme. Ce que la femme entend par amour est assez clair : ce n'est pas seulement le dévouement, c'est un don total de corps et d'âme, sans restriction, sans nul égard pour quoi que ce soit. C'est cette

459 Friedrich Nietzsche (1844-1900) philologue, philosophe et poète allemand. L'œuvre de Nietzsche critique la culture occidentale et ses valeurs morales : la chrétienté du monde, les politiques démocratiques et égalitaristes, la philosophie platonicienne et socratique. Il influence surtout l'existentialisme et la philosophie postmoderne

460 Henry de Montherlant (1895-1972) romancier, essayiste, dramaturge et académicien français

461 Pythagore (580 av J.C- 495 av J.C) réformateur religieux et philosophe présocratique, mathématicien et scientifique selon une tradition tardive

462 Terme nietzschéen pour désigner les femmes

463 *Magna Mater* est le nom pour désigner Cybèle, déesse phrygienne pour les civilisations grecques et romaines, qui représente la Nature sauvage, la Déesse-Mère, la Mère de tous les Dieux

464 Lord Byron (1788-1824) poète britannique. Il est l'un des plus célèbres poètes de l'histoire littéraire de langue anglaise. Bien que classique par le goût, il représente l'une des figures du romantisme avec Shelley ou Keats.

465 *Le Gai Savoir*, Friedrich Nietzsche, publié en 1882

absence de condition qui fait de son amour une foi, la seule qu'elle ait. Quant à l'homme, s'il aime une femme c'est cet amour-là qu'il veut d'elle ; il est par conséquent bien loin de postuler pour soi le même sentiment que pour la femme ; s'il se trouvait des hommes qui éprouvassent aussi ce désir d'abandon total, ma foi, ce ne seraient pas des hommes.

Des hommes ont pu être à certains moments de leur existence des amants passionnés, mais il n'en est pas un qu'on puisse définir comme « un grand amoureux » ; dans leurs emportements les plus violents, ils n'abdiquent jamais totalement ; même s'ils tombent à genoux devant leur maîtresse, ce qu'ils souhaitent encore c'est la posséder, l'annexer ; ils demeurent au cœur de leur vie comme des sujets souverains ; la femme aimée n'est qu'une valeur parmi d'autres ; ils veulent l'intégrer à leur existence, non engloutir en elle leur existence entière. »⁴⁶⁶

Beauvoir cite donc Nietzsche pour montrer que l'homme traite la femme comme un objet et surtout en amour. En effet, il se sert de sa passion amoureuse pour justifier son besoin de la posséder, au lieu de la respecter et de la considérer comme son égal.

Néanmoins, Beauvoir, Nietzsche et même Judith Butler se rejoignent sur leur volonté de détruire les catégorisations du sexe, genre et identité : « Le degré et la nature de la sexualité chez l'homme atteignent jusqu'au plus haut sommet de son esprit. »⁴⁶⁷ Le philosophe rejoint également les théories anti-religieuses dans sa « Loi contre le christianisme » : « Article 4. Prêcher la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Mépriser la vie sexuelle, la souiller par la notion d'« impureté », tel est le vrai péché contre l'esprit saint de la vie. »⁴⁶⁸

Comme Nietzsche et Beauvoir, Butler nie l'identité féminine déterminée par la Nature et qui existerait avant ses actes.

« Le genre n'est pas un nom, pas plus qu'il n'est un ensemble d'attributs flottants, car dans le cas du genre l'effet de substance est produit par la force performative des pratiques régulant la cohérence du genre. En conséquence, dans la tradition héritée de la métaphysique de la substance, le genre se révèle performatif – c'est-à-dire qu'il constitue l'identité qu'il est censé être. Ainsi, le genre est toujours un faire, mais non le fait d'un sujet qui précéderait ce faire. Repenser les catégories du genre en dehors de la métaphysique de la substance est un défi à relever à la lumière de ce que Nietzsche dans *La Généalogie de la morale* : à savoir qu'« il n'y a point d'« être » caché derrière l'acte, l'effet et le devenir ; l'« acteur » n'a été qu'« ajouté » à l'acte – l'acte est tout. »⁴⁶⁹ En adaptant ces

466 *Le Deuxième Sexe, Troisième Partie : Justifications, Chapitre 7 L'Amoureuse*, Simone de Beauvoir, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015, p539

467 *Par-delà le Bien et le Mal*, Friedrich Nietzsche, Le Livre de Poche, Classiques de la Philosophie, 2011, Aphorisme 75, p153

468 *L'Antéchrist, Loi contre le christianisme*, Friedrich Nietzsche, édition Gallimard, Collection Folio/Essais, 2012, p89

469 *La Généalogie de la morale*, Friedrich Nietzsche, Mercure de France, Paris, 2000, p65

propos d'une façon que Nietzsche n'aurait lui-même pu anticiper ni admettre, nous pourrions en tirer le corollaire suivant : il n'y a pas d'identité de genre cachée derrière les expressions du genre ; cette identité est constituée sur un mode performatif par ces expressions, celles-là mêmes qui sont censées résulter de cette identité. »⁴⁷⁰

Judith Butler innove le sens du genre en plaçant l'identité de l'individu dans l'action c'est pourquoi les structures oppressantes de la société doivent être renversées. Elle explique donc que l'identité et le genre sont des outils à la performativité, cette reconnaissance sociale issue de la culture et de l'histoire.

Ces penseuses et penseurs qui se basent sur l'existentialisme critiquent aussi l'amour et le mariage : « Beaucoup de brèves folies – c'est ce que vous appelez l'amour. Et à ces folies le mariage met fin – par une longue bêtise. » Nietzsche, qui tient des propos misogynes, critique vivement les femmes par son caractère mystérieux et opposé à l'homme : « « Tout est énigme chez la femme, mais cette énigme a un mot ; ce mot, c'est maternité. Pour la femme l'homme est un moyen ; la fin, c'est toujours l'enfant. Mais qu'est-ce que la femme pour l'homme ? L'homme digne de ce nom n'aime que deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il désire la femme, le plus dangereux des jouets... L'âme de l'homme est profonde, son flot mugit dans des cavernes souterraines ; la femme pressent cette force, elle ne la comprend pas. »⁴⁷¹ Mais Nietzsche, à travers le personnage de Zarathoustra⁴⁷², reconnaît son ignorance au sujet des femmes, « Zarathoustra connaît peu les femmes et pourtant il les juge bien. Serait-ce parce que en matière de femmes il n'y a rien d'impossible ? ». Il ajoute même qu'il est allé un peu trop loin, « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas la cravache. »⁴⁷³

De cette image caricaturale, les hommes sont présentés comme primitifs et malgré leur « cravache » ils n'ont toujours réussi à « dompter » les femmes, ces êtres sauvages qui résistent, ne sont pas complètement soumises.

470 *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Chapitre 1 Sujets de Sexe/Genre/Désir*, Judith Butler, éditions La Découverte, Paris, 2005, p96

471 *Ainsi parlait, Zarathoustra, Des femmelettes jeunes et vieilles*, Friedrich Nietzsche, édition GF Flammarion, Paris, 2006, p105-106

472 Zarathoustra, « prophète » fondateur du zoroastrisme, une religion monothéiste iranienne. Nietzsche reprend ce personnage d'oeuvres antiques dans *Ainsi parlait Zarathoustra*

473 *Ainsi parlait, Zarathoustra, Des femmelettes jeunes et vieilles*, Friedrich Nietzsche, édition GF Flammarion, Paris, 2006, p105-106

Si Nietzsche critique les femmes, le mariage et la relation hétérosexuelle, il croit cependant en l'amour dans un respect mutuel :

« Il te faudra construire quelque chose qui te dépasse. Mais je te demande d'être d'abord bien construit toi-même, et bien d'équerre, de corps et d'âme... J'appelle aussi la volonté de créer à deux l'être unique qui devra dépasser ceux qui l'ont mis au monde. Respect mutuel, voilà ce qui constitue à mon sens le mariage, respect de ceux qu'anime une telle volonté... Même votre amour le meilleur n'est jamais que métaphore extatique et ardeur douloureuse. C'est une torche qui doit éclairer votre route vers les sommets. Un jour vous aimerez au-delà de vous-mêmes. Apprenez donc d'abord à aimer ainsi. C'est pour cela qu'il vous a fallu boire le calice amer de votre amour. Il y a de l'amertume dans le calice de l'amour, même le meilleur ; il nous inspire ainsi le désir du Surhumain ; il te donne soif ! »⁴⁷⁴

Nietzsche est aussi un héros de l'angoisse. De sa vie et de ses œuvres, le thème de déréliction se transpose ensuite dans toutes les doctrines existentielles. L'angoisse est l'expression du paradoxe de l'existence individuelle, ce grand et insondable mystère. En effet, avec toutes ses complexités et ses contradictions, l'individu s'affirme tout en étant arraché de lui-même, afin de faire partie de quelque chose de plus vaste et de plus profond. L'angoisse apparaît aussi dans la prise de conscience de la liberté qui est en fait une fatalité humaine, mais également dans cet « éternel retour », ce dépassement à partir d'un retour en arrière et sur soi. L'angoisse est le signe permanent de son destin, cette tension vers l'impossible.

Les théories nietzschéennes sont l'héritage à l'existentialisme contemporain : elles sont abordées par Simone de Beauvoir et amènent aux reconsidérations de Judith Butler. En réalité, l'affirmation de sa propre existence est une valeur fondamentale, précédant l'essence de l'individu, et qui ne peut être que le fruit de l'effort et de la liberté. S'affirmer se situe dans cette nécessité de l'être à se dépasser, toujours, sans jamais se reposer. Hors de l'ordre rationnel et moral, la femme et l'homme se doivent d'exister dans ce monde saturé d'illogisme et d'absurdité, dans l'exigence de l'engagement et du risque, en compagnie de la fatalité, du désespoir et de l'angoisse, tout en refusant de chercher une sécurité dans le déterminisme.

474 Ibid. p110-111

c) Beauvoir, Irigaray, Butler & Hérietier : la construction identitaire

Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, essai innovateur publié en 1949, est vivement reconnu encore aujourd'hui par les féministes américaines et par les psychanalystes comme Luce Irigaray et Julia Kristeva. Il a aussi permis d'introduire la « troisième vague » représentée notamment par la pensée de Judith Butler. Celle-ci reprend l'épistémologie autonome et libre de Beauvoir. Toute cette filiation réflexive et littéraire agite le XXe siècle et la période actuelle.

Si pour Simone de Beauvoir « on ne naît pas femme, on le devient », Judith Butler reprend cette théorie. L'identité féminine n'est pas innée mais est une donnée culturelle, en concevant le genre comme la transposition du sexe : « Il est cette myriade de possibilités ouvertes sur la signification culturelle permise par le corps sexué. »⁴⁷⁵ La théoricienne américaine du genre sort ainsi de la binarité femme/homme.

La construction de l'identité est une action, un mouvement pour Beauvoir et Butler : « une capacité d'agir, en quelque sorte corporelle et diffuse, émergeant de différents centres de pouvoir. En effet, la capacité d'agir, comme ressource personnelle et politique, ne vient pas de l'intérieur de l'individu, mais des échanges culturels complexes dans lesquels sont pris les corps, où l'identité est toujours changeante. Dans ce contexte dynamique, cette dernière est même construite, désintégrée et re-diffusée par des relations culturelles. »⁴⁷⁶ La construction et la déconstruction de l'identité, comme son propre être, permet à l'individu de créer sa propre identité, sans déterminisme ou nature.

Judith Butler s'approprie donc les théories beauvoiriennes pour expliquer les siennes, mais l'auteure de *Trouble dans le Genre* se réfère aussi à Julia Kristeva ou à Luce Irigaray.

Exister, explorer son corps et ses désirs, pour découvrir ses possibilités sont liés à la perception de soi dans le monde. La compréhension de son être s'explore aussi dans le désir hétérosexuel qui harmonise les deux genres. Cette harmonie dans l'hétérosexualité est reprise dans le *Speculum de l'autre Femme* d'Irigaray où elle compare le discours phallocrate sur la norme qui est masculine, incapable de comprendre la femme. Tous les rapports entre la femme et l'homme, et surtout l'hétérosexualité, ne donnent que des représentations erronées de la femme qui tendent à l'universalité impossible de l'humanité.

⁴⁷⁵ *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Chapitre 3 Actes corporels subversifs*, Judith Butler, éditions La Découverte, Paris, 2005, p223

⁴⁷⁶ Ibid. p246

Les études de genre, comme celle de Judith Butler et son *Trouble dans le Genre*, reprennent les théories de l'essentialisme pour les critiquer et faire avancer les recherches sur le genre, l'identité et le sexe féminin. La philosophie essentialiste explore les différences entre la femme et l'homme posant ainsi l'idée d'une nature féminine et masculine. Judith Butler s'oppose à ces théories essentialistes. Utiliser le système binaire femme/homme préserverait la domination masculine et diviserait l'humain entre deux catégories, le sexe féminin et masculin. Il écarterait les autres – à citer les *queers* ou les hermaphrodites par exemple. De même, cette vision essentialiste assoit l'hégémonie de l'hétérosexualité. Néanmoins, ces critiques constructivistes de Butler omettent le point de vue essentialiste sur le genre ayant révélé qu'il était une conception culturelle sur le sexe.

Si l'essentialisme est condamné par les féministes actuelles, il permet cependant de recréer les idées et le langage sur la femme. En variant les théories essentialistes, de la France aux États-Unis, de l'hétérosexualité à l'homosexualité, les critiques s'entremêlent et laissent percevoir des correspondances avec les pensées de Simone de Beauvoir. Sa célèbre maxime « on ne naît pas femme, on le devient » a fondé les critiques constructivistes et radicales, encore présentes aujourd'hui. L'essentialisme de Beauvoir et le féminisme contemporain dénoncent le mythe féminin qui attache la femme à son corps, le patriarcat justifiant l'absence des femmes au pouvoir par des arguments biologiques sur les différences sexuelles. Les revendications essentialistes encouragent les femmes à vouloir l'égalité, économique et politique. Ces luttes sont toujours d'actualité.

Néanmoins, l'essentialisme met de côté la sociologie et les entraves imposées aux femmes sur le plan économique et anthropologique. C'est pourquoi il est intéressant d'étudier des auteures comme Judith Butler ou Françoise Héritier.

En reprenant les critiques linguistiques de Lacan, Judith Butler dénonce les lacunes des théories beauvoiriennes. La philosophe existentialiste devient alors une matérialiste candide qui réfute le problème sémantique du mot « femme » ou « homme » dans le langage : la linguistique fixe les deux sexes à leur corps. En critiquant les idées de « Julia Kristeva et sa politique du corps » dans *Trouble dans le Genre*, Butler évoque la sémiologie et les perspectives lacaniennes sur le langage et sa symbolique phallique. Ces innovations permettent de mettre en lumière et de dénaturiser les constructions sexistes sur la femme, sans nécessairement arriver à bouleverser sa place dans la société et dans les mentalités. D'Irigaray à Derrida, les penseuses américaines emploient l'essentialisme français pour dénoncer ce système binaire homme/femme qui emprisonne les individus et leurs infinies diversités. En sortant des déterminations du langage ou du corps, les êtres peuvent alors se multiplier librement. L'essentialisme a donc un rôle à jouer dans la déconstruction de la société patriarcale, où le masculin signifie l'homme, l'ensemble homme/femme et le neutre.

D'autre part, en critiquant le système binaire homme/femme qui tend à définir la femme par rapport à l'homme, Françoise Héritier écrit sur les problèmes identitaires et les « idées reçues actuelles » et précise : « dans ce travail qui porte sur le monde contemporain, j'ai accordé une grande place à la presse considérée comme source partagée d'informations, de savoirs, de représentations et également comme parole aussi digne de foi que celle des informateurs sur le terrain. »⁴⁷⁷

En écrivant cette étude en 2002, Françoise Héritier, anthropologue et féministe française, replace les revendications du siècle précédent à nos jours. En effet, malgré les luttes pour l'émancipation féminine des années 1970, la domination masculine et les clichés sexistes sur les femmes sont encore bien présents. La question du genre et les différences entre la femme et l'homme persistent.

« La différence des sexes fait partie des données naturelles, dont l'observation permet de faire émerger un substrat nécessaire commun à tous les groupes humains. Je postule même, on le sait, que l'observation et la mise en ordre de cette différence sont à la base même de toute conceptualisation, comme elles permettent de comprendre l'universalité de la domination hiérarchique du masculin sur le féminin, malgré les variantes culturelles observables dans le temps et dans l'espace... d'où découlent à la fois nos systèmes de pensée fondés sur les catégories dualistes qui, tout comme la catégorie masculin/féminin, opposent l'identique au différent, et, de par l'appropriation masculine de la fécondité féminine – appropriation symbolique, culturelle et sociale -, l'assignation sans exception notable du féminin aux tâches liées à la reproduction et son exclusion des domaines extérieurs du savoir et du pouvoir, sans compter la hiérarchisation des catégories dualistes de telle sorte que tous les aspects connotés du signe masculin sont valorisés alors que sont dévalorisés ceux qui sont connotés du signe féminin. »⁴⁷⁸

Même si des lois et des droits ont été accordés à la femme, la société est éduquée selon des règles archaïques et patriarcales. Les genres féminin/masculin se perdent, se confondent mais cette confusion fait peur aux individus qui ont besoin de repères linguistiques et identitaires pour définir l'autre et l'enfermer dans une catégorie. Et cela même s'il n'apprécie pas lui-même d'être enfermé et privé de liberté et de possibilités.

477 *Masculin/Féminin II Dissoudre la hiérarchie, introduction Le vivant féminin*, Françoise Héritier, éditions Odile Jacob, Paris, 2002, p29

478 Ibid. p248

« Inscrire dans la loi le droit des femmes à la contraception, c'est donc changer les règles du jeu social. C'est aussi en changer les règles conceptuelles puisque ce droit implique l'égalité entre les partenaires en mots et en actes, égalité douloureusement acquise par les unes et difficilement admise par leur partenaire masculin mais présente dans l'état de droit... Et rien n'interdit de penser qu'au terme de cette évolution l'assignation respective au masculin et au féminin des valeurs de l'esprit et de la matière ne devienne résolument obsolète car dénuée de sens. Ce faisant, elles accèdent certes à la dignité et à l'égalité, mais, de plus, sinon au renversement de toutes les hiérarchies catégorielles des notions qui gouvernent nos systèmes de représentations, du moins à un meilleur équilibre ou à une nouvelle répartition qui ferait que le négatif ne serait pas automatiquement associé au pôle féminin ni le positif au pôle masculin, ce qui constituerait véritablement le signe de l'égalité. Sortir de la domination masculine ne veut pas dire inverser le rapport existant (quelles que soient les inquiétudes masculines sur cette éventualité) puisqu'il ne s'agirait de rien d'autre que la reproduction d'une inégalité. Il ne s'agit pas non plus d'une course asymptotique où des femmes, sinon les femmes en leur entier, chercheraient à s'approcher de plus en plus d'une égalité reconnue dans leurs capacités individuelles avec les hommes.

Il s'agit d'un rééquilibrage de l'ordre hiérarchisé actuel de nos catégories mentales. En effet, il ne pourrait plus continuer à être aussi prédéterminé qu'il l'est encore actuellement par une idée contraignante qui fait des femmes une catégorie subordonnée et domestique car soumise et sujette au bon vouloir du masculin en raison de leur fécondité en général et de leur aptitude à faire des fils en particulier, puisque leur est reconnue la liberté de sortir de cette domination. »⁴⁷⁹

Cette volonté égalitaire actuelle exprimée par Françoise Héritier reprend les idées déjà vues de Beauvoir et de Butler. Les auteures du XXe et XXIe siècles abordent les mêmes thèmes pour défendre l'égalité entre les deux sexes : l'amour, la violence, le viol, la prostitution, la sexualité... Et même Françoise Héritier a écrit un chapitre sur Simone de Beauvoir « Le point d'aveuglement, après la révolution néolithique » afin de partager ses théories sur le rôle du père, le « génie masculin » ou encore « la supériorité de la transcendance ». Cet héritage littéraire féminin entre les deux siècles démontre également l'interdisciplinarité de la question féminine, de la littérature à la philosophie, de la sociologie à la psychanalyse.

⁴⁷⁹*Masculin/Féminin II Dissoudre la hiérarchie, Chapitre 2 La contraception, vers un nouveau rapport des catégories du masculin et du féminin*, Françoise Héritier, éditions Odile Jacob, Paris, 2002, p250-251

3.2 La construction de l'identité féminine à partir de la sexualité et de l'amour

Après avoir analysé le genre, le sexe et l'identité, Judith Butler dévoile les mécanismes de la construction du sexe féminin. Ils se fondent sur des perspectives psychanalytiques, ce qui relie la théoricienne du genre à Sigmund Freud⁴⁸⁰, médecin autrichien, et sa théorie de l'inceste. C'est pourquoi il est intéressant de dégager les idées freudiennes sur la psychanalyse initiée par des études de cas féminins, et sur le complexe d'œdipe et ses déterminations sur la femme.

À la manière de Simone de Beauvoir et de Colette, Freud utilise sa vie et ses expériences personnelles pour tirer des concepts sur l'existence et sur l'esprit de l'être humain. Tout comme les auteures analysées dans cette étude, il reconnaît le caractère unique de l'individu.

« Freud reconnaissait donc que personne, lui pas plus qu'un autre, n'est Monsieur Tout-le-monde. Mais sous toute réserve, et tenant compte de variations qui font de chacun un cas particulier, il s'appliquait à déchiffrer ses propres expériences mentales afin de mieux saisir celle de ses frères humains... Il n'était, à tout prendre, qu'une source de matériaux parmi d'autres et ne pensait pas accorder d'autre valeur à son expérience que celui d'un témoignage psychanalytique assorti de commentaires explicatifs... Mais l'origine personnelle de ses observations ne devait nullement empêcher Freud de formuler sa théorie sur le deuil, ainsi que cette autre, de bien plus large portée, sur le drame familial dans toute son ubiquité, avec son intrigue toujours diverse et cependant largement prévisible – ses souhaits, ses désirs réalisés, ses frustrations et ses pertes - , intrigue qui se joue pour l'essentiel dans l'inconscient. »⁴⁸¹

Le travail d'écriture de Freud se crée donc à partir de son auto-analyse et de son imagination. Si les auteures, comme Beauvoir ou Colette, ont une écriture qui renouvelle le genre littéraire pour retranscrire leurs idées innovatrices, Freud accorde une grande importance à ses rêves dans un style plus scientifique et plus concret car il « reste le moyen le plus sûr et le plus fécond d'accéder à une information enfouie » et « c'est d'abord et surtout en interprétant les rêves de ses patients, qu'il était parvenu à élucider leurs névroses »⁴⁸² De son auto-analyse et de ses études de cas, le médecin découvre les résistances et sa propre individualité.

480 Sigmund Freud (1856-1939) médecin neurologue autrichien, fondateur de la psychanalyse

481 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p107

482 Ibid. p115

« Tout, à présent, se mettait en place. Il reconnaît que ses réminiscences, « des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père » sont autre chose qu'un fantasme personnel. Bien plutôt « la légende grecque (d'Oedipe) a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie »⁴⁸³. D'où « l'effet saisissant d'Oedipe roi » et peut-être de Hamlet⁴⁸⁴. D'autres trouvailles étonnantes l'assaillent : le sentiment de culpabilité inconsciente, les étapes du développement sexuel, le lien causal entre les mythes endogènes de l'individu – les mythes « endopsychiques » - et les croyances religieuses, le « roman familial » qui incite de nombreux enfants à entretenir des fantasmes grandioses au sujet de leurs parents, le caractère révélateur des lapsus et des actes manqués, la puissance que conservent les sentiments agressifs refoulés, et (il ne cessait d'y réfléchir) les mécanismes complexes de la production onirique. Il a même trouvé l'explication psychologique de l'addiction : un substitut à l'activité masturbatoire – une idée qui le concernait directement, lui, le fumeur invétéré qui ne pouvait se passer de cigare. »⁴⁸⁵

De ses recherches psychanalytiques et ses découvertes sur l'existence, Freud dévoile le complexe d'Oedipe. Ce nom vient de la tragédie grecque *Oedipe-Roi*⁴⁸⁶, les mots de Jocaste à son fils font un lien direct avec le complexe d'Oedipe de Freud : « Ne redoute pas l'hymen d'une mère : bien des mortels ont déjà dans leurs rêves partagé le lit maternel. » Ce fils va montrer par la suite une grande satisfaction à savoir son père mort. Il confondra son épouse avec sa mère, occupera la place de son père et deviendra le père et le frère de ses propres enfants.

Dans une lettre à Wilhelm Fliess⁴⁸⁷ datant du 15 octobre 1897, Freud mentionne ses nouvelles recherches et, pour la première fois, cette théorie sur l'inceste : « le fait d'être amoureux de la mère ainsi que la jalousie envers le père sont des états que je tiens maintenant pour un événement général dans la petite enfance... S'il en est ainsi, on comprend le pouvoir saisissant d'Oedipe-Roi ».

Dans *L'interprétation des rêves*⁴⁸⁸, en 1900, il explique ce complexe œdipien par le mythe, à partir d'analyses de ses rêves et ceux de ses patient-e-s. L'aveuglement du héros symbolise l'abomination du sujet sur ses désirs scrupuleusement refoulés. Dans la psychanalyse, ce trouble devient présent dans l'inconscient, soi-disant collectif⁴⁸⁹, et engendre ainsi le fantasme incestueux d'un désir sexuel envers sa mère et d'une jalousie pour son père.

483 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p117

484 Hamlet, protagoniste et rôle titre de la tragédie de William Shakespeare *Hamlet* (1603)

485 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p118

486 *Oedipe-Roi*, tragédie grecque de Sophocle représentée entre 430 et 420 av J.C

487 Wilhelm Fliess (1858-1928) médecin, oto-rhino-laryngologiste allemand célèbre pour sa relation épistolaire avec Freud

488 *L'interprétation des rêves*, Sigmund Freud, 1900

489 Inconscient collectif : Ensemble d'images, d'idées inconscientes (archétypes), communes à un groupe humain, transmises héréditairement et qui règlent les réactions de l'homme non pas en tant qu'individu mais en tant qu'être social

L'aveuglement du héros évoque aussi la symbolique des yeux qui représente les parties génitales et souligne le caractère irrationnel de l'inceste. Ce lien entre l'aveuglement et la sexualité est plausible car le crime sexuel était puni ainsi autrefois.

Le récit d'Oedipe fait ainsi référence au parricide et à l'inceste : Œdipe tue son père pour accéder au trône et doit épouser la reine, sa mère. L'auto-aveuglement d'Oedipe est une procédure légale mais aussi une punition sur l'inceste, crime aussi grave que l'adultère et le viol à l'époque antique. L'ironie tragique sophocléenne devient une allégorie freudienne.

Ce complexe souligne le lien violent entre un père et son fils. L'inceste détruit les lois morales à l'image d'un renversement des pièces d'un jeu d'échec qui fait culpabiliser la personne qui se sent hors-jeu. Selon Freud, le complexe d'Oedipe est une étape normale dans l'affirmation de soi. En passant cette phase, l'enfant devient un-e adulte sain-e. S'il/elle ne passe pas par ce complexe ou s'il/elle ne le dépasse pas, il/elle deviendra névrosé-e et voudra lutter contre toutes les autorités. Freud, tout comme Sophocle avec *Oedipe-Roi* et Shakespeare avec *Hamlet*, a écrit une œuvre en se référant à l'inceste. Parallèlement, le complexe œdipien peut aussi être inversé en un « Œdipe négatif » où l'enfant est attiré par le parent du même sexe et hait le parent du sexe opposé.

Dans ce concept de complexe d'Oedipe, l'enfant a des fantasmes de possession sexuelle envers sa mère : il veut coucher avec elle et éliminer son père. C'est pourquoi, selon Freud, le jeune garçon intériorise le complexe d'Oedipe et l'interdit de l'inceste. Il s'identifie à son père, ce qui lui permettra, pour plus tard, de vivre des relations sexuelles « normales » avec l'autre sexe. Freud explique ainsi comment devenir hétérosexuel-le en affirmant que les pulsions seront alors coordonnées et rassemblées dans les préliminaires du plaisir génital. L'Oedipe inversé explique l'homosexualité pour Freud.

Freud affirme également que l'impuissance psychique chez l'homme est dû à la fixation incestueuse non surmontée à la mère. La tendresse et la sensualité envers la mère n'arrivent pas à se séparer et le rappel de la mère comme objet sexuel est fatal à la puissance sexuelle. Le clivage de l'amour et du désir se retrouve entre la femme désirée et la femme aimée. Pour faire ce clivage, il faut poser sur la mère une image de prostituée. La voie « normale » consisterait donc à se familiariser avec la représentation incestueuse de la mère : pour être libre et heureux dans sa vie sexuelle et amoureuse, l'homme devrait avoir surmonté ce complexe afin de respecter la femme plus tard.

Lorsque nous désirons quelqu'un-e, nous avons envie de lui faire l'amour et, avant et pendant, nous le/la regardons et le/la trouvons beau/belle, nous l'embrassons, nous le/la caressons. Ainsi, il nous semble normal et humain que toutes nos pulsions soient sollicitées et se rassemblent dans cet acte amoureux. Mais la psychanalyse montre justement que rien, chez l'homme et la femme, n'est normal. Il y a des personnes qui n'arrivent pas à faire l'amour car elles ont peur que leurs corps soient exposés, ou qu'elles ne supportent pas la jouissance sexuelle. Et même sans aller chercher aussi loin, nous avons toutes et tous rencontré des difficultés dans nos rapports amoureux qui nous ont appris qu'il n'existe pas de règles, de normalité, de « bon » comportement.

Freud est rejoint par Judith Butler sur la perte d'un être aimé et sur la mélancolie ressentie par la suite. Cette perte va modifier l'identité de genre de l'individu.

« Freud considère que la mélancolie est un mécanisme à part, un mécanisme essentiel à la « formation du moi » et au « caractère », la mélancolie est une dimension centrale du genre. Dans *Le Moi et le ça* (1923), il développe la thèse que la structure du deuil est celle qui initie la formation du moi, une thèse qu'on peut faire remonter à son article de 1917, « Deuil et mélancolie ». Selon Freud, en faisant l'expérience de perdre un autre être humain que l'on a aimé, on peut dire que le moi incorpore cet autre dans la structure même du moi, reprenant à son compte les attributs de l'autre et « faisant vivre » l'autre à travers des actes magiques d'imitation. La perte de l'autre que l'on désire et que l'on aime est surmontée par un acte spécifique d'identification visant à arrimer l'autre à l'intérieur de la structure même du moi : « L'amour s'est ainsi soustrait à la suppression, par sa fuite dans le moi ». Cette identification n'est pas seulement momentanée ou occasionnelle, elle devient une nouvelle structure d'identité ; de fait, l'autre devient une partie du moi par l'intériorisation permanente des attributs de l'autre. »⁴⁹⁰

De même, le tabou de l'inceste rejoint celui de l'homosexualité où l'objet désiré et le désir lui-même sont censurés. Cette censure enclenche le même processus que la mélancolie c'est-à-dire l'appropriation des attributs de l'amour perdu car interdit. « Lorsqu'une union hétérosexuelle est prohibée, l'objet est dénié, non la modalité du désir, si bien que le désir est détourné de cet objet vers d'autres objets du sexe opposé. Mais lorsqu'une union homosexuelle est prohibée, il est clair qu'il faut renoncer autant au désir qu'à l'objet du désir, lesquels deviennent ainsi sujets aux stratégies d'intériorisation caractéristiques de la mélancolie. Par conséquent, « du père, le garçon s'empare par identification. » »⁴⁹¹

490 *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Chapitre Prohibition, psychanalyse et production de la matrice hétérosexuelle*, Judith Butler, éditions La Découverte, Paris, 2005, p148

491 Ibid. p149

Freud fait aussi le constat de la bisexualité infantine, un désir pour sa mère et son père, mais qui est niée pour des raisons d'impossibilité. Si le complexe d'Oedipe, décrit dans *Trouble dans le Genre*, explique l'attirance du garçon pour sa mère, Freud cherche également à comprendre cette ambivalence entre la mère et le père, cette bisexualité. « Manifestement, Freud voudrait laisser entendre que le garçon doit choisir non seulement entre deux objets possibles, mais aussi entre les deux prédispositions sexuelles, la masculine et la féminine. Le fait est que le garçon choisit généralement l'hétérosexualité viendrait non de l'angoisse de castration par le père, mais de l'angoisse de castration – c'est-à-dire l'angoisse de la « féminisation » associée à l'homosexualité masculine dans les cultures hétérosexuelles. »⁴⁹²

L'hétérosexualité est donc généralisée, non pour des raisons charnelles et de préférence, mais par des coutumes culturelles hétérosexuelles.

D'autre part, Freud a une opinion plutôt sombre et sévère sur l'humanité comme quand il cite maxime *Homo homini lupus* (l'homme est un loup pour l'homme). Dans une certaine défiance, il est persuadé que le monde est capable d'accomplir de terribles choses. Chacun-e de nous possède une sorte de méchanceté diabolique, un Enfer qui est la définition même de l'inconscient⁴⁹³, base de toute sa psychologie. Les intentions pieuses mènent en définitive aux pires cruautés sociales. Freud est un réaliste et ceci se voit notamment dans sa rupture avec les traditionnelles idées de ses aînés du domaine médical.

Dans *Le malaise dans la Civilisation*⁴⁹⁴, Freud définit la société comme « la totalité des œuvres et organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux. »⁴⁹⁵ La société est ainsi opposée aux pulsions sexuelles, à l'agressivité ou pulsion de mort. En société, l'homme et la femme cherchent à s'unir avec autrui sur le plan amoureux. Mais la société tend à organiser ce désir dans une certaine homogénéité qui passe, par exemple, par des codes moraux absurdes et inhumains selon Freud. L'absurdité de la morale se situe dans la perte de la liberté individuelle. La société cherche à sacrifier les satisfactions pulsionnelles. S'abstenir amène à des refoulements dont les séquelles peuvent être graves, jusqu'à l'hystérie⁴⁹⁶.

492 *Trouble dans le Genre Le Féminisme et la Subversion de l'Identité, Chapitre Prohibition, psychanalyse et production de la matrice hétérosexuelle*, Judith Butler, éditions La Découverte, Paris, 2005, p150

493 Inconscient : Ensemble des phénomènes physiologiques et neuro-psychiques qui échappent totalement à la conscience du sujet

494 *Malaise dans la Civilisation*, Sigmund Freud, Presse Universitaire de France, 1976

495 *Malaise dans la Civilisation*, Freud, PUF, 1976 p 37

496 Hystérie : Névrose aux tableaux cliniques variés, où le conflit psychique s'exprime par des manifestations fonctionnelles (anesthésies, paralysies, cécité, contractures...) sans lésion organique, des crises émotionnelles avec

Ces incompatibilités entre l'individu et la société apparaissent dès l'enfance : le garçon ou la fillette a peur de perdre l'amour de l'autorité parentale. Le renoncement à l'agressivité pour l'autorité est intériorisée dans l'inconscient. Plus tard, la société prend la place des parents : l'angoisse de la morale se porte sur le mal-faire ou celle d'être impoli-e. Les pulsions refoulées sont intensifiées par l'inconscient qui connaît tous les désirs et leurs importances. En conséquence, l'homme ou la femme vertueux-se, en renonçant à ses pulsions et non à ses désirs, a un inconscient plus cruel que celui ou celle qui se moque des interdits et jouit sans entraves. La société exige un si grand sacrifice envers l'individu.

Si Beauvoir critique elle aussi la société qui déshumanise la femme, elle croit néanmoins en l'universalité. Elle crée toute sa philosophie sur cette croyance essentialiste et rejoint la doctrine existentialiste : « l'homme, étant un être condamné à être libre, porte le poids du monde tout entier sur ses épaules : il est responsable du monde et de lui-même en tant que manière d'être. »⁴⁹⁷

L'individu doit donc mettre en place des projets pour se créer et se dépasser tout en assumant l'angoisse de sa responsabilité individuelle face à la société. La morale existentialiste tient aussi compte des rapports de soi, des autres et du monde.

Freud fait donc découvrir la culpabilité inconsciente de toutes et de tous : toute société repose sur le meurtre paternel, c'est-à-dire le mythe œdipien, alors que Beauvoir et Butler sont plus optimistes en se tournant vers une rénovation du genre et de la féminité.

Tout comme Butler et Beauvoir, la psychanalyse de Freud a une portée universelle et essentialiste. « *Malaise dans la civilisation*, une manœuvre qui révèle d'emblée le projet de Freud : il s'agit pour lui d'inscrire la religion dans le plus large contexte possible, afin qu'elle se prête, au même titre que tout autre comportement humain, à l'investigation scientifique. Bref, fort de la laïcité inconditionnelle qu'il partage avec la plupart des psychologues et sociologues contemporains ayant traité la religion, il se refuse à accorder un statut privilégié aux faits de croyance, ou à les exempter de toute analyse. Nul lieu ne lui est sacré, et en tant que chercheur, il n'est pas de temple où il ne peut pénétrer. »⁴⁹⁸

théâtralisme, des phobies

497 *L'Être et le Néant, Chapitre La psychanalyse existentielle*, Jean-Paul Sartre, édition Gallimard, Collection Tel, Paris, 1998, p612

498 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, Paris, 1991, p608

Freud parvient même à lier la religion à la psychanalyse par les expériences de l'enfance.

« Si, avec l'art et l'éthique, la religion compte parmi les biens les plus précieux de l'humanité, elle n'en tire pas moins son origine de la psychologie infantile. Le petit enfant craint les pouvoirs de ses parents et recherche leur protection. Aussi n'a-t-il aucune difficulté à transcrire plus tard le sentiment du pouvoir parental – et surtout paternel – en réflexions quant au rôle de ce pouvoir au sein du monde naturel, et aux dangers et espoirs qui s'y attachent. Tout comme l'enfant, l'adulte donne libre cours à ses désirs, embellit ses fantasmes d'extravagantes parures. Mais ce ne sont là, en réalité, que des survivances : les premiers besoins, l'extrême vulnérabilité et dépendance du petit enfant, perdurent chez l'adulte, et voilà pourquoi le psychanalyste est en mesure de contribuer grandement à la compréhension du fait de religion. Les idées religieuses sont issues du même besoin que toutes les autres conquêtes de la civilisation : la nécessité de se défendre contre l'écrasante suprématie de la nature et de l'impérieux désir de corriger les imperfections de la culture. »⁴⁹⁹

Tout comme Beauvoir et Butler, Freud critique aussi la nature et la culture : « la culture est l'effort collectif pour maîtriser les forces de la nature et régler les rapports des hommes entre eux. »⁵⁰⁰

*Totem et Tabou*⁵⁰¹ initie de multiples disciplines entre l'anthropologie, l'ethnographie, la biologie, l'histoire des religions et la psychanalyse. Il s'intéresse aux corrélations entre « la pensée primitive » et « la pensée névrotique », entre l'histoire et la conscience, entre le désir et l'activité mentale.

Dans *Totem et Tabou*, écrit en 1913, Freud relate notamment l'histoire d'un chef et de ses fils adolescents. Ce récit représente les principales caractéristiques de la foi chrétienne et certains de ses préceptes comme le sentiment de culpabilité, l'ascèse, le célibat, la foi en un père tout-puissant et en la charité. La foi chrétienne apparaît alors comme une névrose⁵⁰² obsessionnelle collective. Freud espère qu'un jour l'humanité se libère de ses contraintes infantiles. Cette histoire rejoint les critiques freudiennes sur la civilisation, qui se fonde à partir de la religion, de la morale, de la société et de l'art, et le complexe œdipien dans la relation filiale entre ce père et ses fils.

499 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, Paris, 1991, p 611

500 *Totem et Tabou*, Sigmund Freud, Payot & Rivages, Paris, 2001, p171

501 *Totem et Tabou*, Sigmund Freud, 1913

502 Névrose : Affection psychique caractérisée par l'absence de lésion ou de trouble organique et ayant ses racines dans l'inconscient du sujet qui présente des troubles mineurs du comportement, conserve la conscience du caractère morbide de ses troubles (contrairement à la psychose, ce qui entraîne généralement une évolution favorable lors du traitement psychothérapeutique) sur le Trésor de la Langue Française Informatisé sur atilf.fr

Dans cette œuvre, Freud montre ainsi qu'il est difficile pour l'individu de trouver son bonheur : c'est un long chemin tortueux et ténébreux, qui se vit spontanément tout en contrôlant les pulsions amoureuses et perverses.

En effet, Freud dévoile que l'angoisse ressentie par l'individu est une pulsion de mort⁵⁰³ qui vient de la culpabilité de l'existence. « Il précise qu'il n'est pas simplement en train de traduire sa mélancolie personnelle en termes de théorie psychanalytique : s'il doute que l'humanité soit conviée à « une perfection plus grande » ; s'il voit la vie comme « une lutte acharnée entre Éros⁵⁰⁴ et la pulsion de mort », une lutte « dont l'issue paraît imprévisible »... Il semble que c'est un cas de l'antagonisme entre l'illusion (l'accomplissement du désir) et la perception de la réalité. »⁵⁰⁵

Dans un autre essai, *Malaise dans la civilisation*, Freud « ébauche la figure de l'homme de culture – n'importe quelle culture – : un homme harcelé de besoins inconscients, avec son éternelle ambivalence, ses amours et ses haines primitives et passionnées, tout juste domptés par les contraintes externes et les sentiments internes de culpabilité. Les institutions sociales sont, pour Freud, quantité de choses différentes, mais d'abord et surtout des murailles dressées pour endiguer le meurtre, le viol et l'inceste. »⁵⁰⁶

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud partage également ses espoirs à travers la pulsion de vie⁵⁰⁷ en conflit avec la pulsion de mort. Cette croyance en l'existence est bien plus qu'une conviction, elle est un devoir humain.

De plus, Freud crée des théories sur la pensée féminine en explorant leur psychologie dans ses *Études sur l'hystérie*⁵⁰⁸ notamment. En effet, s'il a pu critiquer les femmes, ce n'est pas en considérant une supériorité masculine.

Dès le début de ses recherches médicales, il est entouré de femmes qui vont marquer la psychanalyse. Son enfance, sa mère et son premier cas psychiatrique Anna O.⁵⁰⁹ vont jouer un rôle déterminant dans sa conception sur l'amour, la maternité ou le complexe œdipien.

503 Pulsion de mort : ou thanatos selon Freud, Hantise de la mort; tendance au suicide et au meurtre

504 Éros : Amour, d'ordre essentiellement charnel, visant à la satisfaction des désirs sensuels, des impulsions sexuelles,

505 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p637

506 Ibid. p630

507 Pulsion de vie : ou éros, s'oppose aux pulsions de mort

508 *Études sur l'Hystérie*, Sigmund Freud et Joseph Breuer, 1895

509 Anna O. ou Bertha Pappenheim (1859-1936) connue pour avoir été un des cas psychanalytiques de Freud.

Fondatrice du travail social en Allemagne, militante féministe, elle fonde la Ligue des femmes juives et lutte contre la prostitution

« À partir la sexualité féminine, Freud se demande si les petits garçons peuvent conserver leur lien à leur mère, parce qu'il est loisible de liquider leur ambivalence à son égard en détournant leurs sentiments d'hostilité sur le père. Il faut garder à l'esprit cette proposition, tant pour la vie affective en général que la sienne propre... Décrivant les raisons qui incitent la petite fille à se détourner de sa mère pour se rapprocher de son père, quelque tendre et passionné qu'ait pu être ce premier attachement à la mère, Freud soutient que ce passage d'un parent à l'autre n'est pas un simple changement d'allégeance, mais bien une motion hostile ou même chargée de haine. »⁵¹⁰

« Ces jugements au sujet de la femme, et d'autres, difficilement conciliables et souvent même mutuellement contradictoires, viennent compliquer sa réflexion, au cours des années, l'idée d'une supériorité masculine demeurant obstinément au premier plan. »⁵¹¹

Cette idée de domination masculine est commune à l'époque de Freud où la figure de la femme au foyer prévaut : « la femme docile qui garde la maison, vouée aux soins des enfants et aux tâches ménagères, tandis que son seigneur et maître, mû par une forte pulsion sexuelle, lutte dans le grand monde, le monde inique des affaires et de la politique. »⁵¹²

Mais l'époque de Freud, c'est-à-dire fin du XIXe et début du XXe siècle, connaît aussi les luttes féministes sur l'émancipation féminine, avec l'émergence du communisme et du marxisme. « Freud en vint à participer à la campagne pour l'émancipation des femmes, qui devait prendre une telle ampleur en son temps. Depuis le milieu du XIXe siècle, dans tout le monde occidental, les féministes s'efforçaient de battre en brèche les restrictions légales, sociales et économiques. »⁵¹³

Dans cette atmosphère révolutionnaire, les idées de Freud sur la sexualité féminine sont tendues. « L'attitude conservatrice de Freud ne l'empêchait nullement de tenir pour acquis que la femme est une créature sensuelle, tout comme l'homme. La théorie qu'il élabore au début des années 1890, selon laquelle toute névrose découle de conflits d'ordre sexuel, cette théorie de l'étiologie sexuelle des névroses, présuppose que la femme aussi bien que l'homme est susceptible d'excitation érotique. »⁵¹⁴

510 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p583

511 Ibid. p584

512 Ibid. p585

513 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p586

514 Ibid. p592

Toujours sur la sexualité féminine,

« Freud semble avoir admis que la petite fille est un garçon manqué, et la femme adulte une sorte d'homme castré. Décrivant les phases de l'histoire sexuelle chez l'homme, il identifie un stade qui fait suite aux stades oral et anal, qu'il dénomme phallique. Les petits garçons tout comme les petites filles croient, dans un premier temps, que tout le monde, même la mère, possède un pénis, et le désenchantement donc, c'est l'homme qui est mesure de toute chose... D'où découlent les différences cruciales du développement psychologique, et plus particulièrement dans la spécificité de l'Oedipe, vécu différemment par la fille et par le garçon. Il s'ensuit tout naturellement pour Freud que les conséquences du déclin de l'Oedipe, et notamment la formation du surmoi, divergent selon le sexe. »⁵¹⁵

La femme et sa sexualité demeurent néanmoins un mystère que Freud ne va jamais cesser de tenter de les révéler dans ses recherches psychanalytiques. Cette opacité sur la femme rejoint celle de la religion et de la culture qui le fascinent.

Dans ses *Études sur l'Hystérie*, en collaboration avec Breuer, Freud considère l'hystérie comme une maladie à prendre au sérieux. L'absence de toute lésion corporelle objective incite de nombreux médecins à qualifier l'hystérie de simulation. Cette image péjorative n'a pas encore complètement disparue. En effet, le/la patient-e donne l'impression qu'il/elle exagère, qu'il/elle simule et ment. Cet aspect d'inauthenticité est justement un symptôme de la maladie. Le terme d'hystérie a des résonances avec la jouissance érotique, à laquelle le/la patient-e contribue par son comportement ambigu et burlesque vis-à-vis de l'autre sexe. En fait, c'est un déficit érotique et sexuel qui caractérise la maladie et de nombreuses patientes sont frigides. Ce qui importe pour Breuer et Freud c'est de considérer cette anomalie si légère comme une maladie véritable. Un troisième médecin considère déjà l'hystérie comme une maladie : Charcot⁵¹⁶, le célèbre neurologue parisien. C'est une des raisons qui mène Freud en 1885 à Paris et y reste un an. Charcot confirme l'idée de Freud : l'hystérie n'est pas seulement féminine, elle survient aussi chez l'homme.

Dans ses considérations sur l'influence sexuelle sur l'hystérie, qu'admettent Charcot et Breuer, Freud va plus loin :

515 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p594

516 Jean-Martin Charcot (1825-1893) neurologue français, professeur d'anatomie pathologique et académicien

« Déjà, dans sa contribution aux *Études sur l'hystérie*, il avait laissé entendre, bien que parfois obscurément, que les symptômes des malades dont il relatait l'histoire étaient d'origine sexuelle. Lorsqu'il se mit à réfléchir sur l'incidence de la mémoire dans les maladies nerveuses, Freud reléguait le dommage initial, psychique ou physique, ayant provoqué le traumatisme, à la petite enfance du patient. Il s'intéressait de moins en moins aux névroses « actuelles » - aux névroses dues à des causes immédiates et non lointaines... L'hystérie résulte d'un effroi sexuel présexuel, la névrose obsessionnelle, d'une volupté sexuelle présexuelle, transformée ultérieurement en sentiment de culpabilité... Freud en était venu à ne plus supporter la vogue des diagnostics fourre-tout, telle la neurasthénie⁵¹⁷, et commençait à classer les névroses avec plus de précision. Mais le terme de « présexuel » suggère que l'idée de sexualité infantile, si elle se profilait à l'horizon, était encore hors de vue... Or les incidents tels qu'ils resurgissaient au souvenir des malades renvoyaient tous à un traumatisme sexuel – manœuvre de séduction, ou viol brutal – subi dans l'enfance. »⁵¹⁸

À partir de ces études de cas, Freud se détache de Breuer et de Charcot pour explorer la réalité sexuelle de l'inconscient. En effet, les rêves qui sont marqués par le désir qui s'affirme en dénaturant le besoin. Le désir est marqué par un interdit qui sexualise le besoin. La femme et l'homme ont l'impression qu'il n'y a pas toujours de sexe dans un désir, mais Freud nie cette impression en parlant de la différence entre la faim et l'amour pour introduire le dualisme pulsionnel : « une séparation originaire entre les pulsions sexuelles et d'autres, les pulsions du moi, en dehors de l'utilité de cette hypothèse pour l'analyse des névroses de transfert. »⁵¹⁹

La pulsion sexuelle se base sur un désir, un interdit qui cherche à s'accomplir en défiant l'autorité. La pulsion peut aller jusqu'à l'oral, c'est-à-dire des troubles du langage, ou créer une hallucination alors qu'un besoin ne fait pas halluciner. La sexualité freudienne est donc différente de la reproduction sexuelle ou des besoins animaux. Freud utilise alors le terme de « libido »⁵²⁰ pour expliquer cette spécificité. La sexualité contamine tous les besoins qui apparaissent sous le masque de désirs. D'après *Les études sur l'Hystérie*, des cas qu'il a observés et de l'analyse de ses rêves, Freud déduit l'existence de l'inconscient et de ses mécanismes. Les symptômes névrotiques surgissent lors de crises et de signes hystériques d'où l'effet de surprise, ce quelque chose d'inconnu qui tend à se révéler à nous et dont le sens est révélé lors d'une analyse en réalisant des associations d'idées personnelles. Le refoulement⁵²¹ se manifeste aussi quand le/la patient-e résiste.

517 Neurasthénie : Syndrome associant des troubles fonctionnels: fatigue, céphalée, troubles digestifs, cardiovasculaires, insomnie et des troubles psychiques: anxiété, irritabilité, tristesse, angoisse

518 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p109

519 *La Vie sexuelle, Pour introduire le Narcissisme*, Sigmund Freud, PUF, Paris, 1969, p85

520 Libido : Énergie psychique vitale ayant sa source dans la sexualité au sens large, c'est-à-dire incluant génitalité et amour en général (de soi, des autres, des objets, des idées)

521 Refoulement : Mécanisme psychologique, généralement inconscient, qui serait à la base de nombreuses névroses et s'observerait plus accessoirement dans certaines psychoses. Il s'agit d'une opération psychique par laquelle le sujet

Ce qui tente de se dire par les mots vient d'un désir inconscient refusé par la conscience et amène un conflit psychologique. Pour Freud, le désir inconscient est à chaque fois lié à la sexualité infantine, en différé. Ainsi, les symptômes névrotiques ou encore les lapsus⁵²², les actes manqués⁵²³, les omissions voire les traumatismes sont créés par les névroses. La sexualité infantile et l'inconscient sont les piliers de la psychanalyse freudienne où les déplacements entre la conscience et l'inconscient sont réalisés par le refoulement. La psychanalyse tend à déchiffrer tous ces mouvements de l'être.

Le refoulement est un des principaux fondements de la psychanalyse car il a été découvert en même temps que l'invention de cette technique. En effet, dans ses *Études sur l'Hystérie*, Freud explique que c'est en arrêtant l'hypnose⁵²⁴ qu'il découvre des résistances chez ses patientes hystériques. Ces résistances surgissent quand elles tentent de se dissimuler, en mentant sur elle-même. La névrose apparaît alors comme un conflit entre une tension vers la conscience et ce qui est refoulé.

Une pulsion veut se satisfaire et atteindre son plaisir mais si elle est liée à un déplaisir dominant, il y aura un refoulement. Pour la faire sortir, la pulsion doit être séparée de sa représentation afin de diminuer sa puissance, l'affect qui la détient et l'angoisse.

La psychose se définit comme une libido qui se détache de tout objet puis reflue dans la conscience. Elle n'est pas une folie, comme le présupposent les préjugés. Il s'agit d'un narcissisme accompagné de la folie des grandeurs où la conscience est illuminé par la libido. Par exemple, le/la patient-e peut se prendre pour Napoléon ou le Christ. La libido va tenter de revenir vers les objets qui ont créés cette psychose et conduit au délire. Ce mécanisme est une tentative de l'esprit à guérir et à résoudre le conflit entre la conscience et l'objet désiré.

La pulsion est une satisfaction, une jouissance silencieuse qui est inutile pour le corps. Elle prend sa source dans les zones érogènes. Freud différencie plusieurs pulsions : orales, anales, scopiques c'est-à-dire liées au regard. Ces pulsions sont soit invocantes soit liées à la voix. La pulsion crée une attirance pour un objet. Celui-ci peut être une partie du corps de l'autre ou son propre corps.

repousse ou maintient dans l'inconscient des pensées, des images mentales ou des souvenirs liés à un désir profond et instinctif (pulsion) senti comme interdit ou contraire à certaines exigences morales

522 Lapsus : Faute que l'on commet par inadvertance soit en parlant (*lapsus linguae*) soit en écrivant (*lapsus calami*)

523 Acte manqué : Acte où le résultat explicitement visé n'est pas atteint mais se trouve remplacé par un autre. On parlera d'actes manqués non pour désigner l'ensemble des ratés de la parole, de la mémoire et de l'action mais pour les conduites que le sujet est habituellement capable de réussir, et dont il est tenté d'attribuer l'échec à sa seule inattention ou au hasard. Freud a montré que les actes manqués étaient, comme les symptômes, des formations de compromis entre l'intention consciente du sujet et le refoulé.

524 Hypnose : État de passivité semblable à celui du sommeil, artificiellement provoqué, chez un sujet qui reste en partie conscient, par des manœuvres de suggestion ou par l'absorption de produits chimiques

Quand la pulsion se fixe sur un objet, une perversion peut apparaître à l'instar de l'exhibitionniste qui se fixe sur le regard des autres en montrant ses parties génitales. Mais cette pulsion fixe peut être acceptée par la société, comme les femmes et la mode ou le fétichisme des chaussures. La pulsion peut prendre aussi le chemin de la sublimation comme le peintre qui cherche le regard des autres sur son œuvre d'art.

Selon Freud, la perversion atteint aussi l'enfant qui est un pervers polymorphe car ses pulsions sont plus satisfaites que chez l'adulte.

Dans ses *Trois essais sur la Théorie sexuelle*⁵²⁵, Freud évoque l'activité masturbatoire et auto-érotique des filles. La sexualité des petites filles peut se calquer à celui des petits garçons. La pratique féminine la plus courante débouche sur le choix du père comme objet d'amour. Cette attirance est le complexe d'Oedipe chez les filles. Selon Freud, la petite fille découvre son absence de pénis comme une malchance individuelle. Puis elle découvre que ce manque est universel alors elle dénigre les femmes et sa mère. La haine passe par des reproches mais l'erreur essentielle serait de ne pas être née garçon. Elle choisit alors le père comme objet d'amour et entre dans le complexe d'Oedipe. Elle veut un enfant de son père. L'envie de pénis est remplacée par le désir d'enfant. Freud modère toutefois cette théorie en précisant que toute personne est bisexuelle et surtout les femmes.

De ces théories freudiennes sur les pulsions et les perversions de l'enfance à l'adulte, Freud explique ainsi le complexe d'Oedipe et les fantasmes inconscients qu'il engendre. La découverte du complexe œdipien permet à Freud de parachever la technique de sa cure psychanalytique qu'est le langage : « Les hésitations et circonlocutions de Freud sont conformes à la réalité. Même si la parole est unilatérale, la situation psychanalytique reste un dialogue. L'analyste, un interlocuteur silencieux la plupart du temps, propose des interprétations que l'analysant, croit-on, n'aurait pu y accéder de par ses propres moyens, il n'y aurait pas de névroses. Tandis que le malade, gonflé de son importance ou accablé de culpabilité, déforme le monde et sa place en son sein, l'analyste n'approuve ni ne condamne, mais décrypte laconiquement ce que l'analysant est vraiment en train de dire et fournit un aperçu thérapeutique de la réalité. »⁵²⁶

525 *Trois essais sur la Théorie sexuelle*, Sigmund Freud, 1905

526 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p114

D'autre part, en dehors de ses théories psychanalytiques sur l'enfance, Freud définit lui aussi l'amour à travers la sexualité. Le psychanalyste définit deux types de sexualité : par accomplissement et par narcissisme, et plus particulièrement le narcissisme féminin. La vie amoureuse des êtres humains, dans le système binaire qui différencie la femme et l'homme, amène à une étude sur le narcissisme.

Si la libido revient à un plaisir sexuel pour soi, l'attraction vient des objets sexuels des premières expériences de plaisir. Les premières pratiques sexuelles par la masturbation viennent du besoin vital de l'individu à sa propre conservation instinctive, comme manger ou protéger sa progéniture. C'est pourquoi le premier objet sexuel est la mère. Freud conçoit la figure maternelle en la liant à une perturbation sexuelle issue du développement libidinal. L'homosexualité serait alors une perversion où l'objet sexuel est sa propre personne. C'est pourquoi, à partir de cette observation, Freud crée sa théorie du narcissisme. En amour, les individus ont la possibilité de deux choix d'objets sexuels : lui-même ou le sexe opposé. Dans un comparatif entre l'homme et la femme, Freud démontre que le choix amoureux de l'individu serait influencé par l'objet sexuel, dans un transfert de narcissisme. La passion amoureuse serait comme un symptôme névrotique qui affaiblirait l'être.

Pour Freud, étant donné que l'amoureux-se surestime l'objet sexuel qui l'attire, l'amour serait alors la plus grande des manifestations du narcissisme. La beauté féminine serait un moyen à la femme d'être libre car elle se sentirait assez sûre d'elle-même pour choisir l'homme qu'elle souhaite.

Freud établit ses théories sur l'amour à partir de deux choix possibles : par étayage et par narcissisme. L'étayage se fonde sur les pulsions sexuelles qui cherchent à satisfaire les besoins, en s'accompagnant d'une surestimation sexuelle de l'objet. L'amour s'appuie sur un objet, souvent la mère. Les pulsions sexuelles sont des besoins distordus et dénaturés par l'intégration d'interdits et de la sexualité.

Le deuxième choix est le narcissisme de l'objet et l'idéalisation du sujet, qui vont permettre à Freud d'expliquer l'homosexualité. Dans les cas qu'il va traiter, le médecin observe que le manque d'estime du névrosé, son sentiment d'infériorité, viennent de son incapacité à être à la hauteur de son idéal. La dépression serait une de ces maladies venant de cette idéalisation.

Selon Freud, l'amour narcissique se trouve essentiellement chez la femme et son désir d'enfant. L'amour des parents pour leurs enfants serait le reflet d'un besoin narcissique de vouloir perdurer. C'est pourquoi les parents attendent que leur enfant réussisse là où ils ont échoué, qu'il accomplisse leur idéal. Beaucoup de pathologies tiennent leur source de l'idéal où se croisent le narcissisme et les projections de soi. La névrose peut aussi apparaître dans cette perspective narcissique.

En effet, l'individu peut manquer d'estime de soi, accumuler des sentiments d'infériorité et se sentir incapable de se hisser à la hauteur de son idéal. La dépression, ce mal si populaire, surgit alors justement de cet échec.

Le caractère narcissique de l'amour se voit dans l'idéalisation de l'objet aimé. Celle-ci est liée à une libido narcissique qui déborde sur l'objet et se voit remplacer par un idéal inaccessible. Cet amour devient idéalisation par procuration. Dans certains cas d'amour malheureux, l'objet peut absorber toute la libido de l'autre se sacrifiant pour l'objet de sa passion, en allant parfois jusqu'au suicide amoureux. Dans cette conjecture amoureuse destructrice, les défauts de l'objet sont invisibles car l'objet désiré est substitué à l'idéal. L'état amoureux peut donc amener jusqu'à l'auto-hypnose. La soumission, la croyance aveugle et l'obéissance inconditionnelle peuvent être des signes de cette forme d'amour. Cette théorie s'illustre dans la tentative de suicide et la pulsion de mort dans *Le Blé en Herbe* de Colette.

Au sujet de la figure de la femme, Freud est sensible à leur aspect charnel. Grâce à ses rêves et au contexte goethéen, dans son sens magique, il fait émerger la théorie de la bisexualité chez toutes et tous. Selon lui, la féminité est présente dans chaque être et permet de s'inventer et de se décider sur les essentielles possibilités humaines. L'importance du complexe d'Oedipe pour la psychanalyse dévoile le rôle fondamental de la féminité pour l'existence de chacun-e. Ce complexe lié au féminin dans la théorisation psychique met en évidence la faiblesse humaine. Cette impuissance, liée à la femme par les stéréotypes, ouvre vers la brèche de la relation conflictuelle avec autrui et surtout avec les femmes. C'est pourquoi les questions sur la définition de la femme, du mythe à sa psychologie, est un immense terrain de recherche, jusqu'à devenir un carrefour essentiel pour savoir et comprendre la place de chacun-e.

La position particulière du féminin dans le travail scientifique tient par le désir de savoir. Des recherches psychanalytiques avec les névrosées de Freud aux théories féministes de Beauvoir et de Butler, les femmes deviennent un moteur. Cette nécessité de connaître devient un besoin d'écrire et rejoint la littérature.

Les écrits sur la littérature de Freud sont aussi des exemples qui relient la pensée individuelle aux théories sur la femme. Ils s'intéressent particulièrement au rôle de la mère dans l'existence.

« À la question soulevée, il y a quelques semaines, du « quoi faire de la mère », il y a en effet plus d'une réponse, au sens où la réponse peut trouver plus d'un énoncé. Il n'y a pas que la réponse qui s'énoncerait : « la détruire » - si l'obsessionnel qui en est habité n'avait, par la force que la pensée a prise chez lui, rendu cette réponse indicible par réduction méthodique de tous ses échos et de leurs harmoniques ; ce à quoi il voue sa vie, tout entière consacrée à cette destruction même, qu'il accomplit au fil des jours dans le silence qu'il instaure sur sa scène psychique. L'autre énoncé de la réponse à la même question « quoi faire de la mère », ce serait donc : y penser. Les conditions de la pensée sont celles que Freud nous indique, où le féminin tient cette place fondamentale puisque c'est de la transformation, en champ de procédures possibles... C'est ainsi, pourrait-on dire, que la métaphore est ce qui sert au père à faire en sorte que les fils pensent autre chose qu'à la mère. C'est ce qu'a fait Moïse avec le Veau d'or. Freud aussi. »⁵²⁷

Cette obsession du féminin, qui se dévoile notamment par le désir envers la mère, amène à la nécessité de détruire ce désir par la psychanalyse, mais aussi d'abolir la féminité.

En lisant *Le Délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*⁵²⁸ de Freud, le médecin découpe les différentes scènes pour souligner la dérive du voyage à partir d'une expérience sans nom. *La Gradiva*⁵²⁹ raconte l'histoire d'un jeune homme, Hanold, qui se retrouve à faire un voyage en Italie décidé par le chant d'un oiseau. Dans ses commentaires, Freud analyse le rôle de l'auteur Jensen⁵³⁰ et la psychologie de tous les écrivains au travail. À partir du récit de Jensen, Freud analyse que le personnage féminin La Gradiva est une apparition illusoire, un rêve inventé qui peut être interprété comme un vrai rêve. Dans l'analyse freudienne de l'œuvre, Freud démontre que les représentations existent toujours quelque part et qu'il faut les associer pour en trouver un sens et une organisation. « La lecture de ce texte nous montre que dans ces lignes, Freud côtoie les lisières qui le concernent d'un accident qui l'intéresse. Celui où quelque chose du complexe de castration court le risque d'être pris en défaut, en défaut d'organisation. Et l'on peut dire que, si après son travail sur la *Gradiva* quelque chose s'apaise chez Freud... Freud écrit que le complexe de castration est une base si mince que dans certains cas on peut aussi n'en tenir aucun compte ! »⁵³¹

527 *La Pensée et le Féminin*, Wladimir Granoff, Les Éditions de Minuit, Paris, 1976, p264

528 *Le Délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*, Sigmund Freud, 1907

529 *La Gradiva, Fantaisie pompéienne*, Wilhelm Jensen, 1903

530 Wilhelm Jensen (1837-1911) écrivain allemand

531 *La Pensée et le Féminin*, Wladimir Granoff, Les Éditions de Minuit, Paris, 1976, p400

Dans son jeu d'analyse psychanalytique de la littérature, Freud étudie le héros afin d'expliquer ses théories sur l'anxiété, l'agressivité, la jalousie, les incertitudes et les jeux de mots. Le récit fictionnel permet à Freud d'illustrer la technique de sa cure psychanalytique. À partir du personnage féminin qu'est *La Gradiva*, Freud démontre le double pouvoir féminin en littérature : l'évocation du corps et celle de la création dans le travail littéraire. Ce récit de voyage met en scène l'illusion perceptive du drame œdipien en littérature.

Toujours dans la psychanalyse littéraire, Freud va aussi étudier *Hamlet* et ses personnages. « Ainsi le psychanalyste peut lire *Hamlet* comme une œuvre esthétique dont le héros, hanté par un complexe d'Oedipe non résolu, s'offre lui-même comme sujet d'analyse ; il peut y voir la clef des complexes d'un vaste public, touché au vif car reconnaissant dans la tragédie sa propre histoire secrète ; ou encore le témoignage indirect du drame œdipien de l'auteur – la lutte émotionnelle où il est encore engagé. »⁵³²

En littérature, l'image de l'écrivain-e se reflète souvent dans leurs écrits. Nous avons déjà vu que Beauvoir et Colette explorent leur vie pour écrire. L'utilisation de l'art permet à l'individu de partager son ego⁵³³ en donnant un portrait personnel de lui-même pour le travail d'écriture. Cette idée démontre que l'écrivain-e est soumis-e à la théorie du narcissisme freudien, à l'image d'Oscar Wilde⁵³⁴ et son *Portrait de Dorian Gray*⁵³⁵.

Certains livres sont en avance sur leurs écrivain-e-s, leur écriture précédant des événements ultérieurs qui alors échappent à la conscience. Mais, si l'on peut appliquer la littérature à la psychanalyse, ramener la question de l'identité personnelle revient au jeu de la fiction qui crée des pseudonymes pour cacher la « psychose » du créateur ou de la créatrice. C'est comme chercher à interpréter les rapports complexes de Kafka⁵³⁶ avec les femmes.

De ces perspectives sur l'identité entre la psychologie et la littérature, Freud adapte ses découvertes psychanalytiques sur la société et particulièrement sur l'art et la littérature.

« Freud propose une analyse de la création littéraire en termes sobres et mesurés. Pour lui, il s'agit du commerce psychologique entre le créateur et son enfance, entre le fabricant et l'utilisateur... Le poète surmonte ces résistances en « enjôlant » son lecteur par un « gain de plaisir purement formel » ; une « prime de séduction », mieux, un « plaisir préliminaire » qui promet la « libération

532 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p367

533 Ego : Le Moi dans son unicité et son unité fondamentale

534 Oscar Wilde (1854-1900) écrivain irlandais

535 *Portrait de Dorian Gray*, Oscar Wilde, 1890

536 Franz Kafka (1883-1924) écrivain allemand

d'un plaisir plus grand » et nous met en mesure de « jouir désormais de ses propres fantaisies sans reproche et sans honte ». « Les produits de la culture sont au centre de sa réflexion psychanalytique, et la composante obsessionnelle, si manifeste dans la rédaction de ses histoires de cas et dans ses recherches théoriques, est également présente et agissante dans sa réflexion sur l'art et la littérature. »

537

L'art littéraire et le jugement personnel sont mesurés par la société qui manipule les analyses des chercheuses et des chercheurs comme Freud et Butler. L'existentialisme dénonce notamment cette perception normée du Beau. La création est seulement la réponse de l'artiste face à un événement. Cette idée est partagée par Sartre dans son œuvre autobiographique *Les Mots* : « Après tout, ça ne m'amuse pas tant de faire des pâtés, des gribouillages, mes besoins naturels : pour leur donner du prix à mes yeux, il faut qu'au moins une grande personne s'extasie sur mes produits. Heureusement, les applaudissements ne manquent pas : qu'ils écoutent mon babillage ou l'Art de la Fugue, les adultes ont le même sourire de dégustation malicieuse et de connivence ; cela montre ce que je suis au fond : un bien culturel. La culture m'imprègne et je la rends à la famille par rayonnement, comme les étangs, au soir, rendent la chaleur du jour. »⁵³⁸

La création artistique ne fait pas de distinction entre les désirs et les pulsions. Elle ne dévoile que la fin de l'artiste à se lier au monde et à autrui, et sur des événements. L'esprit est au cœur de la création, même si l'angoisse d'être perçu-e au grand jour filtre ou scénarise ce que nous voyons ou nous créons. Le travail créatif se fait donc par des découvertes comme l'explique Sartre en expérimentant le Grand Larousse : « Platonicien par état, j'allais du savoir à son objet ; je trouvais à l'idée plus de réalité qu'à son objet, parce qu'elle se donnait à moi d'abord et parce qu'elle se donnait comme une chose. C'est dans les livres que j'ai rencontré l'univers : assimilé, classé, étiqueté, pensé, redoutable encore ; et j'ai confondu le désordre de mes expériences livresques avec le cours hasardeux des événements réels. De là vint cet idéalisme dont j'ai mis trente ans à me défaire. »⁵³⁹ L'apprentissage et les recherches ne déposent pas l'être de lui-même. La lecture est une forme de libération : « Je commençais à me découvrir, je n'étais presque rien, tout au plus une activité sans contenu, mais il n'en fallait pas davantage, j'échappais à la comédie : je ne travaillais pas encore, mais déjà je ne jouais plus, le menteur trouvait sa vérité dans l'élaboration de ses mensonges, je suis né de l'écriture : avant elle, il n'y avait qu'un jeu de miroirs ; dès mon premier roman, je sus qu'un enfant s'était introduit dans le palais de glaces.

537 *Freud une Vie*, Peter Gay, Hachette, 1991, p366

538 *Les Mots*, Jean-Paul Sartre, Gallimard, Collection Folio, Impression Bussière à Saint-Amand, 1990, p35

539 *Ibid.*, p44

Écrivain, j'existais, j'échappais aux grandes personnes ; mais je n 'existais que pour écrire et si je disais : moi, cela signifiait : moi qui écris. »⁵⁴⁰

L'acte permet donc de se créer et le travail d'écriture montre ce lien entre la vie existentielle et l'esthétique littéraire. De cette façon, l'écriture tente de comprendre comment la névrose est au cœur de la création littéraire, même si elle se réalise à partir de contraintes sociales intériorisées avec ses règles et ses valeurs. L'œuvre écrite montre les difficultés de se réaliser, d'être soi dans le monde, à l'instar d'un-e auteur-e est face à ses problèmes techniques. Les contraintes viennent des rapports au monde et des situations particulières et personnelles.

Le pouvoir de l'image provoque lui aussi des émotions et révèle le monde. Le cinéma par exemple permet d'exprimer les émotions et l'inconscient des spectatrices et ds spectateurs. Il peut même avoir un enjeu politique avec la propagande, la censure, la culture collective et la démocratisation. Par exemple, la censure d'un film, comme *Baise-moi*⁵⁴¹ de Despentès, peut être de différentes raisons : « les images du film provoquent des émotions sans qu'il y ait possibilité d'inclure le factuel dans la narrativité annoncée par les auteurs. Les effets émotifs des scènes de sexe non simulées sont différents des scènes simulées. L'émotion suscitée au niveau individuel et collectif provoque des modifications de comportement chez les spectateurs. »⁵⁴² Le cinéma est une source d'émotions individuelles et collectives car, lors d'une séance, « nos voisins expriment ces émotions dans la salle de cinéma par leur visage et par leurs gestes. À la sortie du cinéma, leur comportement se manifeste par le silence, par l'échange impersonnel, par un bavardage hypomaniaque, parfois par des mouvements de foule craints par les politiques. »⁵⁴³ Le cinéma est un lieu d'émotions par association. Il s'organise alors autour de ces effets affectifs et s'allie par la représentation de la société choisie par la réalisatrice ou le réalisateur. Cet enjeu social joue sur la fonction psychosomatique et le système des valeurs du public. « Les études sur l'expression faciale et la physiologie de l'émotion trouvent dans les travaux des neurosciences un nouveau développement en prenant en compte le fait que l'émotion peut être étudiée en termes de systèmes cognitifs. »⁵⁴⁴ Le cinéma met en jeu l'émotion biologiquement, mais aussi par nos choix et notre environnement. Il propose également des alternatives dans les choix de vie, par le récit et les projets personnels envisagés.

540 *Les Mots*, Jean-Paul Sartre, Gallimard, Collection Folio, Impression Bussière à Saint-Amand, 1990, p125

541 *Baise-moi*, film français réalisé par Virginie Despentes, 2000

542 *Les Pouvoirs des Images*, Sylviane Leprun, Publications de l'Université de Pau, 2006, p112

543 Ibid. p113

544 Ibid. p114

Conclusion

Simone de Beauvoir, Colette, Judith Butler et Joy Sorman sont des pythies littéraires du XXe et XXIe siècle. Elles sont plus que des écrivaines, elles incarnent l'écriture. Grâce à l'imagination, la volonté, l'aisance et la manie de tout dire, elles ont cette fureur de vivre poétique, pour parler de la Culture et de leur foi en l'écriture. Vivre, pour elles, c'est lire leurs livres, tellement insoumis et polémique. Dans leur solitude d'écrivaines, la lectrice et le lecteur pénètrent leur univers dans la crainte et le plaisir : ce désir d'indépendance qui fait le tour du monde, à la recherche de l'identité féminine et de l'union amoureuse. Nées au XXe ou au XXIe siècle, ces femmes de lettres résonnent toujours dans l'esprit de toutes et de tous. Ces écrivaines populaires ou rares accompagnent le quotidien des femmes et des hommes, revenant sans cesse à la remise en question de soi et de ses croyances. Elles suscitent alors le voyage vers des territoires inconnus, aux limites de la conscience, du langage, de la passion. En commençant leur travail d'écriture sur le terrain en jachère de la terminologie féminine, les rénovatrices littéraires du genre féminin et de l'amour sont transfigurées par le désir de l'expérience, à la surface des faits, et l'attraction pour le savoir. Elles discutent ces raisons supérieures et transcendantes auxquelles chaque être humain s'est confronté au moins une fois dans leur vie. L'exigence proche de l'outrance assignée à leurs œuvres, – *Le Deuxième Sexe*, *Le Blé en Herbe*, *Trouble dans le Genre* et *Boys, Boys, Boys* -, s'allie à leurs vies et leurs paroles démesurées. Chacune a son style, son langage à elle, à la fois sensible et véridique, un langage érudit mais aussi proche du langage parlé d'une grande authenticité. Elles sont en quête d'une langue à la hauteur de leur vision de la femme, influencé par les idées américaines. En déconstruisant la littérature ou l'essai, l'Histoire et la Culture, elles s'extirpent de leur condition féminine pour atteindre une idéologie sur le sexe féminin. En épuisant la conscience collective et l'inconscient, Beauvoir, Butler, Colette et Sorman créent une rupture en profondeur. Le démantèlement du signifiant féminin laisse place à un vive enthousiasme et une passion pour bouleverser les mentalités.

De même, les écrivaines étudiées dans ce dossier parlent de l'amour et de la relation hétérosexuelle avec une profonde nécessité de dire la vérité, au nom d'une totale liberté d'une pleine jouissance. Elles veulent dépasser leurs mœurs et surtout les hommes, en se confrontant à l'infini du monde. Dans cet espace vide de sens sur la femme, elles encouragent leurs lectrices et leurs lecteurs à reprendre leur destin en main en se laissant porter par l'exploration de zones inconnues de soi. Du roman à l'essai, elles parcourent toutes les formes d'écriture pour mettre en scène leur prétention à vouloir détruire des stéréotypes qui ont construit depuis des siècles nos civilisations.

Les obstacles de publications, - la tardive traduction française pour *Trouble dans le Genre*, les détracteurs du *Deuxième Sexe*, l'écriture provocante sur le sexe de Colette et la rareté d'un roman sur une femme hétérosexuelle et virile comme *Boys, Boys, Boys* -, démontrent le risque des auteures.

Caricaturées ou adulées par leur approche féministe, ces femmes de lettres peuvent passer de la célébrité à l'anonymat, d'une multiplicité de rencontres fructueuses à une posture fermée d'intellectuelle dont le travail est réservé à un public d'initiés-e-s. Elles inaugurent une forme de langage sur les femmes qui s'écrit entre les mouvements de la réalité et leurs pensées. Elles unissent l'image renouvelée de la femme à une écriture ressuscitée.

À travers leurs expériences, leurs théories, elles partagent toutes cette volonté d'écrire pour choquer les consciences et renverser les stéréotypes sur la femme en général et en amour plus particulièrement. Leur pouvoir d'évoquer leurs grandes passions et leurs saisissantes revendications, dans une écriture profondément créatrice, continue encore aujourd'hui à emporter leurs lectrices et leurs lecteurs sur un terrain ultra-contemporain tant controversé, passant les frontières de l'universalité, ne s'ouvrant sur aucune spécificité de genre.

Le message de Beauvoir, Colette, Butler et Sorman de l'existence est effectivement, aujourd'hui, d'une brûlante actualité. Les évolutions technologiques et l'évolution des mœurs, comme la reconnaissance de l'homosexualité et la création littéraire sur le transgenre, nous donnent tous les jours une certaine liberté. Chacun-e se voit libre de ses choix et simultanément on nous contrôle. L'amour reste l'une des grandes problématiques de l'existence : peut-on se définir comme un être libre et amoureux ? Une femme qui se veut libre en créant sa vie avec un homme est vraiment libre si elle renouvelle chaque jour la relation avec l'homme qu'elle aime. À l'instar de l'homme, elle doit assumer sa liberté en décidant le sens de sa vie et de son amour, tout en cherchant à les dépasser.

Les innovants systèmes de pensées des auteures de ce dossier s'écrivent à partir d'une communication intersubjective et de l'engagement envers autrui. Le choix de vie et d'amour de chacun-e se fait dans des situations réalistes et des affections pour les autres. Elles croient en la rencontre et sa richesse. En vivant pleinement sa liberté dans une société où l'individualisme tue la solidarité, l'individu se doit de réinventer l'humanité.

Bibliographie

1. Corpus du mémoire :

Judith Butler, *Trouble dans le genre Le féminisme et la subversion de l'identité*, La découverte, Paris, 2005

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe Tome 1 et 2*, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2015

Joy Sorman, *Boys, Boys, Boys*, Gallimard, Folio, Paris, 2005

Colette, *Le blé en herbe*, GF Flammarion, Paris, 2015

2. Ouvrages manuscrits :

Simone de Beauvoir :

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, Folio, Paris, 2015

Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Gallimard, Folio, Paris, 2014

Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Gallimard, NRF, Paris, 1986

Simone de Beauvoir, *Les belles images*, Gallimard, Folio, Paris, 2007

Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren Un amour transatlantique (1947-1964)*, Gallimard, Folio, 1999

Sur Beauvoir :

Ingrid Galster, *Beauvoir dans tous ses états*, CNRS, collection « Biblis », Paris, 2016

Catherine Rodgers, *Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir Un héritage admiré et contesté*, L'Harmattan, Paris, 1998

Eliane Lecarme-Tabone, *Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir*, Gallimard, Foliothèque, Paris, 2008

Danièle Sallenave, *Castor de guerre*, Gallimard, Folio, Paris, 2009

Judith Butler:

Judith Butler, *Le pouvoir des mots Discours de haine et politique du performatif*, Amsterdam, Paris, 2008

Judith Butler, *Défaire le genre*, Amsterdam, Paris, 2006

Colette :

Colette, *L'ingénue*, Albin Michel, Paris
Colette, *La vagabonde*, Albin Michel, Le livre de poche, Paris, 2010
Colette, *Sido suivi de Les vrilles de la vigne*, Hachette, Paris, 1991
Colette, *Chéri*, Fayard, Le livre de poche, Paris, 1976
Colette, *La fin de Chéri*, Librio, Paris, 1991
Colette, *La maison de Claudine*, Hachette, Le livre de poche, Paris, 1990
Colette, *La naissance du jour*, Le club de la femme, Paris, 1965

Sur Colette :

Julia Kristeva, *Le génie féminin Tome III Colette*, Fayard, Paris, 2002
Jean Chalon, *Colette L'éternelle apprentie*, Flammarion, Paris, 1998
Hortense Dufour, *Colette La vagabonde assises*, éditions du rocher, Biographie, Monaco, 2000
Françoise Brin, *étude sur Colette*, Ellipses, Résonances, Paris, 1999
Francine Dugast-Portes, *Colette Les pouvoirs de l'écriture*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1999

3. Historique :

Emma Goldman, *Living my life*, Penguin classic books, Londres, 2006
Emma Goldman, *Anarchism and other essays*, Etats-Unis, 2003
Clara Zetkin, *Batailles pour les femmes*, Editions sociales, Paris, 1980
Organisation communiste libertaire, *Libération des femmes et projet libertaire*, Acratie, Paris, 1998
Lutte des sexes & lutte des classes, revue Agone Histoire, Politique & Sociologie, numéro 28, Marseille, 2003
Evelyne Sullerot, *Histoire et sociologie du travail féminin*, Gonthier, Grand format femme publiée sous la direction de Colette Audry, Paris, 1998
Françoise Le Calvez, *Féminisme et socialisme aux États-Unis*, 10/18, série « rouge », Paris, 1978
Luce Guillerm, Jean-Pierre Guillerm, Laurence Hordoir, Marie-Françoise Piéjus, *Le miroir des femmes*, Presse Universitaire de Lille, Lille, 1985
John Stuart Mill, *L'asservissement des femmes*, Payot & Rivages, Paris, 2005
Olympe de Gouges, « *Femme, réveille-toi !* » *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, Gallimard, Folio, Paris, 2015

Nicole Pellegrin, *Écrits féministes de Christine de Pizan à Simone de Beauvoir*, Flammarion, Champs classiques, Paris, 2010
Montaigne, *Essais*, Pocket, Paris, 2009

4. Autres romans cités :

Monique Wittig :

Monique Wittig, *Les guérillères*, Les éditions de minuit, Paris, 1964
Monique Wittig, *L'Opoponax*, Les éditions de minuit, Paris, 1964
Monique Wittig, *La pensée straight*, Amsterdam, Paris, 2007
Monique Wittig, *Le chantier littéraire*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 2010

Virginie Despentes :

Virginie Despentes, *Bye Bye Blondie*, Grasset, Paris, 2004
Virginie Despentes, *Apocalypse baby*, Grasset, Paris, 2010

5. Ouvrages d'analyse :

Ouvrages sur le genre :

Nadia Mékouar-Hertzberg, Florence Marie & Nadine Laporte, *Le genre, effet de mode ou concept pertinent ?*, Peter Lang, Espacios literarios en contacto, Berne, 2016
Femmes travesties : un « mauvais » genre, Clio Histoire, Femmes et Sociétés, Presse Universitaire de Toulouse – Le Mirail, Toulouse, 1999
Laure Béréni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Introduction aux études sur le genre*, De boeck, Bruxelles, 2013
Françoise Héritier, *Masculin/Féminin I La pensée de la différence et II Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, Paris, 2002
Catherine Vidal, *Féminin/masculin Mythes et idéologies*, Belin, Paris, 2006
Nathalie Heinich, *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Albin Michel, Idées, Paris, 2003
Mona Chollet, *Beauté Fatale : les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Zone, Paris, 2012,
p58

Sociologie :

Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, Points, Paris, 2002

Erving Goffman, *L'arrangement des sexes*, La dispute, Paris, 2002

Philosophie :

Virginie Despentès, *King Kong Theorie*, Grasset, Le livre de poche, Paris, 2002

Michel Onfray, *L'art de jouir Pour un matérialisme hédoniste*, Grasset, Le livre de poche, biblio/essai, Paris, 1991

Wladimir Granoff, *La pensée et le féminin*, Les éditions de Minuit, Arguments, Paris, 1976

Louis Althusser, *Lénine et la philosophie*, François Maspero, Paris, 1969

Alain Badiou et Barbara Cassin, *Heidegger Le nazisme, les femmes, la philosophie*, Fayard, Ouvertures, Paris, 2010

Eugénie Vegleris, *Vivre libre avec les existentialistes Sartre, Camus, Beauvoir.. et les autres*, Eyrolles, Paris, 2009

6. Ouvrages généraux :

Françoise Collin, Evelyne Pisier, Eleni Varikas *Les femmes de Platon à Derrida Anthologie critique*, Plon, Paris, 2000

Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1991

Sur la littérature :

Carmen Boustani et Edmond Jouve, *Des femmes et de l'écriture Le bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2006

René de Chantal, *Marcel Proust Critique littéraire Tome I et II*, Les Presses Universitaires de Montréal, Montréal, 1967

Roland Barthes :

Roland Barthes, *Oeuvres complètes*, Seuil, Paris, 2002

Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'Écriture*, Seuil, point, Paris, 1979

Sigmund Freud :

Sigmund Freud, Cinq leçons sur la psychanalyse, Payot & Rivages, Paris, 2010

Sigmund Freud, Névrose et psychose, Payot & Rivages, Paris, 2013

Sigmund Freud, Trois essais sur la sexualité, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2013

Sigmund Freud et Joseph Breuer, Etudes sur l'hystérie, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 2011

Sigmund Freud, *Totem et Tabou*, Payot & Rivages, Paris, 2001

Sigmund Freud, *La Vie sexuelle, Pour introduire le Narcissisme*, PUF, Paris, 1969

Peter Gay, Freud une vie, Hachette, 1991

Jean-Paul Sartre :

Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Gallimard, Folio, Paris, 1990

Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2005

Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant essai ontologique phénoménologique*, Gallimard, Tel, Paris, 1998

Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, Gallimard, Folio essai, Paris, 1996

Friedrich Nietzsche :

Friedrich Nietzsche, *L'antéchrist suivi de Ecce Homo*, Gallimard, Folio/essai, Paris, 2012

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, GF-Flammarion, Paris, 2012

Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, LGF, Les classiques de la Philosophie, Paris, 2011

Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, GF Flammarion, Paris, 2015

7. Autres ouvrages :

Elisabeth Badinter, *L'amour en plus*, Flammarion, Le livre de poche, Paris, 1992

Gaëlle Bantegnie, Yamina Benahmed Daho, Joy Sorman, Stéphanie Vincent, *14 femmes Pour un féminisme pragmatique*, Gallimard, Paris, 2007

Michel Fize, *Les adolescents*, Le Cavalier bleu, Paris, 2009

Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, Paris, 1994

Suzanne Lilar, *À propos de Sartre de l'Amour*, Grasset, Paris, 1967

Sylviane Leprun, *Les Pouvoirs des Images*, Publications de l'Université de Pau, 2006

Pour aller plus loin en littérature :

Virginie Despentes, *Baise-moi*, Grasset et Faquelle, Paris, 1999

Eve Ensler, *Les monologues du vagin*, 10/18, Paris, 2011

Gertrude Stein, *Lève bas-ventre*, Corti, Paris, 2013

Katherine Pancol, *Les yeux jaunes des crocodiles*, Albin Michel, Paris, 2006

Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, Gallimard, Folio classique, Paris, 2004

Dulce Chacon, *Voix endormies*, 10/18, Domaines étrangers, Paris, 2010

Anne Ernaux, *Passion simple*, Gallimard, NRF, Paris, 1991

Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, Gallimard, Folio, Paris, 2008

Magazines :

Camille Froidevaux-Metterie et Jeanne Burgart Goutal, Dossier « Judith Butler Le genre, mode d'emploi », Philosophie magazine, mensuel n°20, juin 2015

« Roland Barthes L'inattendu, Le centenaire d'un révolutionnaire du langage », Le Monde, Hors-série, Une vie une œuvre, juillet-août 2015

Dictionnaires sur Internet :

Trésor de la Langue Française Informatisé, atilf.fr

Macary-Garipuy Pascale, « Le mouvement « queer » : des sexualités mutantes ? », *Psychanalyse* 3/2006 (n° 7), p. 43-52 www.cairn.info/revue-psychanalyse-2006-3-page-43.htm (08/2016)

Lamboleij Raymond, « Derrida et la « différence » aux sources de notre culture », *Revue d'éthique et de théologie morale* 2/2005 (n°234), p. 47-62 www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2005-2-page-47.htm (08/2016)

Documents informatisés :

Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, Classiques Garnier Numérique, Paris, 2000

<http://www.classiques-garnier.com.rproxy.univ-pau.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain>

Meschonnic Henri. *Qu'entendez-vous par oralité?*. In: *Langue française*, n°56, 1982. *Le rythme et le discours*, sous la direction de Henri Meschonnic. pp. 6-23. www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1982_num_56_1_5145 09/2016

Fauré Christine, « *Le Deuxième Sexe*, œuvre classique », *Les Temps Modernes* 1/2008 (n° 647-648) , p. 311-323

URL : www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-1-page-311.htm. (09/2016)

Table des matières

1. Historicité (p12)
 - 1.1 Historicité du féminisme à la question du genre (p13)
 - a) Histoire du féminisme (p13)
 - b) L'histoire du genre XXe et XXIe siècle (p27)
 - c) Le féminisme et la question du genre ultra-contemporains (p30)
 - 1.2 Présentation du corpus : Simone de Beauvoir, Colette, Judith Butler et Joy Sorman (p33)
 - a) Simone de Beauvoir et son *Deuxième Sexe* (p33)
 - b) Colette, la féministe-ingénue (p39)
 - c) Judith Butler et Joy Sorman, les femmes d'aujourd'hui (p46)
 - 1.3 La femme : un être en constante métamorphose (p58)
 - a) L'image de l'adolescente à la femme (p58)
 - b) la sexualité : une étape décisive dans la construction féminine (p71)
2. L'écriture littéraire pour redéfinir la femme (p83)
 - 2.1 Le pouvoir des mots (p83)
 - I. Concepts sur l'écriture féminine et la complexité du langage (p84)
 - a) notions analytiques à propos de l'histoire littéraire des femmes au XXe siècle et sur l'écriture féminine (p84)
 - b) Du structuralisme à l'oralité (p92)
 - II. Le pouvoir de l'écriture selon Beauvoir, Colette et Butler
 - a) Beauvoir : une écriture du sens (p97)
 - b) Colette : L'Écriture et la nécessité (p102)
 - c) Judith Butler : l'écriture poétique selon Julia Kristeva illustrée par le *Blé en Herbe* (p108)
 - 2.2 L'écriture comme outil de liberté (p114)
 - a) Écrire comme un roman (p114)
 - b) Écrire sur soi (p117)
 - c) Le roman d'apprentissage (p122)
 - d) La littérature amoureuse (p125)
3. La femme : libre et amoureuse (p137)
 - 3.1 La construction du mythe et de l'identité féminine (p138)
 - a) la sociologie de genre (p138)
 - b) l'existentialisme beauvoirien (p149)
 - c) Beauvoir, Irigaray, Butler et Héritier : la construction de l'identité (p167)
 - 3.2 La construction de l'identité féminine à partir de la sexualité et de l'amour (p171)

Résumé

Le dossier ici présenté est un travail de recherches dans le cadre d'un master de première année dans le domaine Art, Lettres, Langues, mention Arts, Lettres et Civilisations (A.L.C) parcours poétiques et histoire littéraire. Il traite de la question de la Femme et l'Amour à travers *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, *Le blé en herbe* de Colette, *Trouble dans le genre* de Judith Butler et *Boys, Boys, Boys* de Joy Sorman. Ces œuvres et leurs analyses permettent de discuter du féminisme du XXe et XXIe siècle, des innovations dans les genres littéraires et des modifications qu'elles ont apportées aux mentalités sociales et aux systèmes de raisonnements. Dans une approche pluridisciplinaire, nous tentons de comprendre cette incessante et universelle question « Qu'est ce qu'une femme ? » mais aussi de comprendre si un individu, féminin notamment, peut rester libre tout en étant amoureuse. Ces interrogations existentielles sont à poser dans le but de renouveler la pensée universaliste et de faire évoluer les consciences vers le dépassement de soi.

Mots clés : *Simone de Beauvoir ; Colette ; Judith Butler ; Joy Sorman ; Sigmund Freud ; Jean-Paul Sartre ; féminisme ; femme ; amour ; sexualité ; genre ; XXe siècle ; XXIe siècle ; contemporain ; existentialisme ; littérature*

Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'univers et le temps ; il se suffit, il réalise l'absolu
[Simone de Beauvoir]

La femme est capable de tous les exercices de l'homme sauf de faire pipi debout contre un mur [Colette]

On est toujours fou, quand on cherche à savoir ce que veut une femme, et quand on s'imagine qu'elle sait ce qu'elle veut !
[Colette]



On ne naît pas femme : on le devient
[Simone de Beauvoir]

Ma dédicace c'est merci à
l'amour d'une part, et
merci à ceux qui m'ont
transformée
[Sorman]

Les lesbiennes ne sont pas des femmes
[Monique Wittig]

J'ai le plus profond respect pour le mépris que j'ai des hommes
[Desproges]